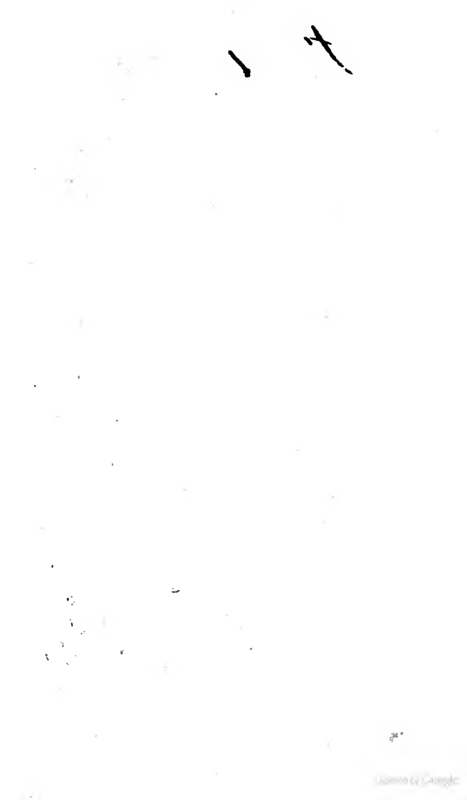




DON SÉBASTIEN,

ROI DE PORTUGAL.

II.

DE L'IMPRIMERIE DE CORDIER.

DON SÉBASTIEN,

ROI DE PORTUGAL,

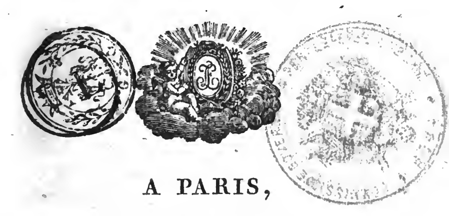
ROMAN HISTORIQUE

DE MISS ANNA MARIA PORTER,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE TRADUCTEUR DU POLONAIS, etc.

TOME DEUXIÈME.



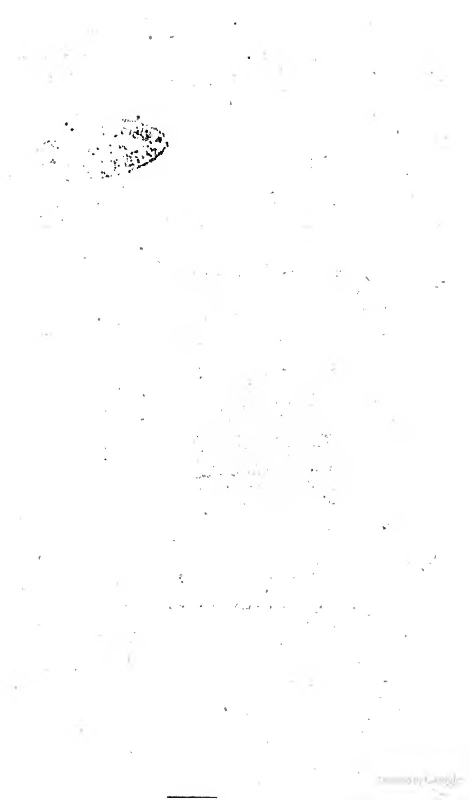
A PARIS,

CHEZ FRANÇOIS LOUIS,

A SA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ANGLAISE,

RUE HAUTEFEUILLE, N.° 10.

1820.



DON SÉBASTIEN.

CHAPITRE XXI.

Les premiers rayons du jour éclairaient le sommet d'un coteau planté d'oliviers; on apercevait au bas une cabane solitaire; Sébastien en approcha, et involontairement éveilla ses habitans : c'était un couple simple et pauvre, et ces bonnes gens trouvant dans cet étranger un Portugais et un malheureux échappé des côtes de Barbarie, le firent entrer dans leur chaumière; et, après l'avoir fatigué de questions plus ou moins pressantes, lui abandonnèrent le seul lit qui se trouvait dans leur habitation.

Le Roi, assuré de sa liberté et de tous les biens qui l'accompagnent, se hâta de livrer au repos ses membres fatigués. Un long et paisible sommeil, qui ne fut pas même troublé par un simple rêve, ranima ses forces abattues, et il s'éveilla aux

rayons du soleil de midi, avec un nouveau sentiment de joie et d'espérance.

Tandis que la plus douce émotion agitait son cœur, et qu'il anticipait sur le bonheur qui l'attendait auprès de dona Gonsalva, il pensa qu'il lui serait impossible de supporter toutes les lenteurs qu'il serait obligé d'éprouver pour se faire reconnaître en Espagne et dans ses domaines, avant de retourner à Xabregas; et il se décida à voyager sous un déguisement, jouissant d'avance du plaisir qu'il aurait à la surprendre.

Ayant dit à ses hôtes qu'il était un officier portugais qui retournait dans ses foyers, il n'éprouva aucune difficulté à se procurer un guide et des mules pour traverser l'Andalousie; et la basse condition des hommes qu'il associait à son voyage n'admettant pas la probabilité qu'il pût être reconnu par eux, il s'éloigna de la côte sans crainte d'être découvert.

Il traversa les fertiles vignobles de l'Andalousie, suivit quelque temps le cours de la Guadiana, et après l'avoir traversée, laissant derrière lui les rochers escarpés de ses

bords, il entra dans cette partie du Portugal connue sous le nom du royaume d'Algarve.

Lorsque Sébastien descendit les montagnes escarpées qui séparent les deux royaumes, son cœur palpita de joie et d'impatience. L'haleine des vents qui avaient parcouru sa patrie, semblait lui apporter le doux souvenir des plaisirs qu'il y avait goûtés. Sa liberté l'avait tellement enivré, que, même contre toutes les probabilités, il se livrait à l'espoir de retrouver Gonsalva dans tout l'éclat de sa beauté, et son oncle prêt à lui remettre sans contestation le pouvoir souverain.

Quelquefois cependant un sentiment de reconnaissance le ramenait en Afrique, et rappelait à son souvenir la tendre affection de l'aimable Kara Aziek; mais ces douces images n'étaient que passagères. L'amour, l'amitié et un royaume étaient devant lui.

Il voyageait sans se reposer, se donnant à peine le temps de prendre de la nourriture dans la cabane de quelque chevrier ou à l'ombre d'un arbre solitaire. Il tra-

versa rapidement l'Algarve, passa les gorges de la Sierra de Calderon, traversa les provinces d'Alentejo et l'Estramadure, et se trouva enfin dans le voisinage de sa capitale.

Le jeune Monarque ayant alors congédié son guide, chercha une maison obscure où il pourrait prendre les informations que jusqu'ici il avait en vain cherchées. Les gens qu'il questionnait lui répondaient simplement que le prieur de Crato s'était échappé de Barbarie immédiatement après sa captivité; que la santé du cardinal Roi s'affaiblissait rapidement. Quant à dona Gonsalva, ils ne savaient rien de ce qui la regardait.

Dans ces temps-là les nouvelles des changemens qui arrivaient à la cour ne parvenaient pas jusqu'aux classes inférieures de la société. On ne connaissait ni papiers publics ni journaux. Les grands étaient regardés presque comme des divinités; leurs actions étaient peu connues, et aussi rarement examinées que s'ils avaient habité au-dessus des nuages. Une idée consolante se présenta cependant à

Sébastien ; il pensa que si elle avait succombé à ses peines, sa mort aurait été connue ; et il conclut qu'elle vivait, et habitait le palais de Xabregas.

D'après cette idée, il y dirigea ses pas ; et tandis qu'il précipitait sa marche sur la route qui y conduisait, son imagination lui retraçait tous les charmes de sa belle maîtresse, lui peignait, en traits de feu, le bonheur qu'il se promettait en la retrouvant.—Dans un moment je la tiendrai dans mes bras, » s'écriait-il en s'avançant vers une porte dérobée qui conduisait à son appartement. La porte céda à son premier effort ; il traversa rapidement une partie du jardin, passa dans un pavillon, d'où un passage caché conduisait dans l'intérieur des appartemens du palais.

Les secrets de toutes les serrures étaient parfaitement connus de Sébastien ; il pressa un bouton, la porte s'ouvrit ; il traversa une galerie souterraine ; et, tremblant, respirant à peine, épuisé par la rapidité de sa course, il se trouva à la porte de l'appartement que dona Gonsalva aimait

à habiter, avant d'avoir songé à l'alarme que pourrait lui causer une telle surprise. Il s'arrêta, et, pendant quelques instans, il sentit ses jambes fléchir sous lui; mais il entendit le son de la voix de Gonsalva; alors toutes considérations disparaissent; ses forces se raniment; il pousse la porte; Gonsalva se retourne au bruit qu'il fait; il l'aperçoit dans tout l'éclat de sa beauté; il tombe à ses genoux.

A la vue d'un homme mal vêtu, couvert de poussière, dona Gonsalva fit un cri de terreur; mais l'action de Sébastien, son émotion, le son de sa voix, son entrée par une route particulière, tout contribua à le faire reconnaître; elle pâlit, et tomba sur un siége, presque inanimée.

Son amant la soutint dans ses bras : —Oui, Gonsalva, s'écria-t-il d'une voix entrecoupée par l'excès de sa joie, ma Gonsalva, c'est votre Sébastien qui vous presse sur son cœur enivré d'amour.»

Gonsalva le repoussa, et, sans prononcer une parole, s'efforça de s'échapper de ses bras. Elle paraissait vouloir appeler à son secours; mais tout-à-coup elle s'arrêta.

— Regardez-moi, ma bien-aimée, lui dit le jeune Roi, en jetant son chapeau et relevant ses cheveux ; regardez-moi, et reconnaissez votre Sébastien. Sûrement ma voix est changée comme ma personne..... l'agitation..... »

— Laissez-moi, s'écria Gonsalva en détournant la tête encore davantage ; laissez-moi..... je ne vous connais pas : don Sébastien est mort. »

Le Roi la regarda avec une surprise qui tenait de la stupéfaction : — Mort! répéta-t-il ; vous me croyez mort, et vous vivez brillante de santé et de fraîcheur! Gonsalva, est-ce une feinte pour m'éprouver? Oui.... oui, c'est une feinte.... vous ne pouvez m'avoir oublié, ajouta-t-il en tombant à ses pieds ; vous n'avez pas cessé d'aimer celui dont les longs malheurs vous ont prouvé la constance. » Il la saisit de nouveau dans ses bras. Elle se dégagea avec force ; et, voulant fuir, son pied s'accrocha à un petit lit, et éveilla un enfant qui y était couché.

A ce cri, Sébastien demeura immobile d'étonnement ; mais bientôt revenant à

lui-même, il s'élance vers le berceau, soulève le voile qui le couvrait ; et voit un enfant dont les traits lui rappellent ceux de deux personnes qui lui étaient bien connues. Ses yeux étincelèrent. Gonsalva, couverte de confusion, se précipite sur le berceau pour se dérober à ses regards.

Pâle, éperdu, sans voix, Sébastien demeura les yeux fixés sur elle; une foule de souvenirs pénibles s'unissait à la douleur de voir s'évanouir toutes les espérances dont il s'était bercé. Etait-ce là la réception qu'il attendait? Etait-ce là cette Gonsalva dont il avait tant vanté l'attachement et la reconnaissance à Kara Aziek? Etait-ce cet objet tant aimé, pour qui il avait méprisé, affligé et abandonné la plus tendre des femmes?

— Gonsalva, dit-il après un long silence, vous me connaissez, vous me trompez.... N'essayez pas de me fuir, ajouta-t-il en la saisissant avec force; expliquez-moi cet infernal mystère. »

Sortant alors de l'état de confusion où il l'avait plongée, elle se releva avec effort, et lui ordonna de se retirer. — Qui que

vous soyiez, qui osez prendre le nom de don Sébastien et vous introduire dans mes appartemens les plus secrets, sortez; le roi de Portugal lui-même, s'il vivait encore, ne se serait pas présenté ainsi devant moi. »

A l'air de dédain avec lequel elle prononça ces mots, se mêlait encore l'expression de la terreur. La raison de Sébastien se troubla. — Par le saint nom de Jésus! s'écria-t-il, je ne sais que penser... Est-il possible que quatorze mois d'absence aient tellement changé ma personne, ma voix, mes manières, que vous puissiez me méconnaître? O Gonsalva! rassurez-moi, en me disant que le souvenir de Sébastien est encore dans votre cœur, et bientôt vous serez convaincue que c'est lui qui est devant vos yeux, dans l'affreuse agonie du désespoir. »

L'amour, l'espérance et la douleur se peignaient tour-à-tour dans ses regards. Dona Gonsalva prononça quelques mots inarticulés. Sébastien, saisissant de nouveau son bras, l'entraîna vers une glace; et, fixant ses regards sur lui-même, il

s'écria d'une voix de tonnerre : — Je ne suis pas tellement changé.... Vous me reconnaissez, femme cruelle et perfide! »

La fureur qu'exprimait ses traits fit trembler Gonsalva : la crainte bannit l'artifice. Elle tomba à ses genoux, en le conjurant de ne pas lui ôter la vie; et, pour essayer de justifier son infidélité, elle protesta que la certitude qu'elle croyait avoir de sa mort, et les instances continuelles de don Antonio de Castro, avaient pu seules la rendre coupable.

Au nom de son amant, Sébastien recula d'effroi; ce coup était terrible; il se voyait trahi à-la-fois par une maîtresse adorée et par son ami.

Gonsalva, épouvantée des suites de l'aveu qui lui était échappé, essaya de l'adoucir en faveur du coupable et de son enfant; Sébastien jeta sur elle un regard furieux; le désespoir et la mort étaient dans ses yeux. La terreur de Gonsalva était à son comble; elle tomba à ses pieds en sanglottant; et tel est le pouvoir invincible de la beauté, le cœur du Roi s'émut quand il vit cette figure céleste inondée

d'un torrent de larmes. Sa tête se pencha, sa conviction fut ébranlée. Gonsalva sentit son avantage; elle redoubla de séductions; mais, dans ce moment, un voile qui l'enveloppait se détacha, et Sébastien s'aperçut qu'elle allait encore devenir mère.

A cette vue, le Roi, rendu à lui-même, s'éloigne, se précipite vers le berceau, et le contemple avec une douleur farouche; l'expression de ses regards changeait à chaque instant; il ne pouvait parler, mais tout son être frémissait; une sueur froide coulait de son front, et semblait dire : Que ce malheureux enfant vive! ce n'est pas lui qui m'a trahi.

Enfin, il détourne la vue de l'enfant, et, sans prononcer une parole, s'élance hors de l'appartement, et se trouve bientôt à plusieurs milles des bosquets de Xabregas.

CHAPITRE XXII.

L'esprit de Sébastien se trouva alors dans cet état d'agitation qui est le plus haut degré de la souffrance; dans cet état où le présent n'offre que douleurs, où le passé ne présente que l'amertume des regrets. Semblables aux flots d'une mer agitée, ses pensées se pressaient en foule, sans ordre, sans suite, sans relâche. Le souvenir des heures qu'il avait passées avec Gonsalva et Antonio, les espérances qui, pendant quatorze mois, lui avaient aidé à supporter l'esclavage, le poursuivaient comme des spectres acharnés; il traversait les coteaux, les vallées, les bois avec la rapidité d'un insensé, essayant vainement de se fuir lui-même.

La nuit commençait à être obscure, lorsqu'il s'entendit appeler par un étranger. Il s'arrêta, et vit un homme, d'une figure honnête, à la porte d'une petite au-

berge, et des voyageurs qui descendaient de leurs chevaux.

— Qui vous engage à voyager ainsi dans une nuit aussi orageuse ? lui dit cet homme ; si vous cherchez un abri, arrêtez-vous ici, et soyez le bienvenu ; vous me paraissez pauvre ; peut-être n'avez-vous pas d'argent pour payer votre souper ?... entrez toujours, je vous donnerai à manger. »

Sébastien s'arrêta à la voix de cet homme compatissant ; il s'aperçut alors qu'il était exposé à une tempête horrible ; la pluie tombait à torrens ; ses habits étaient trempés, sa tête découverte ; il s'inclina, et suivit son hôte en silence.

Une lampe éclairait l'entrée de la maison ; le bon aubergiste la prit pour regarder la physionomie du malheureux voyageur, et fit un cri de surprise en voyant ses regards égarés. — N'importe, ajouta-t-il, il y a quelque chose dans cette figure qui me dit que je ne vais pas loger un voleur ; ainsi entrez, pauvre homme. »

Sébastien le suivit dans une grande cuisine, où les cavaliers qui l'avaient précédé étaient déjà assis près du feu. Le maintien

et la mise de deux d'entr'eux annonçaient un rang élevé; les quatre autres paraissaient être de leur suite. Ils ne firent aucune attention au Roi; et, en attendant le souper qu'ils avaient démandé, ils commencèrent à s'entretenir du temps et de l'orage. Le bon aubergiste apporta du fromage et des oignons à l'humble voyageur, qui, retiré dans un coin, loin du feu, s'enveloppa dans son manteau, et se livra à ses réflexions.

Il était difficile qu'il pût douter du crime de Gonsalva et de celui de son cousin Antonio. Son aveu et l'existence de l'enfant formaient des preuves irrécusables, et il était évident, d'après son âge, que leur liaison était commencée lorsqu'il l'avait connue. Il se rappela sa conduite et les discours de don Emmanuel, qui lui avaient paru si mystérieux; et son sang se glaça à l'idée que sa constance le conduisait à devenir l'époux de la maîtresse d'Antonio. Il se rappela aussi avec quelle dureté il avait traité le généreux De Castro, qui sûrement avait soupçonné, s'il n'avait pas entièrement connu ce criminel secret;

et de sa poitrine oppressée s'exhala un soupir qui fit tressaillir les voyageurs. Craignant alors d'exciter la curiosité, il se couvrit le visage de son manteau, et s'éloigna encore plus de la lumière, en se plaignant d'une douleur qui l'avait saisi. Les voyageurs le regardèrent avec l'air du soupçon, et mirent leurs pistolets sur la table.

Sébastien avait oublié sa couronne et son peuple; la noire ingratitude d'Antonio, et la perfidie de Gonsalva, occupaient toutes ses pensées, lorsqu'il entendit prononcer son nom dans une conversation que les deux principaux voyageurs avaient en latin. Son attention se réveilla; il reconnut deux de ses courtisans, et quoiqu'ils s'exprimassent à voix basse, et dans la langue des savans, il entendit ce qui suit:

— Il vous serait difficile de me convaincre, » dit le plus jeune.

—Comment pouvez-vous en douter? démentirez-vous le témoignage d'un homme qui revient de l'Afrique, et qui proteste de la vérité de cette assertion? »

— Je ne doute pas que cet homme ne l'ait assuré; mais je crois que c'est un impudent menteur. Don Sébastien a péri à Alcazar. C'est aussi sûr que ce pauvre diable tremble de la fièvre dans ce coin. »

— Je ne suis pas de votre opinion; j'étais présent quand cet homme apporta cette nouvelle à don Antonio; son récit était si clair, si circonstancié, que je n'ai pu m'empêcher d'y ajouter foi; et quoique don Antonio parût le rejeter avec mépris, je vis qu'il en était extrêmement alarmé. Le jour où don Sébastien reviendrait, ne serait pas pour lui un jour de fête. »

— Bah! si Antonio avait cru l'imposteur, la police aurait bientôt fermé la bouche à ce diseur de nouvelles. »

— Le Portugais paraissait s'en douter; car, quoiqu'il eût promis de revenir le jour suivant, il alla, en sortant de Crato, dans les maisons de plusieurs nobles, pour leur raconter la même histoire, et les prier de la faire parvenir au roi. »

— Et pourquoi ont-ils tous été incrédules, si ce récit était si vraisemblable? »

— Pourquoi? parce qu'ils étaient tous

prétendans à la succession, ou amis des prétendans. Les uns sont partisans de Philippe d'Espagne, les autres des Bragance, du prince de Parme, etc, Les nobles savent bien que le retour de leur ancien souverain ne leur offrirait pas les mêmes chances pour le pouvoir qu'une lutte parmi eux. Notre vieux cardinal tire à sa fin. Dans peu de mois, peut-être, l'Espagnol sera assis sur le trône; car, selon mon opinion, c'est l'événement le plus probable; et la manière dont Philippe traite les officiers qui arrivent de l'Afrique, et qui osent douter de la mort de don Sébastien, indique assez les moyens de lui plaire. Si don Sébastien revenait par miracle, il ne trouverait pas un homme dans le Portugal qui ne fût de quelque faction, et il pourrait bien retourner à ses fers. »

A ces mots, Sébastien, dont il parlait, put à peine contenir sa fureur; il mordit son manteau avec une action convulsive. Le voyageur reprit :

— Il n'y a personne qui ne pense que la nouvelle de l'existence de don Sébas-

tien ne plaît pas plus au Roi actuel qu'à don Philippe; car don Emmanuel de Castro n'aurait pas eu la vice-royauté du Brésil, s'il n'avait pas paru politique de l'éloigner d'un pays qu'il agitait continuellement par son obstination à soutenir que don Sébastien n'est pas mort. Le silence des ministres sur ce dernier rapport, et la disparution du pauvre diable qui l'a fait, parlent assez clairement. La corde ou le poison l'ont très-probablement fait taire à jamais. »

La joie que le Roi éprouva en apprenant que De Castro vivait et était dans une terre de liberté, soulagea un moment son âme oppressée; un nouveau gémissement lui échappa; les courtisans s'arrêtèrent pour le regarder.

— Quel est cet homme? » demanda l'un d'eux. — Un voyageur malade, répliqua l'hôte, ou plutôt, ajouta-t-il tout bas, un jeune homme malheureux dans ses amours; car il a un noble maintien et l'expression du désespoir. Battu par la tempête, il ne paraissait pas s'en apercevoir. »

Le bon homme s'approcha alors de lui avec un verre de vin; le Roi y trempa ses lèvres; et, pour éviter l'importunité des questions qu'on pouvait lui faire, il dit qu'il était souffrant. Les voyageurs reprirent leur conversation.

—Quant à moi, dit l'un d'eux, je ne voudrais pas tirer l'épée pour rétablir don Sébastien sur le trône. Sa cour était trop morale; ni Bacchus, ni Vénus n'y étaient accueillis; et j'avoue que là où je ne les rencontre pas, je demande mon congé. De plus, il a fait un affront public à mon cousin le marquis de Cellamare. Ce jeune homme avait enlevé la fille d'un marchand; le vieux homme la rattrapa; et, quoiqu'elle n'eût été absente qu'une seule nuit, il s'en plaignit au Roi, qui exigea de Cellamare une réparation honorable en présence de sa famille. La jeune personne affecta de mépriser une telle réparation, préféra de prendre le voile, et refusa la main de son ravisseur. »

—La refusa? » reprit l'autre d'un air étonné.

—Oui, en vérité : l'affront était pire

que la mésalliance. Je ne sais si vous étiez alors en Portugal. »

—Non, j'étais en Italie. A présent que je connais vos vrais sentimens, je vous avouerai que je ne fais pas des vœux pour le retour de ce monarque téméraire. Il était libéral, il est vrai; mais aussi il exigeait beaucoup. Il m'a donné un régiment, sous la condition que je le suivrais à Maroc. Heureusement que ma femme tomba malade à propos, et sa mort me retint en Espagne. Sébastien a perdu tous ses amis, lorsqu'il a mené vingt mille Portugais se faire tuer avec lui à Alcazar. »

Le jeune Monarque se leva, prêt à s'élancer sur ces ingrats; ses yeux lançaient des éclairs; mais il se retint, et sortit de la chambre.

En traversant un passage qui conduisait dans la campagne, il fut arrêté par l'hôte qui l'avait suivi. — A qui diable en as-tu? lui dit-il; ces messieurs te croient fou, et m'engagent à te renvoyer; je n'ai pas le cœur de le faire. Lopèz de Vernara n'a jamais fermé sa porte à un malheureux sans asile. »

Sébastien se retourna avec un regard où un sentiment de reconnaissance se mêlait à la plus profonde douleur. — Non, je ne suis pas fou, quoique je sois à présent le plus malheureux des hommes; ne crains rien de moi, honnête Lopèz.... permets-moi seulement de reposer ma tête dans quelque coin où la voix des hommes ne puisse pas m'atteindre, je te récompenserai; je ne suis pas si pauvre que je le parais. »

Le bon aubergiste lui montra une grange à quelque distance. — Allez, dit-il, vous trouverez de la paille fraîche en abondance, et personne ne vous troublera. Jésus! ayez pitié de ce pauvre garçon; son esprit est tout-à-fait dérangé, » dit-il en s'éloignant; et Sébastien suivit la route qu'il lui avait indiquée.

La conversation des voyageurs avait achevé de jeter le trouble dans son esprit. Se voir banni du cœur de ses sujets! haï, pour avoir été juste! ridiculisé par ceux qu'il avait obligés! trahi par ceux qu'il aimait! oublié de tous! errant et sans asile dans son propre royaume! Cette si-



tuation lui paraissait affreuse. L'ombre de Gaspard criait vengeance; mais quels moyens avait-il pour punir les coupables, lorsque la cour, l'armée et le peuple se réunissaient contre lui? De Castro vivait, mais il était dans un autre hémisphère; Gaspard, dans la tombe, et Kara Aziek dans l'empire de Maroc.

Ces idées le jetèrent dans une sorte de délire; il marchait à pas précipités, s'arrêtait tout-à-coup, frappant son front brûlant, et prononçant les noms de Gaspard, d'Antonio et de la perfide Gonsalva. Enfin il s'élança dans la grange, se jeta sur un tas de paille, en s'écriant, avec l'accent d'un homme dont l'esprit s'égare : — O mon Dieu! mon Dieu! puisse la raison tout-à-fait m'abandonner! »

A ces mots, un bruit soudain se fit entendre dans la paille, et un gros chien s'élança sur lui, en sautant et poussant des cris de joie. — Baremel! Baremel!... ô ciel! es-tu donc le seul..... Son émotion étouffa sa voix, et il se rappela les derniers mots qu'il avait prononcés en le quittant : « Demeure, Baremel, et sois

aimé pour l'amour de ton maître. » Son cœur se brisa, et un torrent de larmes soulagea sa poitrine oppressée.

Baremel se coucha à ses pieds; ses yeux tournés vers lui, exprimaient cet attachement véritable qui souvent fait honte à celui de l'homme. Le Roi le contemplait en silence, et réfléchissait sur cette nouvelle preuve de l'instabilité des affections du peuple. — Pauvre animal! si tu es devenu odieux à la maîtresse d'Antonio, personne dans ma cour n'a voulu te prendre et t'aimer pour l'amour de moi; tu as passé d'un palais à une étable. Les favoris d'un prince déchu ne peuvent espérer rien de mieux. » Il sourit amèrement; et, s'étendant sur la paille, reposa sa tête sur le corps de Baremel.

Le bon animal paraissait heureux de sa charge. Peu à peu les pensées de Sébastien devinrent moins tumultueuses; une sorte de stupeur succéda à l'état de frénésie où il se trouvait. Les images qui le poursuivaient s'effacèrent, et un profond sommeil ensevelit ses peines dans un oubli momentané.

Le lendemain matin, l'aubergiste, après avoir vu partir ses nobles hôtes, vint s'informer comment le pauvre voyageur avait passé la nuit; il le trouva endormi avec Baremel, et lorsqu'il s'avança pour l'éveiller, le chien s'élança sur lui, et le saisit par son habit. Sébastien ouvrit les yeux, et, à sa voix, Baremel le lâcha. — Tu es sûrement un honnête homme, s'écria le vieux Lopèz, autrement ce chien ne t'aurait pas pris en affection. Lève-toi, et viens déjeûner. »

Le Roi, après l'avoir remercié de son offre, lui demanda comment il était en possession d'un animal qui avait appartenu à son souverain? Lopèz le regarda d'un œil curieux. — Tu as été courtisan, l'ami, ou bien soldat? » Sébastien l'interrompit pour donner le change à sa curiosité.

— Je suis un soldat échappé dernièrement de l'Afrique; après quatorze mois d'esclavage, je suis revenu dans mon pays; j'ai trouvé quelques amis morts, plusieurs perfides, mes droits usurpés, la femme que j'adorais fausse,..... fausse

comme l'enfer... » Il s'arrêta à ces mots, et son visage passa de la pâleur de la mort au rouge de la fureur. — Ne vous étonnez pas, ajouta-t-il en se remettant un peu, si je m'égare; l'aspect de ce chien que j'ai vu suivre le Roi, m'a ramené à des idées que ce cœur trahi devrait bannir à jamais... Mais comment est-il venu en votre possession? »

— Par un heureux hasard, répliqua Lopez. Un de mes cousins est sous-marmiton dans les cuisines de dona Gonsalva Vimiosa, cette femme que notre dernier Roi devait épouser. Malédiction sur elle! Elle est pire sûrement que celle qui vous fait divaguer. Allons, allons, du courage; les femmes sont toutes trompeuses. J'ose dire que la vôtre en a moins fait que cette dona Gonsalva, que chacun regarde comme la honte de son sexe. Il n'y avait pas cinq mois que le Roi s'était embarqué pour l'Afrique, lorsqu'elle présenta dans le monde un enfant très-bien venu. Elle essaya d'abord de dire qu'il appartenait au Roi; mais don Emmanuel De Castro, à son retour de Barbarie,

décrédita tellement cette histoire, qu'elle aurait été livrée à l'Inquisition, si le prieur Antonio n'avait reconnu cet enfant, et obtenu une absolution du Pape, qui a forcé le présent Roi à lui pardonner. Ce que c'est que le monde! chacun la méprisait parce qu'elle et son amant étaient en disgrace à la cour; mais depuis que le Roi est devenu infirme, et qu'il paraît ne pas vouloir régler la succession, chacun la recherche; et on dit qu'Antonio aura la couronne. »

— Et où sont donc les Bragances? s'écria Sébastien : quels droits le bâtard Antonio peut-il faire valoir? »

— Les meilleurs de tous, répliqua Lopez, s'il pouvait prouver qu'il est fils légitime du frère de notre Roi, le cardinal, le dernier duc de Béjà; mais il jure que cela est vrai, et qu'un mariage secret unissait son père et sa mère. Quant à la duchesse de Bragance, la pauvre femme se soucie peu d'un trône; toutes ses pensées sont hors de ce monde. »

— Hélas! s'écria Sébastien, elle n'a pas perdu ses deux fils dans cette funeste ba-

taille ; le duc de Barcelos a été fait seulement prisonnier. »

— Seulement ! répéta Lopez ; sainte Marie nous protége ! Vous autres soldats, vous croyez que ce n'est rien que la captivité ! Ah ! je puis bien vous assurer que la duchesse ne parlait pas ainsi quand elle a vu arriver son fils plus mort que vif. »

— Il est donc revenu ? répliqua Sébastien en poussant un profond soupir ; mais le noble Diégo, cet enfant si étonnant... »

— Jamais il n'a reparu. Quel funeste jour que celui où on reçut ces tristes nouvelles ! Mon cousin, qui avait une maîtresse dans la maison de la duchesse, fut témoin de l'arrivée d'un officier qui reçut son dernier soupir ; ce charmant enfant fut tué par un boulet de canon. Il tomba en suivant le Roi ; et vous pouvez être sûr, d'après cela, que ce fut au plus fort de la bataille. »

A cet hommage rendu à sa vaillance, Sébastien parut se ranimer ; il se retourna pour cacher son émotion, et Lopez continua : — Le Roi repoussa ces coquins de Maures qui se précipitaient sur son mal-

heureux page : ainsi l'officier dont je vous parle eut le temps de s'arrêter, et de voir s'il pourrait le secourir; mais le pauvre enfant fit un signe pour lui faire entendre qu'il ne voulait pas être emporté hors du champ de bataille. Il prit la main de l'officier en essayant de parler. — Dites à ma mère... » Il n'en put dire davantage; et, élevant ses yeux au ciel avec un sourire qui rappelait celui des anges qu'il allait rejoindre, il poussa un profond soupir, et expira. »

Lopez porta la main à ses yeux en finissant ces mots, et la retira humide de larmes. Sébastien ne pouvait contenir son émotion; il reprit à la hâte : — Mais, Lopez, ce chien, comment est-il venu en votre pouvoir? »

Gonsalva l'ayant pris en aversion, ordonna qu'on le mît hors de sa vue; c'est à-peu-près comme si elle avait dit de le tuer. Personne cependant ne se souciait d'exécuter la commission, et on craignait de le donner à un courtisan, de peur qu'elle ne fût dans le cas de le revoir. D'après cela on accepta l'offre de mon cousin,

qui disait que j'avais le talent de m'attacher les animaux, et que certainement il demeurerait avec moi. Et cela arriva en effet, car Baremel se coucha lorsque Garcias l'amena ici, et depuis il n'a pas paru avoir envie de s'en aller. »

Sébastien jeta un regard de tristesse sur ce pauvre animal, en pensant qu'il n'avait pas eu de caresses à regretter en quittant Xabregas. — Vous rappelez-vous de don Sébastien ? » dit-il brusquement à son hôte.

— Non, je ne l'ai jamais vu. Quelques personnes disent qu'il est encore vivant, et qu'il paraîtra au moment où on l'attendra le moins. Mais moi je desire qu'il soit mort, car il aura une mauvaise réception en Portugal. Tous les jeunes nobles courtisent le prieur de Crato, parce qu'il les associe à ses débauches. Les vieux s'attachent au cardinal, à cause de son amour pour la paix. Les bonnes gens ne savent de quel côté se tourner pour être mieux. Dona Gonsalva se fait mépriser généralement. Ma foi, j'aimerais mieux

être au fond de la tombe, qu'à la place de don Sébastien vivant, avec tous les malheurs qui l'attendraient ici. »

Sébastien saisit le bras de Lopez avec un mouvement convulsif et une expression si terrible, que le pauvre aubergiste pâlit, et recula d'effroi; il se crut au pouvoir d'un frénétique, dont il avait pitié, mais qui le faisait trembler. L'infortuné monarque voyant sa terreur, se retira quelques pas, et lui dit avec douceur : — Pardonnez-moi, bon Lopez, et ne vous étonnez pas si mes malheurs et la simpathie que j'éprouve pour ceux d'un prince infortuné, me mettent hors de moi-même. Je ne vous dérangerai pas plus longtemps; donnez-moi un peu de nourriture, et je partirai. »

Lopez se hâta d'obéir; il le conduisit à la cuisine, et lui présenta des alimens grossiers, les seuls qui fussent en sa possession. Sébastien mangea quelques morceaux sans s'asseoir, et en détournant la tête de crainte d'être reconnu par des soldats et des domestiques qui étaient présens; après qu'il eut achevé ce triste re-

pas, il sortit précipitamment, en faisant signe à Lopez de le suivre.

Tandis que le gros aubergiste se pressait d'aller le rejoindre dans un champ voisin, il tira de son sein le trésor de Kara Aziek, et prit un beau bracelet garni de pierres précieuses. La vue de cette magnifique parure lui rappela le souvenir de la femme généreuse qui l'avait portée; ses yeux le fixèrent avec un sentiment de regret et de tendresse; et un profond soupir soulagea sa poitrine oppressée.

L'éclat des pierreries attira l'attention de Lopez; il se récria sur leur beauté; cette remarque réveilla l'attention de Sébastien. — Ami, dit-il à Lopez d'un ton doux, vous n'avez pas obligé un ingrat; j'ai trouvé en Portugal un cœur digne d'un Portugais. Prenez ce bijou précieux, tirez-en de l'argent, et continuez à secourir les malheureux. Ne me regardez pas avec cet œil de méfiance (ajouta-t-il en voyant Lopez se retirer avec étonnement); je ne dois point rougir de sa possession; c'est le don d'une femme maure, à qui je dois ma liberté. Joignez vos prières aux

miennes pour sa conversion; promettez-moi que vous ne les adresserez jamais au ciel sans prier les saints d'intercéder pour le salut de son âme. »

Lopez se persuada encore davantage qu'il était aliéné. — Pauvre jeune homme! s'écria-t-il en mettant le bracelet de côté; pour tout au monde je ne voudrais pas te dépouiller; ta tête est dérangée, tu ne sais pas ce que tu veux faire. »

L'aimable monarque, touché d'un désintéressement si rare, s'efforça de le convaincre qu'il avait toute sa raison, et réussit avec beaucoup de difficulté à lui faire accepter son présent. Lopez prit enfin le bracelet, et lui abandonna tous ses droits sur Baremel. Sébastien serra la main de son hôte, en lui disant de prier pour la dame maure, et s'enfonça dans un bois voisin.

CHAPITRE XXIII.

Le malheureux voyageur dirigea ses pas vers la rivière de Ladaon. La maison de Gaspard était située près de son embouchure, et là il espérait avoir quelques nouvelles de son humble ami; il aurait volontiers donné tout son sang pour avoir pu le sauver; et son dernier espoir était qu'il existât encore; après tant de chocs si cruels, si redoublés, c'était le seul qui lui restât, le seul qui soutînt son courage. Trompé dans ses plus chères espérances, indignement trahi par la femme avec laquelle il voulait partager sa couronne, il ne desirait qu'une retraite obscure où il pût ensevelir sa honte et son désespoir. La vie lui était odieuse; mais quelle que fût la destinée de Gaspard, sa famille avait des droits à sa protection.

Il traversait les lieux les plus sauvages, évitant les grandes routes, et se procurant de la nourriture dans les cabanes des

chevriers, ou auprès des muletiers qu'il trouvait sur son chemin. Les sequins qui lui restaient, lui donnaient les moyens de payer généreusement; et le vigilant Baremel veillait à sa sûreté; la nuit ils dormaient ensemble dans les bois, et le jour ils voyageaient sans être remarqués par ceux qu'ils rencontraient.

Quelquefois Sébastien s'arrêtait pour prendre la lettre que lui avait remise Kara Aziek; mais la crainte que la noblesse, la pureté de ses sentimens, ne lui fît sentir encore plus vivement la fausseté de la femme qui l'avait trompé, le retenait. — Créature céleste! s'écria-t-il en remettant le voile qui l'enveloppait dans son sein, car je ne puis te donner le nom de femme, tu m'avais recommandé de ne lire cette lettre qu'après m'a réunion avec.... » Ce nom perfide ne put sortir de sa bouche; il appela Baremel, et par la rapidité de sa course, chercha à échapper à ses réflexions.

D'après les instructions que Gaspard lui avait données, il laissa le Ladaon à sa droite, et entra dans de riantes prairies, au milieu desquelles était la maison de la

mère de son ami. De légers brouillards s'élevaient des toits que frappaient les premiers rayons du soleil; aucun bruit ne se faisait entendre; il approcha de la maison; les fenêtres étaient fermées, le jardin en ruines; le silence qui régnait dans cette enceinte le frappa de crainte. Il était possible que la famille de Gaspard eût partagé son cruel destin; il frémit à cette idée.

D'une main incertaine il frappa à la porte, personne ne répondit; il redoubla; enfin, après avoir essayé inutilement de réveiller les habitans de la maison (s'il y en avait encore) il allait se retirer, le désespoir dans le cœur, lorsqu'il vit une petite fenêtre s'ouvrir avec précaution, et une voix de femme demanda avec le ton de la frayeur, qui était là? Il répondit en lui demandant avec empressement si elle appartenait à la famille de Gaspard Ribeiro.

A ces mots, la jeune fille poussa un cri d'effroi : — Ah! ne nous faites pas de mal; il n'est pas ici, en vérité; en vérité, il n'est pas ici. »

Le Roi s'apercevant qu'on le prenait pour un officier de la justice, se hâta de lui dire avec douceur, qu'il venait en ami, qu'il avait partagé la captivité de Gaspard, et que son seul desir était de le revoir.

Alors la jeune personne se hâta de descendre, et introduisit Sébastien dans une salle basse, où il vit une fille plus jeune encore, à demi-habillée, pâle et tremblante. Leur ressemblance avec Gaspard, et le malheur de leur situation, le frappèrent tellement, qu'il lui échappa plusieurs exclamations où le nom de son ami fut rappelé plus d'une fois.

Les deux jeunes personnes le regardaient d'un œil craintif. Ses grossiers vêtemens étaient déchirés; mais son maintien était si noble, il y avait tant de grandeur dans l'expression de sa physionomie, qu'elles soupçonnèrent son vrai caractère. — Mon père m'a parlé d'un de ses compagnons d'esclavage, dit Marakita, l'aînée des deux sœurs, en hésitant, et en partant il lui a donné un gage, un anneau. »

Sébastien, sans parler, lui tendit la main,

et Marakita reconnaissant une bague qui avait été à elle autrefois, se prosterna aux pieds de son souverain; Sébastien s'efforça en vain de réprimer son émotion, la releva, ainsi que sa sœur, et lui demanda quel était le sort de leur frère? Marakita tira une lettre d'un vieux portefeuille qu'elle avait caché sous la pierre du seuil de la porte, et la donna au Roi, qui lut ce qui suit :

« Mon honoré souverain, et j'ose dire aussi cher que respecté, si jamais cet écrit tombe entre vos mains (et Dieu seul peut savoir dans quelles circonstances il pourra vous parvenir), j'espère que vous serez rétabli sur le trône de vos ancêtres, et que vous daignerez protéger les pauvres orphelines qui vous le présenteront; mais s'il vous était remis au moment où vous reviendriez sans appuis, permettez-moi de vous engager à ne vous fier à personne en Portugal. L'intérêt et l'ambition ont corrompu tous les cœurs.

» Ceux qui devaient être le plus attachés à leur Roi, sont ceux qui l'ont le plus offensé. Je me suis adressé person-

nellement à dona Gonsalva, à don Antonio, aux ducs de Bragance, de Daveyro, et au cardinal régent lui-même; tous ont refusé de me croire. J'ai été emprisonné pour mon zèle; mais grâce à un honnête soldat, je me suis échappé; et j'écris cette lettre à bord d'un vaisseau qui va mettre à la voile pour le Brésil. Un homme qui le quitte pour voyager dans l'intérieur du royaume, m'a promis de remettre ce paquet à mes sœurs. Puissent les saints le protéger dans sa route!

» Je vais, Sire, faire un dernier effort: don Emmanuel de Castro, le plus fidèle des sujets de Votre Majesté, ayant été racheté en Barbarie, est à présent vice-roi à Saint-Salvador. Sa grande âme n'a jamais connu d'autre ambition que celle de n'être pas surpassée en vertu; il m'entendra; il me croira, et sûrement il intéressera toutes les puissances de l'Europe dans la cause de son maître.

» Fiez-vous à lui, Sire; et s'il commande encore dans le Nouveau-Monde lorsque Votre Majesté recevra cette lettre, n'hésitez pas à me suivre; n'exposez pas votre

précieuse vie parmi des traîtres qui étaient altérés du sang de votre fidèle envoyé.

» Pour obéir à mon devoir, j'abandonne ma famille, et la mets sous la garde du ciel. Heureusement on ne connaît ici que mon nom, et mes sœurs peuvent vivre sans crainte d'être inquiétées.

» J'adresse tous les jours mes prières à Dieu et à la Vierge pour la généreuse Kara Aziek, et pour mon souverain; je me jette à ses pieds, et j'ose baiser ses mains sacrées.

Le plus dévoué de ses sujets,

GASPARD. »

Le sentiment de joie que l'assurance inattendue de l'existence de son ami fit éprouver à Sébastien, ranima son cœur flétri. —Non aux pieds de ton Roi, mais dans ses bras, » s'écria-t-il avec transport; et, s'adressant aux jeunes filles qui demeuraient immobiles devant lui, il les questionna sur leur situation et leurs moyens de subsistance.

La plus jeune lui dit qu'elles vivaient du travail de leurs mains dans les vignes,

et que l'aînée épouserait le fils d'un riche muletier, si elle pouvait seulement lui apporter en dot cinq couronnes d'or.

Combien de fois le présent de Kara Aziek avait empêché Sébastien d'être réduit à la cruelle nécessité de ne pouvoir récompenser des services qu'il recevait, et donner des secours au malheur! Il prit le mouchoir maure qui enveloppait son trésor, et faisant avancer Marakita, il lui remit quelques bijoux précieux. —Prenez ces pierreries, lui dit-il avec émotion; c'est le seul présent que peut faire un malheureux souverain; vous pourrez enrichir votre mari, donner une dot à votre sœur lorsqu'elle sera en âge d'être mariée; je partagerai le reste avec Gaspard. Mais cachez ces pierreries pendant quelque temps..... jusqu'à ce que je sois délivré de la crainte d'être poursuivi dans un pays où l'amour, la loyauté, les liens du sang et ceux de l'amitié n'existent plus pour moi. »

Les deux sœurs, alarmées par l'excessive émotion du jeune Monarque, osaient à peine lever les yeux; leurs larmes coulaient en abondance, tandis qu'elles priaient le

ciel d'accorder sa protection à leur bienfaiteur et à leur frère.

Sébastien leur serra la main, en se joignant à leurs prières, et ajouta, avec un sourire amer : —Puissent les saints protecteurs du Portugal m'entendre, si moi-même je ne suis pas rejeté par le ciel! »

Le soleil, qui avançait dans sa carrière, l'avertit de se retirer, et il dit adieu à Marakita et à sa sœur, après leur avoir répété ses instructions.

CHAPITRE XXIV.

Le Roi se dirigea vers la côte; le soir, il entra dans une petite ville à six lieues de Setuval. Quelques boutiques étaient encore ouvertes; il acheta un habit modeste, qui devait le faire moins remarquer que les vêtemens déchirés qu'il avait apportés d'Afrique. Mais, hélas! le malheureux Sébastien n'avait pas besoin d'autre déguisement que l'altération de ses traits : cette charmante figure n'avait plus ces formes arrondies qui caractérisent la jeunesse et la santé; ses joues étaient creuses et livides, ses yeux éteints; ce sourire enchanteur qui le distinguait des autres hommes, ne paraissait plus sur ses lèvres. Qui aurait pu retrouver le brillant Sébastien dans ce triste et malheureux voyageur?

Le lendemain, il prit la route de Setuval, et arriva le soir à l'entrée d'une caverne qui était au bord de la mer, et où

il résolut de passer la nuit. On était dans une de ces nuits du mois de novembre, où une légère gelée donne plus d'éclat aux rayons de la lune, que réfléchissaient les brillantes stalactites suspendues à la voûte comme des franges de diamans. Sa douce lumière colorait d'une teinte argentée les bâtimens qui se trouvaient dans la baie, et les toits des maisons de la ville de Setuval; des milliers d'étoiles étincelaient dans les cieux, et le seul bruit des vagues interrompait la tranquillité de cette scène sublime.

Quel est le cœur qui demeure insensible à l'influence de cet astre qui répand le calme dans la nature, et dont les pensées ne s'élèvent pas alors vers le ciel? Sébastien en ressentit tout le pouvoir; et, adressant ses prières au créateur du monde, il entra dans cette grotte, dont les palais les plus magnifiques ne pouvaient égaler la beauté.

Le tumulte des passions orageuses qui avaient déchiré son sein depuis la cruelle réception qu'il avait reçue de dona Gonsalva, commençait à s'apaiser; il réfléchit

sur sa position avec plus de calme; il était au moment de quitter ses états, ses sujets; il allait éprouver l'attachement d'un peuple qui ne le connaissait que par le choix des gouverneurs qu'il lui avait envoyés; pouvait-il espérer y trouver plus de fidélité que dans sa cour, parmi ses amis les plus intimes? Et ce De Castro, qu'il avait traité avec tant de rigueur, se soumettrait-il à son devoir?

—Oui, il me sera fidèle, s'écria le noble Sébastien; je ne puis mieux récompenser ses vertus et réparer mes injustices, qu'en lui donnant les moyens de me servir. »

Alors il se détermina à aller au Brésil, dans l'espoir d'y être reconnu et obéi; de là il pouvait envoyer des lettres à tous les souverains de l'Europe, leur faire connaître son existence, employer leur médiation pour faire valoir ses droits, sans verser du sang; car son âme frémissait à la seule idée d'une guerre civile. En demeurant en Portugal, il pouvait laisser aux différens partis l'espoir de s'assurer de sa personne, et si ceux qui usurpaient son pouvoir contestaient son identité, être

obligé de recourir à son peuple, pour faire valoir ses droits par la force des armes.

Epuisé de fatigue, il se coucha dans la grotte, et bientôt le sommeil vint suspendre le sentiment de ses malheurs.

Un songe lui rètraça l'image chérie de Kara Aziek; il lui sembla qu'il se retrouvait une seconde fois avéc dona Gonsalva; que, par son ordre, il était entraîné dans un cachot, et que la sensible Kara Aziek bravait la mort pour adoucir ses maux; il croyait respirer son haleine, et sentir son visage mouillé de ses pleurs; il la serrait contre son sein; son cœur palpitait; le baiser qu'il lui semblait avoir reçu, errait encore sur ses lèvres lorsqu'il s'éveilla. Il se leva, en tendant les bras vers cet être fantastique que lui avait représenté l'erreur d'un songe; mais on ne pouvait discerner aucun objet; la lune était couchée; le silence et l'obscurité régnaient seuls dans la caverne.

—Aziek, charmante Aziek! où es-tu? » s'écria-t-il avec l'accent le plus tendre; mon amie, ma bienfaitrice, où es-tu?... » Il s'arrêta, respirant à peine; et telle était

la force de l'impression qu'il avait reçue, qu'il croyait entendre le son de sa voix et ses soupirs.

Tandis que l'écho de la grotte répétait encore ses accens, il revint à lui, et sentit avec amertume qu'il était bien loin de celle qui occupait toutes ses pensées. Un tendre sentiment s'était emparé de son âme lorsque l'erreur d'un songe le plaçait dans les bras de son amie; sa douceur, son innocence, sa bonté héroïque, son amour timide, le son de sa voix, s'offraient encore à son imagination, et réveillaient des desirs et des espérances auxquelles il aurait craint plutôt de s'abandonner.

—Elle aurait partagé l'incertitude de ma destinée sans se plaindre, se disait il à lui-même. Dans le bonheur, elle aurait exalté toutes mes jouissances; dans la peine, adouci tous mes maux. Sur un trône ou dans une cabane, mon cœur reconnaissant lui aurait suffi; jamais elle n'aurait connu un regret; son amour, infini comme ses vertus, aurait rempli et satisfait mon âme. »

En prononçant ces mots, un sentiment

d'amour, plus vrai que celui qu'il avait éprouvé pour dona Gonsalva, pénétrait son cœur. Une parfaite estime, une reconnaissance sans bornes, ne sont-ils pas les vrais attributs de l'amour?

Le cœur d'une femme suit les lois que lui impose la délicatesse; celui d'un homme se soumet à celles de l'honneur. Une femme rougit de se livrer à une seconde passion, et quoique naturellement tendre, tient encore à un objet qui a changé. L'homme, accoutumé à regarder le sexe le plus faible comme dépendant de sa protection, craint d'exercer son pouvoir, en proportion de ce qu'il peut le faire avec plus de facilité; et, tandis qu'il se croit encore aimé, se refuse à rompre des liens qui lui sont devenus pénibles.

Ce sentiment d'honneur avait soutenu l'attachement de Sébastien pendant qu'il était en Afrique, sans qu'il se l'avouât à lui-même. Les qualités inappréciables de Kara Aziek, son généreux dévouement, avaient fait naître dans son âme un sentiment qu'il réprimait, en se rappelant les jours de bonheur qu'il avait passés auprès

de doña Gonsalva ; et il se refusait à l'idée qu'après avoir connu Aziek, le caractère de dona Gonsalva ne pourrait plus faire son bonheur.

Le moment était venu d'ouvrir sa lettre ; Sébastien la tire de son sein ; et, pour la lire, s'approche de l'entrée de la caverne ; mais l'obscurité d'un ciel nébuleux avait succédé à la clarté d'une lune brillante. Il s'assied tristement sur un rocher, en tenant dans ses mains le voile précieux.

Son esprit s'abandonna, en attendant le jour, à de nouveaux projets que lui inspirait son amour pour la belle Maure ; la rendre heureuse lui paraissait un devoir. Lorsqu'il croyait Gonsalva fidèle, l'honneur le retenait dans ses chaînes ; mais depuis qu'elle avait trahi ses sermens, la reconnaissance réclamait tout son amour pour Aziek ; elle lui avait prouvé la sincérité de son attachement, et sa religion était le seul obstacle à son union avec elle.

Mais cet obstacle pouvait être écarté ; le zèle ardent d'un époux effacerait la seule tache qui pût se rencontrer dans cet être

si parfait. L'impétueux monarque se livra avec délices à l'espoir de devenir l'instrument de sa conversion, et il s'abandonna tellement à cette idée, qu'elle prit à ses yeux une sorte de certitude.

Ayant résolu de tout entreprendre pour obtenir Kara Aziek, ses réflexions se tournèrent naturellement sur les moyens de parvenir à son but. Devait-il retourner immédiatement en Barbarie, et chercher à pénétrer jusqu'à elle sous quelque déguisement, lui persuader d'abandonner son pays? Ou continuerait-il son voyage au Brésil, pour s'y faire reconnaître, prendre les moyens de recouvrer la couronne de Portugal, négocier honorablement pour obtenir sa main, et ne l'épouser que lorsqu'il aurait un trône à partager avec elle? Ce dernier parti était plus dans le caractère de ce prince, et il résolut de l'adopter.

Aussitôt que les premiers rayons du jour vinrent éclairer l'entrée de la grotte, il se hâta de lire les caractères qu'avait tracés une main chérie, et qu'il croyait devoir ranimer ses espérances et fortifier sa résolution; mais qui peut décrire sa

douleur, lorsqu'il trouva dans cette lettre d'Aziek un dernier adieu?

Cette amie généreuse, pour lui procurer la liberté, pour le rendre à Gonsalva, avait consenti à épouser un prince qui, depuis long-temps, demandait sa main à son père; et dans ce moment même elle devait être à lui, éloignée de Maroc, et enfermée dans les murs d'un harem, où elle n'aurait d'autre consolation que de penser qu'elle s'était sacrifiée pour celui qu'elle aimait.

Ce n'était point d'après des plaintes passionnées et un vain étalage de sentimens, que Sébastien jugea de toute l'étendue de sa générosité; le récit d'Aziek était simple et court; elle lui disait, qu'en épousant le bacha de Syrie, elle était obligée de se soumettre aux usages du pays de son mari, qui la forçaient de renoncer à avoir un homme pour ami; mais il savait trop à quel point un engagement auquel le cœur n'avait point de part, lui était odieux, pour ne pas deviner à l'instant que sa liberté avait été mise à ce prix; c'était l'explication de cette tristesse mys-

térieuse qui avait paru sur sa physionomie plusieurs jours avant son départ. Son noble cœur ressentait cette vertueuse horreur qu'éprouve une femme délicate forcée de se livrer à un homme qu'elle ne peut aimer.

La destruction entière de toutes les espérances de Sébastien était renfermée dans cette lettre. Les brillantes illusions auxquelles il s'était livré dans l'enthousiasme de sa reconnaissance s'évanouirent. Ce dernier coup de la fortune mettait le comble à ses maux; toutes ses facultés furent anéanties; il demeura couché sur la terre depuis le lever du soleil jusqu'au moment où il quitta l'horizon, sans prendre de nourriture, et presque sans le sentiment de son existence.

Le soir, un orage subit engagea quelques paysans à chercher un abri dans la caverne. Le bruit qu'ils firent réveilla Sébastien. Ces bonnes gens pensèrent qu'il s'était mis à l'abri de la pluie dans la grotte, et entrèrent en conversation avec lui. Il apprit d'eux qu'un vaisseau était dans la baie de Sétuval, prêt à appareiller pour le Brésil. Un voyage au Nouveau-Monde ne

se présentait plus à son imagination avec les couleurs brillantes de l'espérance; mais il était fatigué de celui-ci; et un changement de place paraît toujours desirable aux malheureux. Il accompagna ces hommes à Sétuval, et obtint sans peine un passage dans le vaisseau, qui mit à la voile à minuit.

CHAPITRE XXV.

Tandis que le vaisseau cinglait sur les flots orageux de l'Atlantique, le monarque de Portugal eut le temps de revenir sur les événemens dont la rapidité avait dérangé sa raison; il renonçait au bonheur; il renonçait à l'espoir de prouver à sa bienfaitrice combien son cœur était reconnaissant; mais il ne pouvait pas abandonner ses droits à la couronne, et avec eux le pouvoir de rendre heureux ses sujets. Il fallait, ou remonter sur le trône, ou végéter dans la plus grande infortune; et les devoirs actifs de la souveraineté pouvaient seuls lui faire oublier les maux qu'il endurait.

Aziek était perdue pour lui; et combien il souffrait en pensant qu'elle s'était condamnée elle-même pour l'amour de lui! Tous les liens d'affection qui pouvaient l'attacher au monde étaient brisés; à l'exception de Gaspard, il ne

lui restait plus d'amis; car il ne pouvait pas encore être sûr de la fidélité de don Emmanuel; la vie ne lui présentait plus qu'une scène stérile; et tandis qu'il réfléchissait sur le présent et l'avenir, son cœur se livra tellement au désespoir, qu'il doutait même d'avoir jamais connu le bonheur.

Dans cet état cruel, la gaieté bruyante de ses compagnons de voyage lui était importune; assis sur le pont, dans le coin le plus retiré du bâtiment, il paraissait suivre d'un œil stupide la trace que le vaisseau laissait dans l'onde.

Le sixième jour après le départ de Sétuval, au moment où le soleil dissipait un brouillard épais qui couvrait l'horizon, ils aperçurent une galère turque que les vents avaient écartée de sa route, et qui se dirigeait vers le détroit. Le capitaine du vaisseau brésilien était un homme hardi et entreprenant; et quoique son bâtiment fût inférieur à celui qu'il apercevait, il proposa à son équipage de donner la chasse aux infidèles. L'espoir d'un riche butin animait les matelots; ils réso-

lurent de le poursuivre ; et, ayant forcé de voiles, ils rejoignirent bientôt la galère, dont les lourdes décorations retardaient la marche.

Les infidèles voyant que la fuite était impossible, se préparèrent au combat.

Jusqu'à ce moment Sébastien avait vu avec indifférence ce qui se passait autour de lui ; mais la première bordée le fit tressaillir ; le signal des combats réveilla son courage ; il se leva avec vivacité ; mais se rappelant tout-à-coup le vœu qu'il avait fait en Barbarie de ne jamais tirer l'épée d'une manière offensive, il se rejeta sur le pont, et y demeura tranquille.

L'agitation intérieure qu'il éprouvait ébranlait tout son être ; les matelots pensaient que c'était la crainte qui le faisait trembler ; mais comme les balles pleuvaient autour de lui sans l'émouvoir, ils changèrent d'opinion, et le crurent fou.

Quoique les Portugais fussent prodigues de leur sang, le combat n'était pas égal ; la supérioté des manœuvres d'un ennemi plus accoutumé à la guerre lui donna une supériorité si décidée, que le capitaine

brésilien, réduit au désespoir, donna l'ordre d'amener. A cet ordre, Sébastien ne peut se contenir plus long-temps; il s'élance au-devant de celui qui allait baisser le pavillon, exhorte les matelots à ne pas se livrer aux infidèles; et, saisissant une arme, il se précipite dans l'endroit où le danger était le plus grand.

Ce n'était plus pour de vaines conquêtes qu'il combattait; il défendait l'honneur du nom chrétien, et celui du pavillon portugais; ses yeux étincelaient; sa voix tonnante réveillait tous les courages, enflammait tous les cœurs. Accoutumé à commander, et connaissant bien la tactique des combats sur mer, il donnait des ordres sans s'en apercevoir lui-même, et ses ordres étaient exécutés. Le capitaine, assez instruit pour voir qu'il avait sur son bord un homme à qui les combats étaient familiers, laissait l'équipage obéir à son nouveau chef.

Les Turcs étaient braves et bien commandés; le vent les favorisait, et leurs manœuvres rendirent long-temps inutiles les efforts que le vaisseau brésilien faisait

pour l'abordage; une grêle de balles avait criblé ses agrès; heureusement le vent tomba, et les Portugais ayant jeté rapidement leurs crampons, réussirent enfin à accrocher le bâtiment ennemi.

Le souvenir de ses anciens combats, et le feu du courage, brillaient sur le front de Sébastien; rapide comme l'éclair, il se précipite sur le pont; ses regards, sa voix, son geste, engagent ses compagnons à le suivre; il tombe comme la foudre sur les infidèles; son bras redoutable écrase tout ce qui lui résiste : enfin, après un combat court, mais terrible, le capitaine turc ne voyant autour de lui que du sang et des morts, baisse son cimetère, et se soumet à Sébastien.

Le Roi lui rendit son épée, et courut de tout côté pour empêcher le sang de couler; le chef des Brésiliens le regardait avec une sorte d'inquiétude. — Quelle part prétendez-vous au butin? » lui dit-il avec arrogance. — Aucune, répondit Sébastien : je demande seulement qu'on aie compassion et qu'on prenne soin des blessés. »

La douceur de ses manières attestait la sincérité de ses paroles. Le capitaine, charmé d'avoir été si bien servi à si bon marché, promit de leur faire donner de prompts secours.

Pendant qu'ils parlaient, ils entendirent au-dessous d'eux des cris de femmes. Sébastien saute par-dessus un tas d'armes, et descend dans l'intérieur du bâtiment; il y trouve un groupe de femmes effrayées, qui, pour en défendre l'entrée, se pressaient contre la porte d'un cabinet où était une femme évanouie. A sa voix, quelques matelots qui avaient causé leurs alarmes, s'arrêtèrent; son intrépidité avait excité leur admiration, et l'admiration est bientôt suivie de la soumission.

— Mes amis, nous ne faisons pas la guerre aux femmes ! » s'écria-t-il d'un ton noble et doux. Ces hommes se retirèrent en soupirant. Le jeune monarque, content de l'ascendant que lui avait donné son courage, ferme la porte, et s'avance respectueusement vers ces infortunées, qui se précipitèrent à ses genoux; il s'efforce de les rassurer, et s'approche de la

dame évanouie qui était étendue sur le plancher du cabinet.

Mettant un genou à terre, il repose doucement sur l'autre la tête de la belle affligée; ce mouvement dérange les voiles qui l'enveloppent; il écarte les longs cheveux noirs qui couvrent son visage, et il reconnaît... Kara Aziek. — Grand dieu! suis-je bien éveillé? » s'écria-t-il en contemplant ses traits chéris, et la pressant contre son cœur. Les femmes paraissaient consternées; mais Sébastien n'entendait plus rien, il ne voyait que sa bien-aimée; il la rappelait à la vie, la conjurait de le reconnaître, de voir en lui son protecteur.

Aux doux accens d'une voix chérie, Aziek se ranime, elle ouvre les yeux, et reconnaît Sébastien. La surprise, la joie se peignent dans ses regards; elle se relève, pousse un cri, et retombe dans ses bras.

Ce mouvement n'était pas celui d'une femme qui appartenait à un autre. Le sentiment de la plus pure félicité absorbait toutes les facultés de Sébastien; il retrouvait Aziek, il retrouvait le bonheur, qu'il

croyait à jamais perdu pour lui, et il jouissait d'avance de la certitude de le lui faire partager. — Nous ne nous séparerons plus! nous ne nous séparerons plus! » répétait-il dans une sorte d'ivresse.

Aziek oubliant les obstacles qui les avaient séparés, se livrait avec délices au doux sentiment qui remplissait son âme; leurs larmes, leurs soupirs, se confondaient; elle demeurait appuyée sur son sein avec la douce sécurité d'un cœur sûr d'être aimé comme il aime; elle répétait le nom de son amant, le serrait dans ses bras; tout-à-coup elle tressaille, détourne les yeux, et prononce le nom de Gonsalva.

L'indignation se peignit alors sur le front de Sébastien; il lui retraça en peu de mots la perfidie de Gonsalva, et ses nouveaux malheurs; Aziek l'écoutait avec une surprise mêlée d'un sentiment d'horreur. Il allait lui parler de ses espérances, de ses desirs, lorsqu'il entendit qu'on l'appelait à la porte du cabinet.

C'était le capitaine et le contre-maître; Sébastien se hâta de leur demander pro-

tection et respect pour Kara Aziek. — C'est une femme maure à qui je dois la liberté, la vie; je la défendrai jusqu'à mon dernier soupir. Son sexe et sa situation doivent lui garantir un traitement généreux ; vous le lui accorderez ; et s'il en était autrement, mon bras la protégerait et vengerait son injure. »

— Tu nous as prouvé qu'il était redoutable, reprit le capitaine ; mais nous n'en voulons pas à cette dame ; seulement ce qui lui appartient est de bonne prise ; n'a-t-elle pas de l'or, des bijoux? »

Au moment où le Roi allait répliquer, Aziek parut entourée de ses femmes ; ses yeux pleins de larmes se dirigeaient vers celui pour qui seul elle concevait des craintes ; Sébastien, craignant qu'elle ne se découvrît elle-même, lui dit en langue maure, que son rang était inconnu, et que ces hommes commandaient dans le vaisseau.

Aziek devint tremblante, et s'appuya sur lui pour se soutenir ; le capitaine s'avança vers elle en s'inclinant ; mais ses regards fixés sur ses bracelets tenaient un langage

aisé à comprendre; Aziek les détacha, les lui offrit, en lui montrant en même-temps plusieurs coffres dont une de ses femmes mit les clefs à ses pieds.

Pendant qu'il les examinait, Aziek demeura appuyée sur Sébastien, se perdant dans de vaines conjectures sur son mystérieux déguisement. Était-il prisonnier lui-même? et alors comment pouvait-il la secourir? Elle tourna les yeux sur lui; son regard assuré, sa physionomie calme, et son sourire si doux la rassura; que pouvait-elle craindre lorsque les yeux de celui qu'elle aimait lui interdisaient toute crainte?

Les Brésiliens, se contentant d'une cassette remplie de bijoux précieux et de plusieurs bourses pleines d'or, fermèrent les coffres. — Nous vous laissons à vous-même, dit le capitaine; si cette dame consent à vous suivre au Brésil, nous l'y conduirons; ou si elle le préfère, elle peut aller en Portugal avec la prise; arrangez cela comme il vous plaira. Quant à vous, l'ami, qui que vous soyez sous cet habit grossier, vous êtes un brave, et avez

droit au partage du butin ; si vous préférez les femmes à l'argent, elles seront votre lot. »

— Je vous prends au mot, dit le Roi; voila ma part du butin. »

Ces hommes s'en allèrent en riant, et Sébastien demeura seul avec Aziek ; ses femmes s'étant retirées dans la chambre voisine, il put enfin lui donner les explications que ses regards inquiets lui demandaient depuis long-temps. Il lui raconta brièvement ce qui lui était arrivé à son retour en Portugal, lui parla de la conduite de ses prétendus amis, des projets qu'il formait en s'éloignant de son pays, lorsqu'il lut sa lettre d'adieu, et, avec l'expression de la plus tendre reconnaissance, lui peignit toute l'émotion que cette lettre lui avait causée.

— Tels étaient mes sentimens, belle Aziek, ajouta-t-il en se jetant à ses pieds ; je suis encore ce que j'étais lorsque votre pitié généreuse m'a secouru, un malheureux, un fugitif, le plus infortuné des hommes, ou le plus heureux : c'est à vous de décider de la destinée de ma vie. Faites-

moi connaître vos volontés, et vous serez obéie. Si vous persistez à remplir vos engagemens avec le bacha, je vous conduirai auprès de lui. Mais si une amitié plus sacrée que l'amour même, une reconnaissance exaltée jusqu'à l'adoration, le sentiment le plus tendre, vous touchent; si vous daignez accepter un cœur dont la blessure saigne encore, un cœur qui se refuse à l'amour; mais où votre image reçoit le culte le plus pur... —Oh! n'en dis pas davantage, mon bien-aimé Sébastien, s'écria Aziek en l'interrompant et cachant sa rougeur dans son sein; tu sais trop bien que la possession de ce noble cœur est pour Aziek le bonheur suprême. »

Combien était éloquent le silence qui suivit ce peu de paroles! que de charmes dans ces soupirs qui pénétraient leurs âmes et unissaient à jamais leurs destinées!

Ils furent long-temps trop émus pour pouvoir s'expliquer sur leur position; enfin lorsqu'ils eurent retrouvé un peu de calme, Aziek revint timidement sur les événemens qui avaient précédé leur sépa-

ration. Elle lui dit que depuis long-temps le bacha de Syrie, parent de son père, recherchait sa main; mais qu'ayant témoigné une répugnance invincible pour le mariage (au moins tel qu'il existait dans les pays de la religion de Mahomet), son père avait été assez indulgent pour cesser ses importunités. Il desirait cependant toujours cette union; et il saisit l'occasion que lui offrait l'intérêt qu'elle montrait au sort du malheureux Fabian, pour lui offrir sa liberté comme le prix de sa complaisance. Son âme tendre et délicate se révoltait à l'idée de se soumettre aux caresses d'un homme que dès son enfance son cœur avait repoussé. Elle aurait plutôt sacrifié sa vie pour l'être qu'elle choisissait; mais lorsqu'après le départ de Gaspard, elle vit toutes ses espérances détruites, et une sombre mélancolie consumer Sébastien, elle crut qu'il périssait victime de sa passion pour Gonsalva; son cœur généreux devint irrésolu; elle hésita, réfléchit, s'efforça de vaincre sa répugnance, et se détermina enfin au sacrifice qu'on lui demandait.

El Hader, enchanté d'avoir obtenu son consentement, ne lui laissa pas le temps de se rétracter; il rendit la liberté à son esclave, et écrivit à son parent. Le bacha était alors à Constantinople auprès du sultan son maître; il envoya aussitôt une magnifique galère chargée de présens, pour lui amener sa jeune fiancée. Et c'est à son retour, que la Providence fit tomber entre les mains des Portugais cette noble victime du plus pur dévouement.

Tous ces événemens paraissaient à Aziek une des plus grandes faveurs du ciel, et la plus inespérée. Sébastien lui était rendu, et elle obtenait la certitude de n'en être jamais séparée; elle ne regrettait point sa couronne; elle l'avait connu, elle l'avait aimé lorsqu'il était loin des grandeurs. Accoutumée à une profonde retraite, elle redoutait les devoirs qui accompagnent la puissance; il lui semblait que les soins de l'amour devaient se perdre dans cette mer sans bornes; une vie privée, mais utile, où elle pourrait jouir du bonheur domestique, lui paraissait bien préférable.

C'était une faiblesse aimable dans le caractère de Kara Aziek qui lui faisait desirer une situation où son amour pût toujours être senti, et toujours être nécessaire. Elle imaginait avec raison que le pouvoir et le luxe s'accordent mal avec un sentiment qui n'est jamais exempt d'égoïsme. En accompagnant Sébastien au Brésil, elle espérait pouvoir l'engager à renoncer à des sujets ingrats, à oublier son ancienne existence, et à retrouver au sein de l'amour et de l'amitié cette vie calme et ces plaisirs purs qu'exclut une grande responsabilité.

Le suivre partout, le voir, l'entendre continuellement, était pour elle la félicité suprême. Pour un tel bonheur la vie paraissait trop courte à son cœur passionné. Jamais femme n'aima mieux qu'Aziek. Toutes les facultés de son âme ardente se concentraient dans son amour. Élevée dans un pays où les usages s'opposent même aux liens de l'amitié, n'ayant jamais eu de frères ni de sœurs, elle avait vécu sans connaître d'autres

sentimens que celui du devoir filial envers son père.

Sébastien observait avec délices les diverses expressions de son charmant visage; il jouissait de la certitude d'avoir trouvé une âme qui répondait à la sienne; mais il soupirait en pensant qu'il l'avait rencontrée trop tard, et que son cœur épuisé ne pouvait plus donner amour pour amour. Mais c'était pour la première fois qu'il en trouvait tout le charme dans la certitude de faire le bonheur de l'objet aimé. Les sensations que lui avait fait éprouver la beauté de Gonsalva étaient glacées, en les comparant à celles qui pénétraient son cœur. Il se rappelait le passé avec étonnement, et éprouvait ce sentiment de joie que ressent un homme qui a échappé à un grand danger.

Dans la disposition d'esprit où se trouvait alors Sébastien, il pouvait parler avec tranquillité de sa perfide maîtresse. Le calme de sa physionomie dissipa le trouble qui agitait encore la timide Aziek. Il n'y avait qu'un moment qu'elle se contentait de la

préférence que lui accordait Sébastien. Un instant après, elle tremblait qu'il ne se fît illusion à lui-même, et qu'il ne s'aperçut bientôt que la reconnaissance et l'estime ne remplacent pas l'amour.

Le Roi, après avoir dissipé les craintes et levé tous les scrupules de sa douce amie, se rappela que l'humanité avait aussi des droits sur lui; d'après l'ascendant que son courage et son désintéressement lui avait donné sur le capitaine et son équipage, il se croyait responsable du traitement que recevraient les prisonniers turcs, et il quitta avec peine Aziek pour s'occuper de leur sort.

Le capitaine consentit à renvoyer les matelots turcs et leur chef dans un port d'où ils pourraient aisément trouver des occasions pour retourner dans leur pays, et où la prise serait vendue avantageusement. Mais le Roi eut une peine infinie à lui persuader qu'il serait trop dur de profiter de ses avantages, en exigeant une rançon de tous les prisonniers. Le Brésilien fut long-temps avant de se persuader qu'il y avait quelque mérite à être

généreux avec des infidèles. Les raisonnemens de Sébastien parvinrent enfin à le persuader; et il fut convenu que le contre-maître, avec quelques matelots, conduiraient la prise à Cadix; l'Espagne se trouvant alors en paix avec les Turcs.

Le chef des musulmans pensa que les femmes étaient retenues par le vainqueur, et ils ne disputèrent pas sur un objet qui leur paraissait peu important. D'après cela Aziek fut conduite avec ses femmes sur le vaisseau portugais; et peu de minutes après la galère déploya ses voiles, et se dirigea vers l'Andalousie.

Afin qu'Aziek fût traitée avec plus d'égards, Sébastien dit au capitaine qu'il le récompenserait généreusement à son arrivée au Brésil, pour toutes les attentions qu'il aurait pour elle; et s'étant fait connaître pour officier portugais, et ami de don Emmanuel de Castro, il fut respecté et obéi; ses simples demandes étaient des ordres, et les dames maures vécurent aussi retirées qu'elles auraient pu le faire à Maroc.

Personne n'entrait dans leur apparte-

ment, à l'exception de Sébastien et de Baremel. Ce fidèle animal, devenu intéressant par les circonstances où il avait reconnu son maître, était caressé et nourri par Aziek; il servait à l'amusement de ses femmes; mais il était pour elle un objet d'affection.

CHAPITRE XXVI.

Jusqu'a ce moment le ciel avait été serein, et un vent léger favorisait leur marche; tout-à-coup l'horizon s'obscurcit, et l'agitation de la mer annonça la tempête.

Ce fut le sixième jour de leur route qu'elle éclata avec fureur; un vent impétueux s'éleva de l'occident; le vaisseau dériva de sa route; les vagues s'élevaient sur le pont; le ciel était en feu. Les éclats de la foudre, le sifflement des vents dans les cordages, le craquement des mâts, les cris des matelots, glaçaient d'effroi la timide Aziek; elle écoutait, tremblait, et ne songeait qu'à Sébastien.

Le vaisseau était poussé rapidement vers la côte. Le Roi, qui connaissait tout le danger, allait sans cesse vers elle, et retournait sur le pont, pour aider à la manœuvre. Toutes les fois qu'il paraissait, Aziek se sentait rassurée; elle ne pouvait croire que le ciel abandonnât celui

qu'elle aimait. Ses femmes se pressaient autour d'elle, mêlant des cris d'effroi à leurs ardentes prières; et, dans cette scène de terreur, leur douce maîtresse s'oubliait elle-même pour ne craindre que pour elles.

Un craquement terrible se fit entendre. Sébastien entra; ses regards égarés saisirent d'effroi Aziek; elle commença à croire qu'ils allaient périr ensemble. Sans dire un mot, il la prit dans ses bras, et la porta sur le pont. Il tremblait fortement; mais c'était pour toi, Aziek; jamais sa grande âme n'avait connu la crainte.

Quel terrible spectacle s'offrit alors à sa vue! Le vaisseau, sans mâts, sans voiles, sans cordages, s'élevait sur les vagues amoncelées, ou se précipitait dans les abîmes de la mer; l'obscurité de la nuit n'était interrompue que par le feu livide des éclairs, qui ne laissaient apercevoir qu'une mer en furie, couverte d'une horrible écume. Les imprécations, les vœux, les prières, se mêlaient aux rugissemens des vents. La chaloupe avait été entraînée

par la tempête; le vaisseau était poussé sur les rochers des côtes de Tarudant et de Sus. Il ne restait plus d'espoir. Sébastien pressait Aziek dans ses bras avec un mouvement convulsif. — Vous périssez, s'écriait-il dans l'excès du plus profond désespoir, et mon amour ne peut vous sauver! »

— Je péris sur ton sein....... dans ton cœur. »

— Oui, dans mon cœur, reprit-il avec force. Je prends Dieu à témoin que toi seule partages mes pensées avec lui. »

Aziek éleva ses beaux yeux vers le ciel avec la plus vive émotion: — Puisse le divin prophète permettre que nous soyons réunis dans son paradis! »

Sébastien, en entendant ces mots, fut saisi d'une douleur mortelle; son sang se glaça; une sueur froide coulait de son front. Aziek, sa généreuse et bien-aimée Aziek, était mahométane, et il ne pouvait espérer de se retrouver avec elle dans une autre vie. Il poussa un profond gémissement; sa force l'abandonna; ses bras laissèrent aller leur précieuse charge;

et la mer se referma sur le seul objet qui l'attachât encore à la vie.

Dans ce moment, le vaisseau toucha à la côte : la confusion, la terreur, le désespoir régnaient partout. Le Roi, dans une sorte de frénésie, courait de tout côté, en appelant Aziek. Quelques matelots s'attachaient aux débris du vaisseau; d'autres se jetaient à la mer, en s'accrochant aux planches et aux bois qui flottaient. Les femmes criaient, invoquaient leur prophète, et se pressaient autour de Sébastien. Son cœur était déchiré; et, oubliant sa situation, il employait le reste de ses forces à secourir ces infortunées.

Une espèce de radeau construit à la hâte, offrait une seule et dernière ressource; il les y plaça. Revenu sur le vaisseau, en appelant Aziek, il grimpa sur la proue, pour découvrir, à la lueur des éclairs, une plus vaste étendue de mer; il invoquait pour elle l'Être Suprême, lorsque le vaisseau toucha une seconde fois; ses flancs s'entr'ouvrirent, et tout fut englouti.

L'ange protecteur de Sébastien veillait

encore sur lui; son chien fidèle le saisit par ses vêtemens, et le ramena au rivage, privé de sentiment.

L'air frais du matin le fit revenir de son évanouissement; il ouvrit les yeux; tout était muet autour de lui; il n'apercevait que des rochers arides, et l'immense Océan, dont les vagues agitées se mêlaient aux nuages qui couvraient encore l'horizon; le fidèle Baremel était couché à ses pieds.

Ses pensées étaient confuses, sa mémoire incertaine; il ne lui restait qu'une idée vague d'Aziek. Pendant long-temps ses facultés furent suspendues; enfin ses sens s'éveillèrent graduellement; il regarda autour de lui, et le sentiment de toute son infortune déchira son âme; il voulut prononcer le nom de celle qu'il adorait, sa voix expira sur ses lèvres, et il se jeta à terre, dans l'accablement du désespoir.

Ce n'est pas dans le premier moment que l'âme sent toute la force du coup qui l'accable : nous ne pouvons pas comprendre aisément que quelques heures, quel-

ques instans nous aient rendus si profondément malheureux; c'est seulement par degré que notre pensée, mesurant l'étendue d'un malheur irrévocable, nous assure de son existence; c'est alors que nos regrets éclatent dans toute leur violence: les images du bonheur dont nous avons joui, sont comme des démons qui auraient pris les figures d'objets chéris pour nous mieux tourmenter; et ces mots, ces mots terribles, *perdu, perdu à jamais*, remplissent l'âme de trouble, et la livrent à l'affreux désespoir.

Sébastien pâle, immobile, était assis sur le rivage, la tête appuyée sur sa main; ses regards étaient fixés sur l'immense Océan, qui avait englouti Aziek. Il paraissait être retombé dans cet état de stupeur dont il était sorti momentanément. Il était insensible aux caresses de son compagnon muet, dont les tristes gémissemens montraient qu'il partageait les peines de son maître. Toutes ses facultés semblaient anéanties, lorsque quelques débris du vaisseau, qui flottaient sur le

rivage, firent naître dans son âme un faible espoir.

Ses forces se ranimèrent; il vola, plutôt qu'il ne courut, vers la mer : des mâts rompus, des corps défigurés, étaient apportés sur la côte par les vagues encore agitées. A cette triste vue, il détourna la tête, et poussa un profond soupir; il lui semblait qu'il était de sa destinée d'être toujours entouré des images de la destruction.

Errant sur le rivage, il parcourait les rochers, s'enfonçait dans les cavernes; dès qu'il découvrait sur la mer un objet éloigné, il envoyait Baremel; ce fidèle animal lui rapporta le schall d'Aziek. A cet aspect, toute sa force l'abandonna; des larmes brûlantes s'échappèrent de ses yeux. — Tout est donc fini! s'écria-t-il avec l'accent de la plus profonde douleur; c'est pour moi qu'elle périt. Sans moi, elle n'aurait jamais consenti à devenir la femme du bacha; sans moi, jamais elle n'aurait bravé la mer et rencontré cette mort affreuse. »

Ses sanglots étouffèrent sa voix ; il pressait le schall sur son cœur, le portait à ses lèvres desséchées ; l'image du corps d'Aziek perdu dans les gouffres de l'Océan, le poursuivait, et quelquefois il la voyait, comme l'esprit le plus pur, s'élever dans les demeures célestes.

CHAPITRE XXVII.

Quelques habitans de la côte, qui étaient venus pour piller les débris du naufrage, aperçurent le malheureux monarque, et le firent aisément prisonnier; car le terrible Sébastien ne prenait plus aucun soin de lui-même; il leur fit comprendre, aussi bien que la différence des idiomes pouvait le lui permettre, qu'il avait été jeté sur le rivage par la tempête; et, dans l'état où il était, ils le menèrent facilement à leur demeure.

Ils le laissèrent dans un hameau qui était à quelque distance du rivage. Baremel suivait les pas de son maître, malgré les coups que lui prodiguaient ces farouches Africains. Sébastien, accablé par ses peines, ne songeait plus à son chien fidèle, et il entra dans une cabane sans s'apercevoir que les pierres et les bâtons poursuivaient le pauvre animal.

Une vieille femme lui apporta quelques

alimens grossiers, en lui montrant un lit de feuilles sèches, où il pouvait se reposer; Sébastien s'y jeta sans dire un mot, et la vieille referma la porte sur son prisonnier.

La certitude de redevenir esclave faisait peu d'impression sur son cœur épuisé par la souffrance. Il y a des momens dans la vie, où une sorte d'accablement ne nous laisse plus la force de sentir de nouvelles douleurs; une sombre résignation succède alors aux transports du désespoir, et la vie et la mort paraissent également indifférentes.

Les Africains revinrent vers le soir chargés d'effets qu'ils avaient recueillis sur le rivage, et qu'ils se partagèrent avec avidité. La douceur avec laquelle leur captif se soumettait en silence à sa destinée, les engagea à lui promettre qu'il serait vendu à un bon maître, et que jusque-là il serait bien nourri, et traité doucement.

Tandis qu'ils s'efforçaient de lui faire partager leur souper, un d'eux ouvrit la porte, et Baremel s'élança aux pieds de son maître. Un des Maures voulait le chas-



ser; mais Sébastien obtint qu'on lui laissât son dernier ami; et après qu'il eut dévoré quelques restes du souper, il alla se coucher dans le coin où son maître s'était retiré.

Le Roi, en quittant ses habits, aperçut les empreintes profondes que des dents y avaient laissées. Alors le miracle qui avait sauvé sa vie lui fut expliqué. — Pauvre Baremel! s'écria-t-il avec un sentiment plus doux, quelle vie as-tu conservée! »

Vains regrets! vœux inutiles! Le vent qui ébranlait sa cabane, les vagues qu'il entendait mugir au loin, semblaient répéter qu'Aziek avait été leur victime.

La Providence avait confié ce malheureux prince à des hommes compatissans qui n'exigeaient rien, et ne lui demandaient que de partager leurs repas et de ne pas chercher à fuir. Leur intérêt, il est vrai, dictait cette conduite; car c'était de son air de santé que dépendaient les profits qu'ils en attendaient; et ces hommes ignorans ne voyaient rien au-delà d'un avantage présent.

Le premier jour de la nouvelle lune,

ils partirent pour la ville de Messa, où ils allaient chercher un marchand d'esclaves, lorsqu'ils rencontrèrent un homme âgé qui acheta Sébastien.

Lorsque le fier monarque se vit le sujet d'un marché avilissant, la hauteur de son caractère reparut dans ses regards indignés; mais bientôt l'image d'Aziek se retraça à son imagination. Tout autre sentiment que celui du regret s'anéantit; il poussa un profond soupir, et des larmes amères sillonnèrent ses joues.

Le vieux mahométan le regarda avec compassion; ce regard l'encouragea à demander qu'on lui laissât Barenmel. Son maître y consentit; et les deux inséparables compagnons entrèrent dans une jolie maison de la ville de Messa.

Tefza, le nouveau maître de Sébastien, était né dans le royaume de Fez. Un pélerinage qu'il avait fait à la Mecque et à Médine, lui avait donné le droit de porter le titre d'hadgé, distinction religieuse qui n'est accordée qu'à ceux qui ont visité le lieu où le prophète a pris naissance et où est son tombeau. Sa carrière

était avancée ; il n'avait ni femme ni enfans. Les soins domestiques l'intéressaient peu, et la seule occupation de Sébastien fut de cultiver un petit jardin, et de l'aider dans ses œuvres de charité.

Cette partie de ses devoirs était celle qu'il remplissait avec joie ; en accompagnant son maître, il apprit à l'estimer, et à lui obéir sans répugnance ; l'être le plus fier ne peut se croire dégradé en servant l'homme vertueux.

Ces actions de bienfaisance adoucissaient un peu l'amertume de ses regrets ; mais lorsqu'il cessait de se livrer au désespoir, une sombre tristesse obscurcissait son front ; les vertus et l'amour d'Aziek avaient pénétré son cœur ; il était dévoré du remords inutile d'avoir préféré une autre à elle ; et après l'avoir perdue, il ne pouvait former de desir ni concevoir une espérance.

Sa docilité, son abattement, et surtout cette dignité que la main divine avait gravée dans ses traits, intéressa l'hadgé ; il cherchait souvent à le faire parler sur sa vie passée, et à l'engager à em-

brasser une religion qu'il croyait la seule véritable; mais Sébastien éludait ses questions, et écoutait en silence ses argumens.

Un mois s'était écoulé, lorsque Tefza dit à son esclave qu'ils allaient faire un long voyage. Il avait un frère dans le royaume de Fez, qui sentait sa fin s'approcher, et desirait le voir pour qu'il lui fermât les yeux. Leur départ fut fixé au jour suivant.

Que de souvenirs cruels et doux ce voyage rappelait à Sébastien! Fez avait été le théâtre de ses plus grandes infortunes; c'était là qu'avait vécu Kara Aziek. Il allait fouler cette terre arrosée du sang de ses plus braves guerriers, et consacrée à la mémoire de Stukeley; il allait paraître comme esclave dans ce lieu où trois mois auparavant, enivré des illusions de la gloire et de l'amour, il venait conquérir un royaume. Combien le digne Tefza aurait été surpris s'il avait connu toutes les agitations de ce cœur qui lui paraissait si mystérieux!

Hadgé et son esclave, suivis du fidèle

Baremel, quittèrent le territoire de Tarudant, traversèrent la chaîne des montagnes de l'Atlas, et après avoir parcouru les plaines de Maroc et les défilés de la montagne Verte, entrèrent dans le royaume de Fez; et, dirigeant leur course vers l'occident, ils parvinrent à la demeure du frère de l'hadgé, qui était située dans un lieu solitaire, près de la ville de Riffa.

La mort avait déjà fermé les yeux du vieillard; mais comme toutes ses propriétés devaient passer à son plus proche parent, le bon hadgé, après avoir assuré le sort de sa veuve, résolut de passer le reste de ses jours dans le lieu de sa naissance, et de ne plus retourner à Tarudant.

Les jours et les semaines se passaient dans le repos et une retraite absolue. Sébastien aurait voulu avoir des occupations pénibles, qui pussent distraire son esprit en fatiguant son corps. Le remords le poursuivait quand il songeait à la femme indigne pour qui il avait dédaigné le bonheur que lui offrait Aziek.

A la douleur que lui causait la perte de cet objet chéri, se mêlait encore le re-

gret de ne l'avoir connue que lorsqu'il était dans un état d'humiliation. Il aurait desiré qu'elle l'eût vu dans ses jours de gloire, environné de la splendeur du trône, dédaignant les plaisirs pour ne songer qu'à la gloire, et lui accordant une préférence devenue alors bien plus flatteuse pour elle.

Une idée plus cruelle encore se présenta tout-à-coup à son esprit; Aziek avait pu périr en doutant de la réalité de ses droits, et leur rencontre sur l'Océan autoriser un tel soupçon. Avoir pu passer pour un imposteur aux yeux d'Aziek! cette pensée était affreuse; mais le souvenir de ses regards si doux, qui exprimaient si bien le respect et l'amour, le tranquillisa et rappela son énergie; il lui sembla que la mémoire d'Aziek exigeait de lui de nouveaux efforts pour remonter au rang où la Providence l'avait placé, et remplir les devoirs qu'elle lui imposait. Alors une voix intérieure semblait lui crier: Réveille-toi, Sébastien; des jours de gloire t'attendent encore. Il tressaillait; le feu coulait dans ses veines; il jetait autour de

lui des regards enflammés comme s'il eût voulu briser les chaînes qui le retenaient.

Mais ces chaînes étaient celles de la reconnaissance et de l'honneur. Le bon hadgé avait en lui une confiance sans bornes; il le traitait comme un fils, n'exigeait qu'il l'accompagnât que lorsqu'ils se réunissaient pour des actes de bienfaisance; en un mot, il lui accordait tout, excepté la liberté. Et quoiqu'il allât partout où il lui plaisait, il était retenu plus fortement que dans les prisons d'El Hader. La générosité de son maître était pour lui une chaîne indestructible.

Incapable d'user de stratagème, il essaya les effets de la persuasion; et, s'efforçant de combattre sa mélancolie habituelle, il parla ouvertement à Tefza de son desir de quitter la Barbarie. Les questions de l'hadgé le forcèrent d'avouer qu'il ne lui restait plus de parens, et que son seul espoir était de traverser la mer Atlantique, dans l'espoir de retrouver un ami.

— Bon jeune homme, lui dit un jour le vieillard, je t'aime trop pour t'accorder ta demande insensée. Tu m'as avoué

que la mort et la perfidie t'ont tout ôté, que l'espoir du bonheur t'est ravi; crois-moi, il n'existe que dans la piété. Demeure tranquille avec moi, écoute mes instructions; il est impossible qu'une âme comme la tienne demeure long-temps dans les ténèbres; je te convertirai à la religion de notre saint prophète; tu béniras ces infortunes qui t'auront conduit à la vraie lumière; non, non, je ne te laisserai pas partir; je m'intéresse trop à ton âme. »

Cette idée s'était tellement fixée dans l'esprit du bon musulman, que les instances réitérées de Sébastien ne purent l'ébranler. Plus il résistait à ses argumens, plus l'hadgé les redoublait; et lorsqu'il voyait son esclave refuser absolument d'être présent aux cérémonies de sa religion, il secouait la tête, en lui disant que le temps viendrait où il se rappellerait avec honte son obstination.

Ni l'indulgence, ni les bonnes intentions de Tefza, ne pouvaient modérer l'impatience et le chagrin que cette décision causait à l'impatient monarque; dédai-

gnant enfin de faire d'inutiles sollicitations, il résolut de ne jamais découvrir ce qu'il était, tant que les circonstances pourraient laisser des doutes sur sa véracité; il se renferma dans lui-même; et, de même que le coursier orgueilleux nouvellement assujetti à l'homme, mord son frein et frappe la terre avec indignation, il remplissait ses devoirs d'esclave avec la fierté d'un prince.

CHAPITRE XXVIII.

Le peu d'hiver qu'on éprouve dans ces brûlans climats s'était écoulé; déjà l'amandier se couvrait de ses fleurs rosées; une fête des musulmans approchait; l'hadgé pressa son esclave d'y assister; mais Sébastien repoussa cette proposition avec horreur, et le vieillard se retira mécontent.

Il revint sur le soir. Le Roi captif, seul sur une de ces terrasses que les Maures établissent sur les toits plats de leurs maisons, et qu'ils ornent d'arbustes odoriférans, était couché au pied d'un citronier dont les branches lui cachaient l'arrivée de son maître; et la rêverie profonde où il était plongé l'empêcha de l'entendre; il venait lui recommander de donner tous ses soins à un vénérable voyageur qu'il amenait avec lui, tandis qu'il était obligé de sortir et de le lui confier.

Le bruit que fit Tefza en fermant la

porte qui ouvrait sur la terrasse, réveilla son attention; il aperçut un homme âgé, dont la barbe argentée descendait jusqu'à la ceinture, et reconnut Abensallah.

Sébastien s'élança vers lui avec un mouvement de joie; le derviche mit le doigt sur ses lèvres, et tous deux demeurèrent en silence; enfin, lorsqu'il crut que Tefza était trop loin pour les entendre, il le pressa dans ses bras, et versa quelques larmes. — Je te retrouve enfin, dit-il d'une voix faible; le saint prophète a entendu mes prières, et me récompense du pélerinage que j'ai fait pour te chercher. »

— Pour me chercher! répéta Sébastien; sûrement, mon père, vous n'avez pas parcouru l'Afrique pour me chercher? »

— Non, mon fils, reprit le derviche en souriant, car je ne savais pas si ta fuite n'avait pas été volontaire; mais je t'apporte des consolations, un présent d'une main qui t'est bien chère. » En disant ces mots, il releva son manteau, et tira de son sein une colombe plus blanche que la neige.

— Cet oiseau, continua-t-il, est destiné à porter la nouvelle de ton existence et

du succès de mes recherches à une personne qui n'attachera de prix à la vie qui lui a été conservée, que lorsque........»

La violente émotion de Sébastien l'empêcha d'achever. Il saisit la main d'Abensallah; sa voix était étouffée; ses regards seuls exprimaient ses espérances; il voulait nommer Aziek, et ne pouvait articuler son nom. Le derviche se hâta d'ajouter :

—Elle vit, mon fils; elle m'envoie vers toi.» —Elle vit!... vous m'assurez qu'elle vit, Abensallah!...... Comment a-t-elle été sauvée?.... où est-elle? et cet oiseau, le doux emblême de sa douceur, pourquoi a-t-il été envoyé?..... Assurez-moi encore qu'elle vit; sûrement vous ne voulez pas me tromper?».

L'agitation impétueuse de la jeunesse faisait un contraste frappant avec le calme de la vieillesse. Abensallah écoutait avec douceur ces phrases interrompues; et, l'engageant à se modérer, il raconta comment Aziek avait échappé au naufrage.

«Au moment terrible où elle était tombée des bras de Sébastien, la Providence vou-

lut qu'un grand panier d'osier se détachât du vaisseau; elle le saisit par un instinct machinal, et il la soutint sur les eaux.

» La marée poussa à la côte le panier et sa précieuse charge; une vague plus forte l'éleva à une grande hauteur, et la déposa sur le rivage. L'infortunée Aziek avait conservé assez de vie pour pouvoir songer à prolonger son existence; l'espoir de retrouver Sébastien ranima son courage; elle se traîna de rochers en rochers jusqu'à une caverne; là ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba sans sentiment.

» L'air frais du matin, qui avait rappelé son amant à la vie, la fit revenir de son évanouissement; mais elle ne put aller plus loin; elle entendait les hommes du rivage au-dessous d'elle, et sa faible voix se perdait dans les rochers; elle appelait Sébastien, et l'écho répondait seul à ses tristes accens.

» Pendant deux jours elle soutint sa frêle existence avec des œufs que les oiseaux de mer avaient déposés dans les fentes des rochers; enfin, des enfans qui venaient chercher des nids dans la caverne, l'aperçu-

rent, et avertirent leurs parens. La couleur de son teint, la forme de ses habits, son langage, faisaient connaître qu'elle était née en Barbarie ; ils la transportèrent dans leur cabane, où elle arriva presque sans connaissance..

» La malheureuse Aziek, privée de tout ce qu'elle aimait, ne tenait plus à la vie ; mais elle voulait mourir sur le sein de son père, et recevoir les consolations de la religion à sa dernière heure. Elle fit connaître son nom et son rang, et demanda à être conduite auprès du commandant de la province. Là, elle trouva un médecin qui lui donna tous ses soins ; et, quand ses forces commencèrent à revenir, il fit construire une espèce de litière, et l'accompagna du royaume de Sus à celui de Fez.... »

A cet endroit de son récit, le derviche s'arrêta tout-à-coup. — Hélas ! dit-il, la mémoire me manque ; cet oiseau devait être dépêché avec la nouvelle que je t'ai trouvé ; et je vois Tefza qui s'approche ; il ne te reste pas le temps d'écrire : la vue de la colombe suffira.... ».

— Arrête, Abensallah! » s'écria le Roi, en retenant son bras, qui allait donner la liberté à l'oiseau; et, coupant une boucle de ses cheveux, il tira de son sein une longue tresse de ceux d'Aziek. Son émotion était à son comble; il se soutenait à peine, et fut forcé de s'appuyer sur l'épaule du derviche. Un soupir brûlant s'exhala de sa poitrine oppressée.

—Modère ce transport, jeune homme, ou adresse-le à l'Être Suprême, à qui tu as de si grandes obligations. »

—Mon cœur est pénétré de ses bienfaits, reprit Sébastien en rougissant, le ciel en est témoin; mais sûrement il permet que je sente tout le prix du bien qui m'est rendu. »

En disant ces mots, il entrelaça les cheveux ensemble, comme le symbole de leur inséparable union, les attacha sous l'aile de la colombe, s'avança sur le bord de la terrasse, et lâcha l'oiseau, qui partit comme un trait. Il demeura les yeux fixés sur la trace qu'il laissait dans le ciel; bientôt ce ne fut plus qu'un point blan-

châtre qui disparut tout-à-fait dans l'ombre du soir.

L'hadgé entra, et voyant que son hôte n'avait pris aucuns rafraîchissemens, se préparait à gronder son esclave, lorsque le derviche changea son mécontentement en satisfaction, en l'assurant que ce jeune homme avait mieux fait encore, puisqu'il avait passé son temps à l'écouter.

Pendant le souper, Sébastien apprit que Abensallah avait rencontré l'hadgé dans la principale mosquée, et que, s'étant fait connaître pour l'ermite de Benzeroël, le pieux musulman l'avait prié d'accepter un logement chez lui, et qu'il devait partir le jour suivant.

—Une mission de charité m'a amené à Riffa, dit le derviche en s'adressant à Tefza; notre saint prophète a permis que je m'en acquittasse comme je le souhaitais. Demain, au soleil levant, je retournerai dans mes montagnes, où peut-être des infortunés attendent le faible secours de mes prières. Permets à ce chrétien de m'accompagner une partie de mon chemin. »

Tefza y consentit avec joie, et ils se séparèrent pour se livrer au sommeil; mais Sébastien ne put goûter de repos. Impatient d'en apprendre davantage sur la situation d'Aziek, il s'agitait, se promenait dans sa chambre, s'arrêtait pour caresser Baremel, et le remercier d'avoir conservé une vie qui lui était devenue précieuse; et bientot, cédant à l'exaltation de la reconnaissance, il se prosterna devant le signe de la croyance des fidèles. Jamais l'impérieux monarque de Portugal n'avait mieux senti ses fautes; jamais il n'avait été plus humble, plus pénétré du sentiment de la dépendance de l'homme, que dans ce moment, où il croyait que le bonheur allait lui être rendu.

CHAPITRE XXIX.

Les premiers rayons du soleil doraient le sommet du mont Atlas; Abensallah songea à partir. Sébastien fut prêt le premier, et accompagna le derviche, qui était monté sur une mule que l'hadgé l'avait forcé d'accepter.

Dès qu'ils eurent passé les dernières maisons de Riffa, le roi de Portugal le pria d'achever son récit, et le derviche continua en ces termes:

« Kara Aziek revint dans la maison de son père sans accident; on fit venir les plus habiles médecins pour lui rendre la santé; mais elle languissait pour toi, et tous les secours de l'art ne peuvent guérir les maux de l'âme. Son père, qui se croyait heureux de la revoir, touché de sa mélancolie, quoiqu'il en ignorât la cause, consentit à différer d'apprendre au bacha de Syrie qu'elle avait été sauvée, jusqu'à ce que notre saint prophète eût accordé

son retour à la santé aux prières ferventes qu'il lui adressait. Son indulgence la ranima quelque temps; mais son cœur était brisé; elle te croyait perdu, et descendait rapidement au tombeau, lorsque tout-à-coup ses yeux reprirent leur éclat; ses joues se colorèrent; elle paraissait revenir à une nouvelle vie. Ce changement fut amené par un de ces événemens que les aveugles mortels attribuent au hasard, mais qui sont conduits par la Providence. »

— Te rappelles-tu d'avoir trouvé sur la route de Riffa un voyageur que des brigands avaient dépouillé et couvert de blessures? Tu le portas dans tes bras jusqu'à la maison de ton maître; tes soins le rendirent à la vie; il demeura cinq jours avec toi, et en le quittant tu lui dis : « Maure, ne me remercie pas; adresse tes vœux au Christ, dont je suis le serviteur, qui m'ordonne de secourir même ceux qui renient son nom? »

— Oui, je me rappelle cet homme; mais en quoi a-t-il pu influer sur mon sort? »

— Beaucoup, reprit Abensallah : vois

comme les bonnes actions trouvent en elle-mêmes leur récompense; cet homme vint à Méquinez voir un frère qui est marié à une favorite de Kara Aziek. Il lui parla de toi, de ton humanité; lui fit la description de ta personne, et y joignit celle du fidèle animal que tu disais t'avoir sauvé la vie dans ton naufrage. Benzaïde courut raconter à sa maîtresse ce qu'elle avait appris, lui fit partager ses espérances, et lui suggéra les moyens de les voir réalisées. Le gouvernement de Benzeroel avait été offert à El Hader par l'almoçadem; Kara Aziek lui persuada de l'accepter, dans l'espoir de se rapprocher de toi.

« Aussitôt qu'elle y arriva, se souvenant de ce que tu lui avais dit de moi, elle m'envoya chercher, sous prétexte de m'engager à lui enseigner les prières qu'elle devait adresser au saint prophète en action de grâces du rétablissement de sa santé. Le récit qu'elle me fit de tes infortunes renouvela toute mon affection pour toi; je suis parti pour te chercher, et enfin je t'ai trouvé! »

A ces mots, Sébastien se précipita dans les bras du bon derviche ; son émotion lui ôtait le pouvoir de s'exprimer. — Mon fils, reprit Abensallah, si la Providence te destine à recouvrer ta puissance, tu as promis de terminer ces guerres qui depuis plusieurs siècles ont désolé l'Afrique. Si tu es fidèle à ta promesse, je ne puis me croire coupable en cherchant à te procurer la liberté, et en te conservant le cœur de celle dont les vertus seront le plus sûr garant de ta bonne foi. Je respecterai toujours la sincérité et le courage, quelque part que je trouve ces vertus. Les chrétiens marchent dans les ténèbres ; mais ils n'ont pas, comme nous, reçu la lumière, et s'ils suivent exactement leur loi, ne devons-nous pas espérer leur salut ? Obéis à ton prophète, prince, et j'espère que nous nous retrouverons un jour dans le paradis d'un plus grand prophète. »

— Arrête, arrête, mon père, dit Sébastien en détournant la tête ; ces discours sont impies, je ne puis les entendre. »

Abensallah lui jeta un regard de pitié ; le monarque demeura quelques instans en silence, et se rappelant tout-à-coup la commission qu'il avait donnée au derviche, il lui demanda ce qu'il avait appris du sort des prisonniers portugais?

Sa réponse fut une nouvelle source de satisfaction pour le Roi ; il apprit que, par les soins charitables du derviche, plusieurs de ses sujets avaient recouvré la liberté, et que parmi eux se trouvait don Emmanuel de Castro.

Quels furent les sentimens de De Castro en apprenant que son souverain existait encore ? quel fut son langage, l'expression de sa physionomie? Ces questions et d'autres semblables, se succédèrent avec tant d'impétuosité, que le derviche pouvait à peine trouver le moment d'y répondre.

— Lorsqu'il vit l'anneau que vous m'aviez chargé de lui montrer, reprit enfin Abensallah, il me sembla aussi agité que tu l'es toi-même ; il pâlit, rougit, soupira ; et, fixant ses regards sur ce signe mystérieux, parut réfléchir profondément. Bientôt la joie éclata dans ses regards ; il prit

l'anneau et le porta avec respect à ses lèvres; mais lorsque je lui appris la manière étrange dont tu étais disparu, son agitation fut extrême. Je m'efforçai alors de lui persuader que quelques circonstances imprévues t'avaient engagé à braver ta destinée sans employer mon secours; alors il me demanda l'anneau, en me disant que si tu n'étais pas rentré en Portugal, il avait besoin de ce signe de sa véracité, pour convaincre les grands du royaume qui auraient intérêt de le taxer de mensonge; je cédai à ses raisons, et bientôt après me rendis auprès du gouverneur de Tanger, et ramenai un moine de la Rédemption pour traiter de sa rançon.

« Le maître à qui il était échu en partage, ne connaissant pas le rang de son esclave, l'aurait laissé aller pour une faible somme; mais ton ami ne voulut pas tirer avantage de cette circonstance, et il lui remit sept bourses de couronnes d'or. »

— Combien cette conduite est digne d'Emmanuel! et que de regrets je dois avoir des procédés que j'ai eus avec le plus noble des hommes! »

— Une passion funeste t'avait aveuglé, s'écria Abensallah avec une énergie qui ne lui était pas ordinaire. Si je voulais peindre la vérité, j'en trouverais le modèle dans les traits de De Castro. »

— Cette passion était bien funeste, reprit le Roi avec un regard humilié, où l'orgueil se peignait encore; mais l'objet me paraissait un ange. »

Cette justification détournée lui attira quelques observations de la part du derviche; le Roi les écouta avec attention; et ils se séparèrent dans un village où Abensallah avait à faire quelques œuvres de charité.

A son retour, Tefza lui fit l'éloge du pieux derviche, et lui dit qu'il espérait que ses exhortations ne seraient pas perdues. La complaisance avec laquelle son esclave l'écoutait l'engagea à renouveler ses argumens en faveur de la religion de Mahomet; il lui promit de le faire son héritier s'il voulait embrasser l'islanisme; dans un autre temps cette proposition aurait été repoussée avec horreur; mais

l'âme de Sébastien était en harmonie avec toute la nature; il ne vit dans les instances de son maître qu'un témoignage de son affection, et lui répondit avec douceur et fermeté.

Le quatrième jour s'était écoulé depuis le départ d'Abensallah, et il ne recevait aucunes nouvelles : le doux messager d'Aziek ne paraissait point : à chaque heure il montait sur la terrasse, et sa vue se perdait dans l'immensité des cieux; le soir, lorsque Tefza était à la mosquée, il y retournait encore, et dans chaque nuage il croyait voir l'oiseau qu'il attendait.

Le jour était fini, Tefza s'était retiré pour se livrer au repos; Sébastien, appuyé sur la barrière, contemplait la scène solennelle qui s'offrait à sa vue. La clarté brillante de la lune se répandait sur la ville; les minarets et les toits plats des maisons réfléchissaient sa lumière. Un profond repos avait succédé au bruit et à l'agitation de la cité. Des bosquets de palmiers, et plus loin, les sommets de l'Atlas, bornaient l'horizon. Toute la nature respirait la paix,

et ce calme imposant rappelait à l'âme la présence de son Créateur.

Sébastien se livra à une douce mélancolie ; son cœur était touché ; jamais il n'avait senti tant d'amour pour Aziek ; jamais l'éternité avec elle ne lui avait inspiré tant d'enthousiasme ; il répétait son nom ; et sentait ses yeux humides de larmes.

—Astre brillant, s'écria-t-il, ta pureté est l'image de mon Aziek ; peut-être dans ce moment elle te contemple, peut-être elle songe à son Sébastien ; nos âmes se répondent, la sympathie les unit, quoiqu'un destin cruel nous sépare. Ne devons-nous pas vivre ensemble dans un meilleur monde? Oui, tu abjureras tes erreurs, tu connaîtras le vrai culte du Dieu de ton amant. »

Il s'arrêta ; ses regards cherchaient vainement sa colombe fidèle ; hélas ! peut-être un Alarbe l'a frappée dans son vol d'un trait barbare. Son inquiétude était devenue insupportable ; il gémissait, s'agitait, lorsqu'un point blanc paraît dans l'azur des cieux ; il s'accroît, il approche ;

bientôt il distingue le vol d'un oiseau, et la colombe s'abat sur la terrasse.

Sa main tremblante la saisit; il la couvre de baisers, et trouve une lettre sous son aile.

CHAPITRE XXX.

Après s'être assuré de son précieux trésor, il crut que l'humanité et la justice ne lui permettaient pas d'en jouir avant d'avoir récompensé l'aimable courrier d'Aziek; il courut dans sa chambre avec la petite créature dans son sein, lui donna de l'eau, de la nourriture, en lui prodiguant ses caresses. Baremel en fut jaloux; il sautait autour de son maître, aboyait comme s'il eût voulu lui rappeler que c'était lui qui l'avait sauvé.

Quel changement dans mon sort! pensa Sébastien; au lieu d'une cour brillante, une misérable chaumière maure! Au lieu des seigneurs qui obéissaient à mes moindres volontés, ces êtres muets! mais ils m'aiment, et ils sont fidèles.

Il plaça la colombe dans une cage d'osier qu'il avait préparée pour elle, et ouvrit la lettre de son amie.

Tout ce que la tendresse la plus pure

peut dicter était renfermé dans ce billet; elle lui répétait la promesse d'une éternelle constance, et l'assurait qu'elle allait travailler à sa liberté; mais la joie qu'il éprouvait de cette assurance fut troublée en apprenant qu'El Hader était dangereusement malade, et que, d'après son état, Aziek ne pouvait pas songer à le quitter.

« Tu vas t'éloigner de la Barbarie, lui écrivait-elle, et tu partiras seul, car je ne puis abandonner lâchement un père mourant dont l'indulgente bonté a écouté ma prière, et me dégage des liens du Bacha. Mais tu n'oublieras pas l'amour de ton Aziek, et tu la rappelleras auprès de toi après ton retour en Portugal.

» Ne pense pas, mon bien-aimé, que j'eusse craint de te suivre jusqu'aux extrémités de la terre, si l'ange de la mort avait terminé les jours de mon père; mon âme est inséparable de la tienne; quelle que soit ta destinée, j'ai le droit de la partager; et, dans la gloire ou le malheur, n'es-tu pas toujours mon Sébastien ? »

Dans une partie de sa lettre, elle lui

peignait le bonheur qu'elle avait éprouvé en acquérant la certitude de son existence. Son amant n'avait pas besoin de cette assurance, pour être convaincu qu'elle ne vivait que pour lui, et que si un devoir sacré prolongeait son absence, cette absence déchirait son cœur.

Azick avait décidé que la colombe demeurerait confiée aux soins de Sébastien jusqu'à l'arrivée du beau-frère de Benzaïde, et qu'alors le joli courrier retournerait avec une lettre auprès de son impatiente maîtresse. Cet homme, après avoir racheté l'esclave de Tefza, devait le conduire chez Benzaïde, où il ne serait pas difficile de lui procurer une entrevue avec son amie.

Tels étaient les arrangemens projetés dont Azick lui parlait dans sa lettre; mais elle avait formé des plans, conçu des espérances qu'elle se réservait de lui communiquer lorsqu'elle le verrait; elle se proposait de tout avouer à son père, et d'obtenir une approbation qui seule pouvait les réaliser. Ce projet cependant ne devait être exécuté qu'avec beaucoup de précautions. El Hader pouvait ne pas croire

aisément au rang élevé de son ancien esclave; et si elle parvenait à le convaincre, il était à craindre qu'il ne se fît un acte de conscience de le livrer à son souverain : rien n'est difficile comme de surmonter l'antipathie d'un musulman pour les chrétiens!

Quelques jours après, le frère de Benzaïde parut à Riffa. L'hadgé le reconnut à l'instant comme le marchand que son esclave avait secouru, et l'accueillit avec cette bienveillante hospitalité que tout étranger recevait chez lui. Mais lorsque cet homme lui dit qu'il venait pour racheter son bienfaiteur, et acquitter ainsi la dette de la reconnaissance, Tefza pâlit, articula quelques mots d'éloge sur sa générosité, et refusa sa demande. Un regard d'indignation de Sébastien lui fit baisser les yeux. Le voyageur fixa une somme d'argent, et, ne recevant pas de réponse, la doubla. L'hadgé répondit brièvement par un refus; il la doubla encore, et Tefza fit la même réponse. La journée se passa dans une suite de nouvelles propositions et de nouveaux refus.

Sébastien, les yeux attachés sur ceux de son maître, attendait son sort avec la plus vive impatience. Une lettre d'Azick, que le beau-frère de Benzaïde lui avait remise, ajoutait encore à son inquiétude ; elle lui disait, que El Hader était dans le plus grand danger, et que si l'ange de la mort frappait son père avant qu'il eût recouvré sa liberté, il devait s'attendre à de nouvelles difficultés pour la soustraire au pouvoir de ses parens. L'obstination de Tefza l'irrita au point de lui faire maudire cette religion qui en était la cause.

L'hadgé fut mécontent, mais point ébranlé. — Venez, mon fils, lui dit-il avec douceur ; le génie du mal vous dicte ces paroles ; il voudrait faire sa proie de votre âme ; je sais ce qui vous convient le mieux ; mes ferventes prières ne seront pas vaines ; quelque jour le prophète les exaucera, et vous serez éclairé. Que me fait l'argent ? j'en ai en abondance ; je ne desire que le trésor des bonnes œuvres ; et la meilleure n'est-elle pas de sauver une âme ? Une fois pour toutes, je vous dis que je ne veux pas me séparer de

vous......... Voyageur, vous avez ma réponse. »

L'envoyé de Kara Aziek se retira en silence.

Sébastien hésita un instant; enfin, se rappelant qu'il devait ce dernier sacrifice à celle qu'il aimait, il surmonta sa fierté, et se précipita aux genoux du vieillard; il implora sa générosité, lui témoigna combien il avait été touché de ses bienfaits, lui dit que son cœur reconnaissant lui était attaché par la plus sincère affection, mais qu'il conservait le desir le plus ardent de recouvrer sa liberté; et il ajouta, que s'il avait supporté si long-temps le poids de la servitude, c'était pour ne pas trahir lâchement un maître si bon et si confiant.

Tefza répandit des larmes, et le releva avec tendresse; mais il répéta tous ses injustes argumens en faveur de sa résolution. Sébastien furieux rejeta sa main : — Reprenez, lui dit-il, tous vos bienfaits; vos bontés ne pèseront plus sur moi; de ce moment les liens de l'honneur ne me retiennent plus; je chercherai tous les moyens de fuir cette terre maudite. Ne dites pas

que je vous ai trompé : je le répète à la face du ciel, pourquoi me forcez-vous à l'ingratitude? Vous avez été généreux; puisse le ciel vous en récompenser!.... » A ces mots, sa voix s'affaiblit, et il sortit de la chambre.

La passion l'aveuglait. Il écrivit trop à la hâte cette conversation à Kara Aziek, en l'assurant qu'il était décidé à rompre à tout prix les liens qui l'arrêtaient; et, ayant tiré la colombe de sa cage, il attacha son billet sous son aile, et lui donna l'essor.

A peine avait-il cessé de l'apercevoir, qu'il s'élança hors de sa chambre; il courut dans la ville, où il avait quelques malades à visiter et des aumônes à distribuer. Cette occupation lui rappelant les vertus de son maître, lui fit regretter violence qu'il avait eue avec lui, et le remords le fit rentrer plus tôt qu'il n'en avait l'habitude.

Tefza était sorti, et ne reparut que bien avant dans la nuit. En voyant son esclave sur la porte, qui attendait son retour avec inquiétude, il poussa un cri de joie;

l'hadgé avait passé tout le temps de son absence à le chercher, croyant qu'il avait exécuté ses projets de fuite.

Ses habits étaient trempés; une pluie abondante tombait depuis le coucher du soleil. Le vieillard, impatient d'avoir des nouvelles du fugitif, n'avait pas songé à se mettre à l'abri. Il embrassa Sébastien, en lui disant qu'il espérait qu'Allah le ferait repentir du chagrin qu'il lui avait causé, et le déciderait à demeurer avec un maître qui l'aimait comme un père.

Sébastien passa la nuit dans la plus grande agitation; l'amour l'engageait à fuir auprès d'Aziek; l'honneur, la reconnaissance, le retenaient chez Tefza. Il fut long-temps irrésolu; enfin, dans le tumulte de son âme, la voie de la raison fut étouffée; la passion l'emporta, lui montra comme juste ce qu'il desirait, et il se leva, décidé à recouvrer sa liberté à tout prix, puisqu'il l'avait perdue sans un consentement de sa part, ni un crime qui méritât cette punition. Peut-être, se disait-il à lui-même, ceux qui combattent sous les étendards de la guerre, se croient liés par ses

lois; mais elles n'existent pas pour moi, puisque c'est le hasard qui m'a jeté dans l'esclavage.

Il sortait de sa chambre avec cette tranquillité d'esprit qui accompagne toujours une résolution prise avec réflexion, pour acheter un vêtement grossier qui pût le déguiser dans sa fuite, lorsqu'un gémissement sourd arrêta ses pas. Il écouta; un autre suivit bientôt; ils venaient de la chambre de son maître.

Il entra avec précaution dans l'appartement du vieillard. Tefza ouvrit les yeux, et lui dit d'une voix affaiblie : — Ah! c'est toi, mon fils! donne-moi quelque chose à boire; je me trouve bien mal. »

Sébastien prit sa main, il la trouva sèche et brûlante; sa respiration était entrecoupée, ses yeux appesantis : tous les symptômes annonçaient une de ces fièvres malignes qui ravagent la Barbarie dans ces temps humides qui succèdent aux chaleurs brûlantes de ce climat.

Le roi de Portugal fut frappé de l'idée que c'était lui qui était la cause de la maladie du vieillard; son cœur fut touché;

il réveilla les esclaves de la maison, envoya chercher un médecin, et demeura auprès de Tefza avec une inquiète sollicitude.

Le docteur maure en savait seulement assez pour apercevoir le danger de son malade; il revint le soir; l'hadgé était en délire; la fièvre avait le caractère le plus alarmant. Sébastien s'apercevant de son ignorance, se rappela des remèdes qu'on employait en Portugal; il osa en essayer, et eut quelques succès. Mais la fièvre devait avoir son cours; pendant vingt-un jours elle fut de la plus grande violence; après ce temps, ses accès diminuèrent, et enfin cessèrent tout-à-fait.

CHAPITRE XXXI.

PENDANT ces tristes journées, Sébastien eut encore de nouvelles inquiétudes. Le beau-frère de Benzaïde, dont le départ avait été différé de quelques jours, avait remis à Aziek la lettre où son amant lui faisait part des nouveaux obstacles qui le retenaient à Riffa, et lui apporta d'elle un billet qui lui apprit la mort d'El Hader, et la nécessité où elle s'était trouvée de se retirer dans la maison d'un oncle qui demeurait dans le voisinage.

Son amie lui peignait toute la douleur que lui causait la perte de son père, et le besoin qu'elle avait des consolations de l'amour, pour adoucir l'amertume de ses regrets; mais elle ajoutait en même temps qu'elle croyait que la reconnaissance et l'humanité lui faisaient une loi de ne pas quitter l'hadgé jusqu'à ce que la mort eût terminé ses souffrances, ou qu'il eût recouvré la santé.

Sébastien, assis à côté du lit du vieillard endormi, contemplait la pâleur de son visage, après que la fièvre l'avait quitté; il songeait, en soupirant, au temps que durerait sa convalescence. Tefza, réduit à la faiblesse de l'enfance, demandait tous ses soins; et qui lui en aurait donné en l'absence de Sébastien?—Pauvre vieillard! s'écria-t-il en jetant sur lui un regard affectueux, sois content, je resterai avec toi! »

En prenant cette vertueuse résolution, il sentit une sorte de douceur alléger ses peines : l'approbation de soi-même est la récompense du plus pénible sacrifice.

Tefza fut long-temps à se rétablir; et, quoiqu'il fût sensible à la fidélité héroïque de son esclave, il ne pouvait pas avoir le courage de la reconnaître par le don de sa liberté; il la lui faisait entrevoir dans l'avenir, mais il ne pouvait se déterminer à en fixer le moment.

L'état de faiblesse où il se trouvait sollicitait encore toute l'indulgence de Sébastien. Il résolut de cesser pendant quelque temps ses instances, et de profiter du

premier moment où il pourrait hasarder une démarche décisive.

Un nouveau billet de Kara Aziek vint augmenter ses inquiétudes; il était écrit à la hâte et d'une main tremblante. « Hélas! lui disait-elle, nous sommes perdus! Mon oncle m'a dit que le pacha de Syrie ayant appris que je vivais encore, me redemandait. Il est parti pour venir à ma rencontre; on veut m'arracher à toi...... Non, mon bien-aimé, je ne suis plus cette Aziek si timide; le désespoir et l'amour ont changé mon caractère : je médite un projet, peu convenable peut-être à mon sexe. Sous des habits d'homme, je chercherai mon salut dans la fuite. Benzaïde et son mari m'accompagneront; je me réfugierai dans la retraite d'Abensallah; sa piété sera notre protection et notre guide. Viens me rejoindre, Sébastien, hâte-toi.... à moins que les devoirs de la reconnaissance et de l'humanité ne réclament encore ta présence, viens auprès de ta bien-aimée; l'impatience et la crainte la dévorent. La Providence me rend à la liberté!

Cette nuit, cette nuit peut-être...... Ah! hâte-toi, mon ami! »

Sébastien fut au moment d'aller se jeter aux pieds de Tefza, lui déclarer sa position, et le supplier de le laisser partir; mais, après un instant de réflexion, il craignit que le fanatisme de l'hadgé ne pût jamais pardonner à une mahométane d'aimer un chrétien. L'asile que Kara Aziek avait choisi diminuait ses craintes; mais comment y arriverait-elle? comment une constitution si faible soutiendrait-elle les fatigues d'une fuite précipitée, sous un ciel embrâsé, exposée à une foule d'accidens? et, si son sexe était découvert dans un pays où les femmes sont traitées avec tant de rigueur, la honte et les punitions ne seraient-elles pas son partage?

Il alla chercher Tefza, et le trouva assis dans son jardin, respirant l'air frais du soir. Le vieillard le vit approcher avec une expression de sensibilité qui l'affecta profondément; mais l'assurance qu'il lui donna de son rétablissement, et un léger souper qu'il mangea avec appétit, lui fournirent l'occasion de renouveler ses instances,

auxquelles il répondit par ses argumens ordinaires. Sébastien, au désespoir, s'éloignait; l'hadgé le retint par son manteau. — Encore un essai! s'écria-t-il en versant des larmes; tu sais combien je desire ta conversion; la reconnaissance que je conserve pour les soins que tu m'as donnés, augmente encore ce desir; et plus je t'aime, plus je te parais cruel. Je te demande seulement de m'accompagner à la Mecque; j'irai avec la première caravane remercier le prophète de m'avoir conservé la vie, et le prier pour ta conversion. S'il n'écoute pas mes faibles prières, peut-être seras-tu touché de la piété qui règne dans ce saint lieu. Je jure, par Mahomet lui-même, que trois jours après ton arrivée tu seras libre. »

— Tu me le promets? reprit Sébastien en jetant sur lui un regard qui pénétra son âme.....tu me le jures?.......... Mais non; je n'y puis consentir, ce serait trop tard. »

Sa destinée dépendait d'un instant; un jour, une heure, pouvait lui ravir Aziek, et, avec elle, tout espoir de bonheur.

Tout-à-coup une nouvelle pensée frappa son esprit. — Nous ne sommes qu'à quelques heures de Benzeroël, s'écria-t-il avec véhémence; vous respectez le vénérable derviche qui habite ces montagnes? allons le trouver, Tefza, il sera notre juge. Vous lui représenterez tous les vains argumens que vous suggère le vain espoir de ma conversion; je lui exposerai simplement la manière dont je suis tombé dans l'esclavage, le desir que j'ai d'être libre, les soins que j'ai pris de vous pendant votre maladie, vos promesses vagues....... S'il m'ordonne d'aller en Arabie, j'obéirai; mais s'il vous engage à ne pas me torturer plus long-temps, puis-je espérer que vous vous soumettrez à sa décision? »

Tefza, transporté de joie, serra son esclave dans ses bras. — J'y consens, j'y consens; nous partirons demain. »

Sébastien ne voulant pas lui donner le temps de se rétracter, lui demanda la permission de le quitter pour ordonner les préparatifs de son voyage. Cependant la franchise de son caractère le faisait regretter le stratagème dont il s'était servi;

tout artifice lui était odieux ; et ce n'était pas la première fois qu'il avait donné ce nom aux mesures même que dicte la prudence.

Au point du jour, les voyageurs se disposèrent à partir, Tefza sur un chameau, et Sébastien sur une forte mule, suivi de Baremel, et portant Babec dans son sein; cette petite créature était à ses yeux l'image d'Aziek ; et, lorsqu'il pressait de ses lèvres son plumage argenté, une émotion délicieuse parcourait ses veines. En montant sur sa mule, il la plaça tendrement sur son cœur, lui jetant un de ces regards d'une mère sur le premier gage de son amour.

Tefza souriait en voyant les soins que son esclave favori prenait de ses jouets; c'est ainsi qu'il s'exprimait en parlant de Babec et de Baremel. Trop indulgent pour avoir l'air de remarquer ces soins, il attendit que son esclave eût fini pour donner l'ordre de la marche.

Le voyage ranima les forces du bon hadgé; ils se reposaient pendant la chaleur du jour, et ne marchaient que le

matin, ou lorsque l'air du soir avait rafraîchi l'atmosphère. Sébastien avait besoin de se rappeler que Tefza était vieux, et encore faible, pour ne pas se livrer à l'impatience. Enfin ils arrivèrent le soir du neuvième jour au pied du mont Benzeroël.

A la vue de la paisible demeure d'Abensallah, de cette retraite où il avait éprouvé tous les bienfaits de la plus généreuse hospitalité, où reposait la cendre de Stukeley, où il devait revoir la plus tendre, la plus fidèle des femmes, une vive agitation s'empara de son âme; ses regards se fixèrent sur ces rochers, et il cacha sa tête dans son manteau.

Il fut tiré de sa rêverie par la voix bien connue d'Ismaël, qui engageait les voyageurs à descendre de leurs montures. L'hadgé entra le premier dans la grotte; et le Roi eut le temps de se découvrir à Ismaël, et de lui recommander de ne pas parler de leur ancienne connaissance devant Tefza ou ses esclaves. Après avoir pris cette précaution, il alla rejoindre les deux vieillards.

En entrant dans la cellule du derviche,

ses premiers regards cherchèrent Kara Aziek; il n'y vit qu'Abensallah et l'hadgé; mais devait-il espérer de l'y rencontrer? ne se serait-elle pas retirée dans une chambre intérieure, que le derviche réservait comme un asile à ceux qui étaient persécutés? Dans l'extrême agitation qu'il éprouvait, il ne s'aperçut pas qu'Abensallah lui tendait les bras, en lui donnant sa bénédiction. La remarque qu'en fit Tefza le fit revenir à lui-même; et, après un échange de paroles affectueuses, il s'assit en face de la porte de l'appartement où il brûlait de pénétrer.

Ses yeux cherchaient ceux d'Abensallah, et son extrême impatience l'empêchait de distinguer les sentimens qui se peignaient sur sa physionomie si expressive; la sienne exprimait tout le trouble de son âme. Les altérations de rougeur et de pâleur de son visage n'échappèrent pas à Tefza; il crut que c'était l'effet des combats d'une âme prête à s'ouvrir aux clartés de la vraie religion.

L'hadgé expliqua alors au derviche les motifs de son voyage, et l'engageait à l'ai-

der dans le grand œuvre qu'il avait entrepris. Abensallah donna beaucoup d'éloges au projet que sa piété lui avait fait concevoir; il ajouta qu'il desirait connaître les sentimens du chrétien avant de pouvoir prononcer.

—Parle-lui seul, si tu veux dit Tefza triomphant, je lui accorde cet avantage; il verra au moins que je n'ai pas d'autres motifs que le salut de son âme. »

D'après cette proposition, Ismaël fut appelé pour conduire l'hadgé à une autre cellule, où était l'alcoran, et que le derviche appelait sa mosquée.

A peine l'écho de la grotte avait cessé de répéter le bruit de leurs pas, que l'impatient Sébastien prenant le bras du derviche, l'entraîna vers la porte secrète. —Elle est là! mon père? elle est là? répéta-t-il d'une voix étouffée. »

—Non, mon fils; prépare ton courage; elle n'y est pas. Elle est avec les officiers du pacha sur la route de Syrie. »

Les premiers mots d'Abensallah suffirent pour l'accabler; son âme, qui s'était livrée d'avance à toutes les illusions du

bonheur, ne put résister à ce coup inattendu; il chancela, et tomba évanoui.

Le derviche se hâta de le secourir. En ouvrant ses habits, il trouva la pauvre Babec, qu'il mit en sûreté; enfin il parvint à le rendre à la vie et au sentiment de ses peines.

En vain il lui parlait de la soumission qu'on devait avoir aux décrets du ciel, de ces circonstances inespérées qui font sortir le bonheur de l'adversité; en vain il lui disait que le ciel, qui déjà l'avait tant de fois secouru, lui réservait des jours de prospérité, le jeune monarque, dans ce moment, méprisait les trônes et les cours, et ne voyait le bonheur qu'avec Aziek. Enfin, honteux de sa faiblesse, il s'écria: — O mon père! ne pense pas qu'un sentiment personnel puisse jamais me dominer! Je prends le ciel à témoin que c'est pour elle seule que mon cœur est déchiré! »

Abensallah, touché de compassion, tâcha d'alléger les peines de son malheureux ami. Il lui apprit qu'à peine Kara Aziek avait dépêché sa dernière lettre à

Riffa, qu'un officier de l'armée du pacha parut à l'ancienne demeure d'El Hader, avec une suite nombreuse de cavaliers et de chameaux. Le pacha était en Syrie, retenu par la guerre contre les Perses; et ayant appris de l'oncle d'Azick qu'elle vivait encore, il avait envoyé un de ses principaux officiers pour la conduire auprès de lui.

Son oncle, insensible à ses larmes, à ses prières, à l'assurance qu'elle lui donnait que son père, avant de mourir, l'avait délivrée d'un engagement qu'elle haïssait, insista sur son prompt départ. Elle ne doutait pas que le desir de posséder sa fortune, que l'orgueilleux pacha refusait, ne fût le motif qui l'engageait à presser son départ de la Barbarie; elle lui offrit de la lui abandonner; mais son oncle, se méfiant de sa sincérité, persista dans sa résolution.

La malheureuse victime, surveillée avec soin, et étroitement gardée, put à peine glisser à Benzaïde une lettre pour Abensallah, en lui faisant ses adieux, et lui donner à la hâte quelques instructions. Elle lui recommandait d'envoyer son beau-

frère à Benzeroël, avec le billet adressé au derviche et la couvée de Babec; car la tendre Aziek ne dédaignait pas même la tendresse d'instinct d'un oiseau; elle prévoyait bien que si Sébastien se rendait à la grotte du pieux solitaire, il ne lâcherait pas la colombe; Babec reviendrait alors à Benzeroël; et c'était au bon derviche qu'elle confiait le plus volontiers sa petite favorite.

Elle lui écrivait d'adoucir autant qu'il lui serait possible le coup terrible qu'allait recevoir Sébastien, et d'assurer son amant, de la manière la plus solennelle, qu'elle périrait plutôt que de s'abandonner au pacha. Elle ajoutait, que n'importe où on la conduisît, elle considérerait son cœur et sa personne comme la propriété de Sébastien, et qu'il pouvait être assuré qu'Aziek vivrait ou mourrait digne de son amour. Elle finissait par l'engager à la suivre en Syrie, où, pendant les mois de deuil qui sont sacrés dans ce pays, elle pourrait trouver quelques moyens de s'échapper, s'il était assez près d'elle pour protéger sa fuite.

Ses larmes avaient effacé les caractères

que sa main avait tracés; mais les sentimens de Sébastien lui faisaient deviner les siens, et souvent il fut obligé de se détourner d'Abensallah, pour cacher sa faiblesse; mais lorsqu'il arriva à l'endroit de sa lettre où elle l'engageait à la suivre, son émotion changea tout-à-coup de nature; il sentit le phénix de l'espérance renaître de ses cendres, et il devint aussi impatient de partir avec Tefza pour les pays voisins de la Syrie, qu'il avait desiré d'empêcher ce voyage.

Etrange vicissitude des choses humaines! Combien souvent une heure change nos idées, nos projets, nos espérances! Sébastien avait regardé le pélerinage de Tefza comme le plus grand malheur qui pût lui arriver, à présent il lui paraissait une faveur signalée du ciel.

Le brusque retour de Tefza termina leur conversation. Abensallah prononça la décision qu'on lui demandait; il devint le témoin de l'engagement que prenait l'hadgé de rendre la liberté à son esclave trois jours après qu'ils seraient arrivés à la Mecque.

La vive satisfaction que cette décision

causa au vieillard, fut quelquefois diminuée par les sages discours du derviche; il vit que ses sentimens différaient des siens. Cet excellent homme essaya de lui persuader qu'il n'est pas permis à la faiblesse de l'homme de tyranniser la conscience de ses frères. Mais telle est l'inconséquence de la nature humaine, Tefza ne pouvait pas se résoudre à agir d'après cette conviction; il persista dans son projet de traverser une terre désolée par une route dangereuse, dans le seul espoir que le spectacle imposant de la foule qui se pressait sur le tombeau de Mahomet, pourrait convertir son esclave; il ne doutait pas de la piété et de la sagesse d'Abensallah, mais il s'applaudissait intérieurement de le surpasser en ferveur.

Tandis que les deux musulmans causaient ensemble sur la vie et la doctrine de leur prophète, Sébastien alla visiter la tombe de Stukeley; il la trouva ornée d'arbres verds que le derviche avait plantés. Deux ans s'étaient à peine écoulés, et déjà les myrtes et les buis étaient en pleine croissance. Un groupe d'arbres

antiques jetait une ombre obscure sur ce lieu solitaire ; la terre était parsemée de fleurs, l'air embaumé de leurs parfums, et leurs vives couleurs donnaient du charme à ce séjour de la mort.

La nuit approchait, l'horizon était sombre ; la lanterne que Sébastien avait apportée avec lui jetait à peine assez de lumière pour qu'il pût distinguer toutes les parties de cette scène solennelle ; bientôt des éclairs livides sillonnèrent par intervalles les nuages du couchant, et à leur pâle clarté, il découvrit le rocher aride au pied duquel était la tombe de Stukeley et le crucifix couvert de mousse qui la dominait.

Le cœur de Sébastien était oppressé ; il ne pouvait se soulager par des larmes ; il se mit à genoux devant la croix, exhala ses regrets, déplora ses erreurs, pria pour l'âme de Stukeley, et implora la bénédiction du ciel sur l'entreprise téméraire qu'il méditait.

Et quelle devait être cette entreprise ? Il l'ignorait lui-même ; il devait agir selon les circonstances, résolu à tout braver

pour délivrer Aziek ; il fallait réussir ou s'exposer à trouver la mort.

Ses pensées revinrent à Stukeley ; il se rappela les temps où il l'avait connu ; heureux temps de sa brillante jeunesse, où la nature et la fortune lui souriaient ! alors tous les hommes lui paraissaient justes, bienfaisans et fidèles ; tous les biens qu'il possédait, assurés. Une faute avait tout détruit, et à la douce sécurité du bonheur avait succédé le trouble et l'inquiétude.

Il fut tiré de ses rêveries par la voix d'Ismaël, qui venait lui dire que son maître l'attendait.

Sébastien se leva, jeta un long regard sur la terre qui couvrait le brave Anglais, et s'éloigna pour n'y jamais revenir.

CHAPITRE XXXII.

PENDANT l'absence de Sébastien, Abensallah avait instruit l'hadgé du départ de la nombreuse cavalcade du pacha turc, qui devait suivre la même route que les caravanes qui vont tous les ans à la Mecque, et qui, s'il se pressait de la rejoindre, le conduirait d'une manière sûre jusqu'en Syrie, d'où il pourrait aisément passer en Arabie. Il avait ajouté que s'il manquait cette occasion, il serait obligé d'attendre pendant plusieurs mois celle qui part tous les ans du royaume de Fez, et de cette manière retarderait inutilement ou la liberté de son esclave, ou sa conversion.

Tefza se détermina d'après cet avis, et envoya un esclave à un de ses parens qui demeurait à Riffa, avec ses instructions pour la conduite de ses affaires pendant son absence, et l'ordre de lui apporter l'argent nécessaire à son voyage.

Sébastien apprit cet arrangement avec

joie, et trouva, sur son lit de mousse sèche, le sommeil qui fuyait depuis si long-temps ses paupières.

Ils partirent le jour suivant; des larmes coulaient sur les joues du vénérable derviche, en disant au Roi fugitif un dernier adieu; Sébastien baisa sa main avec la plus vive émotion. Le grand âge d'Abensallah ne lui permettait pas de conserver l'espérance de le revoir jusqu'à ce qu'ils pussent se rencontrer dans un meilleur monde; et le saint homme, à qui tout sentiment terrestre était devenu étranger, regardait la mort comme un ange qui lui ouvrirait les portes du ciel; toute une vie de bienfaisance lui en était le garant.

Il renouvela les conseils qu'il lui avait donnés avant le réveil de Tefza, pour modérer l'impétuosité de son caractère. Le Roi l'écouta avec soumission, et lui recommanda Babec, pour l'amour d'Aziek. Le joli oiseau était avec ses petits dans une cage d'osier qu'Ismaël avait placée sous un platane à l'entrée de la grotte; Tefza vit avec plaisir qu'elle avait été donnée à Abensallah. Comme les colombes passent

en Barbarie pour être spécialement consacrées à Dieu, il regardait un tel présent comme un présage favorable.

Les voyageurs rejoignirent la caravane après deux jours de route.

Combien le cœur de Sébastien fut agité en apercevant la litière qui renfermait son amie! il n'osait en approcher; il craignait, si le son de sa voix parvenait jusqu'à lui, de ne pouvoir modérer ses transports et de se trahir.

Ils traversèrent lentement le désert de Zara, et, à la faveur des troupes du pacha, ils passèrent sans crainte à travers les hordes errantes qui l'habitent. La nuit, il se rapprochait de la tente d'Aziek; il n'avait d'inquiétude que pour sa sûreté; et il tremblait lorsqu'il voyait les soldats de sa garde se disperser et offrir une victoire facile aux brigands de ces déserts.

Dans une de ces nuits où tous les voyageurs se livraient au repos, Sébastien laissa Tefza endormi; et, sous prétexte de chercher lui-même le sommeil, se coucha près de la tente des femmes, avec Baremel à côté de lui. Un léger bruit frappe

son oreille; il écoute; on avançait au bord de la tente comme pour respirer un air plus frais; il entend un soupir; ce soupir si profond, si doux, ne pouvait venir que du cœur d'Aziek.

Partagé entre la joie et la crainte, il approche doucement de l'ouverture de la tente, et dit, d'une voix basse : — Je suis avec toi, Aziek. »

Il n'entendit d'abord aucun bruit; mais quelques instans après, il voit le rideau se relever; il aperçoit Aziek; elle lui échappe, le rideau retombe, et il se rejette à terre pour éviter tout soupçon.

Cette scène se passa avec une telle rapidité, et dans un tel silence, qu'il doutait presque d'avoir tenu son amie dans ses bras; mais le doute était passager, et le souvenir délicieux. Chaque battement de ce cœur fidèle retentissait encore dans celui de son amant, et semblait lui répéter: « Je suis encore à toi, jamais je n'appartiendrai à un autre. »

Il calculait le nombre des jours de marche avant que la caravane pût arriver aux frontières de l'Egypte : il fallait alors

la quitter ; il était lié par la promesse qu'il avait faite d'accompagner Tefza au tombeau de Mahomet. Il devait ensuite être libre ; mais pendant ce temps-là, que deviendrait Kara Aziek? Le respect que les Maures ont pour les mois consacrés au deuil pourrait-il la protéger contre la passion brutale d'Ibrahim ? Elle lui en avait donné l'assurance ; et sa confiance en son amie pouvait seule dissiper ses inquiétudes.

Tandis que son esprit se livrait à divers projets pour la délivrance d'Aziek, sa préoccupation l'empêcha de s'apercevoir que Baremel l'avait quitté. Le bon animal s'était glissé dans la tente d'Aziek, et reparut quelques instans après. Son maître devina l'usage qu'il était possible de faire de son intelligence, et ayant cherché sous son collier, il trouva un billet qui y était caché. Il jeta de tous côtés ses regards, dans la crainte d'avoir été aperçu, et voyant qu'il n'était point observé, il se retira sous un groupe de palmiers dans un endroit écarté, et lut ce peu de mots :

« Nous ne devons pas chercher à nous voir, tant que nous serons entourés des

gens du pacha. Je sais que tu es près de moi, cela me suffit; confie-moi tes projets. Compte sur mon amour. Je vivrai ou mourrai tout entière à toi. »

Transporté de l'idée qu'il pourrait correspondre avec son amie, décidé cependant à agir avec prudence, Sébastien cacha ce billet dans son sein, et se hâta de rejoindre ses compagnons, qui se préparaient à plier les tentes, et à charger les chameaux.

La caravane fit halte le soir. L'amant passionné d'Aziek lui écrivit, pendant que son maître dormait, quelle était sa position, et lui expliqua ses projets : Baremel remplit encore le rôle de Babec; mais Sébastien n'apprit l'effet de sa lettre que le jour suivant. Kara Aziek s'était décidée à visiter le tombeau du prophète avant d'aller en Syrie; elle annonça ses intentions au capitaine de sa garde, et cet officier n'osa pas désobéir aux ordres que la fiancée de son maître lui donnait, puisqu'ils avaient pour objet de remplir un devoir religieux.

La caravane reçut l'ordre de se diriger

vers le bord occidental de la mer Rouge, au lieu de traverser l'Égypte. Tefza ne cessait pas d'exalter la dévotion de la jeune musulmane, et de répéter à son esclave qu'un tel exemple devait détruire tous ses préjugés.

Ce fut d'après cette nouvelle direction, que Sébastien connut les projets d'Aziek. Elle n'osait se confier trop souvent à son messager muet, dans la crainte d'être découverte, et se contentait de lui prodiguer ses caresses.

La caravane, après avoir passé les déserts de Zara, la Nubie, longea le royaume de Sennaar; et, s'avançant du côté occidental de la mer Rouge, se préparait à entrer dans l'Arabie, lorsque Aziek hasarda encore une lettre à son amant.

Elle lui disait que si, à leur arrivée à la Mecque, il voulait se déguiser sous les habits d'un marchand de parfums, et se présenter à sa porte, elle tenterait de le faire admettre, et qu'alors ils se concerteraient ensemble sur les moyens d'assurer leur fuite.

La marche du temps paraissait arrêtée

à l'impatient Sébastien, tandis que la caravane s'avançait dans les campagnes de l'Arabie, vers la ville de la Mecque. Enfin ils arrivèrent. Les personnes qui composaient la caravane se dispersèrent. Kara Aziek choisit sa demeure hors des murs de la ville.

Son amant brûlait de se jeter à ses pieds; mais il voulait que cet instant fortuné fût précédé de celui où il aurait cessé d'être esclave. Décidé à remplir toutes les conditions qui lui avaient été imposées pour obtenir sa liberté, il fit souvenir Tefza de ce qu'il lui avait promis, lui rappela les paroles d'Abensallah, et ajouta qu'impatient d'être témoin des cérémonies qui devaient opérer sa conversion, il le priait de le conduire à la mosquée.

Il est défendu aux mahométans d'admettre les chrétiens dans leur cité sainte, et même dans les mosquées; mais cette loi peut être éludée dans quelques occasions. Tefza avait obtenu la permission de loger son esclave dans les faubourgs de la ville, et de l'édifier par le spectacle imposant des cérémonies du culte de Mahomet.

âge,.... mon amitié,.... rien ne peut.... »

Il ne put aller plus loin; ses sanglots étouffaient sa voix. Sébastien fut vivement touché de sa résignation, de sa fidélité à tenir les engagemens pris à Riffa. En voyant la physionomie respectable de ce vieillard, ses cheveux blancs, ses regards supplians, il se sentait pénétré de regrets.

— O mon père! s'écria-t-il en tombant à ses pieds, je vous quitte avec un chagrin que ma conduite paraît contredire.... Puissiez-vous lire dans mon cœur! Je ne suis pas ce que je parais, Tefza.... Ce Dieu que nous adorons également, m'a donné des devoirs à remplir bien différens de ceux auxquels vous m'avez vu asservi; je vous quitte pour obéir à sa volonté, et dans l'espoir de retrouver le bonheur. Pourquoi le destin m'a-t-il jeté parmi des êtres si parfaits, pour ne jamais les revoir?»

— Je ne te reverrai donc jamais! répéta Tefza. » En disant ces mots, ses joues pâlirent, et il parut accablé. Sébastien passa en silence sa main tremblante sur ses lèvres.

L'hadgé reprit d'une voix si faible, qu'à

peine il pouvait l'entendre : — Fabian, mon existence sera bientôt finie ; puis-je espérer de te retrouver dans une autre vie ?.... Cette espérance seule.... »

— Nous nous retrouverons, mon père ; je sens qu'une autre vie doit nous réunir. Je vous aime ; je vous ai les plus grandes obligations ; mon âme brûle d'acquitter la dette de la reconnaissance ; mais elle ne le peut pas ici. Nos croyances, nos différentes destinées, nous séparent impérieusement. Vous me blâmez de cette nécessité ; vous vous croyez bon et juste, et moi un ingrat. Mais ce n'est que dans une autre existence, qu'en apprenant mes motifs, que vous cesserez de condamner mes actions. O mon père ! le temps, la souffrance et la réflexion, m'ont assuré que tous ceux qui aiment sincèrement Dieu et ses créatures, tous ceux qui s'efforcent de remplir les devoirs de leur loi, qu'ils soient gentils, disciples du Christ ou de Mahomet, seront, au grand jour, reçus dans les demeures célestes. »

Tefza l'écoutait comme s'il avait vu les cieux ouverts ; et, le serrant dans ses bras,

lui dit avec l'accent de l'enthousiasme : —Je penserai comme toi, mon fils, je penserai comme toi ; il est impossible qu'une âme comme la tienne soit vouée à la perdition. »

Le chrétien et le mahométan pleuraient dans les bras l'un de l'autre ; et ce fier et impétueux Sébastien, que l'apparence même de l'autorité révoltait, était devenu doux comme un enfant, et gémissait d'être séparé d'un homme à qui, dernièrement encore, il avait résisté avec tant de violence.

— Lorsqu'une année se sera écoulée après notre séparation, demandez à Aben-sallah mon histoire, il vous la racontera ; vous aurez pitié de moi ; vous me pardonnerez peut-être... Au moins vous avouerez que ce sont les affections les plus puissantes, les devoirs les plus impérieux, qui me séparent de vous. »

Sébastien l'embrassa. Tefza mit dans ses mains un de ces beaux schalls que les Maures appellent *haigues*, le priant de le porter et de l'accepter pour l'amour de lui. — Pense à ma tendresse paternelle, lui

dit-il, la première fois que tu le déplieras; et puisse le grand prophète pardonner ton aveuglement, et te bénir, quelque part que tu ailles! Hélas! Fabian, tu m'avais rendu la vie chère; à présent, que sera-t-elle pour moi? »

Sébastien, pénétré des témoignages réitérés d'un attachement si vrai, se retourna pour l'embrasser encore. — Vous déchirez mon cœur, Tefza; pour l'amour de Dieu, cessez!..... Combien je serais consolé, si j'apprenais qu'Abensallah et vous passiez vos jours ensemble! »

Cette idée ranima tout-à-coup le bon hadgé; il saisit la main de son jeune ami, en lui disant d'un ton animé : — Cela te consolera! eh bien, je te le promets. Ce pieux solitaire ne me refusera pas de partager sa retraite. Ma fortune, dans ses mains, deviendra la propriété des pauvres... Nous parlerons de toi, mon fils,... et nous prierons ensemble pour toi; à ton tour, tu penseras à nous? »

Sébastien le lui promit, serra le vieillard dans ses bras, et s'arracha d'auprès de lui.

Comme Tefza supposait qu'il irait au Caire pour trouver un vaisseau qui le transporterait dans un des ports de l'Europe, il pensa qu'il était prudent d'éviter sa rencontre, et il se retira dans un des faubourgs les plus éloignés, habité en grande partie par des juifs, qui, ayant l'habitude de trafiquer avec les Portugais, comprenaient leur langue.

Il se procura un logement modeste dans une de leurs maisons; et, retiré dans la chambre qu'on lui avait indiquée, il se mit à réfléchir sur les moyens de parvenir à pénétrer jusqu'à Kara Aziek. Il avait besoin, pour y réussir, d'un déguisement et de quelques marchandises; mais il était dénué des moyens de se les procurer. Le monarque exilé n'avait pas encore éprouvé les besoins de l'indigence : dans l'esclavage, l'argent lui aurait été inutile, et la tendresse prévoyante d'Aziek avait eu soin de l'enrichir lorsqu'il retourna en Portugal. Son trésor, il est vrai, avait été englouti dans l'Océan; mais sa perte lui avait été peu sensible; il n'aurait pu l'employer qu'à secourir les malheureux, et la bourse

du généreux Tefza ne leur était jamais fermée.

Frappé de cette idée, qui anéantissait tous ses plans, il demeura immobile, et s'efforça de trouver quelques ressources; il songea au présent de Tefza. Ce schall à fleurs d'or, d'une finesse remarquable, pouvait être offert à Aziek comme un des plus beaux qui se font à Haigue; et, comme les vêtemens qu'il portait étaient de soie, il pensa qu'il ne lui serait pas difficile de les changer contre d'autres d'une étoffe plus grossière.

Ayant ainsi fixé ses idées, il s'approcha de la fenêtre pour mieux examiner le schall; en le déployant, il entendit quelque chose tomber, et il trouva une bourse remplie de pièces d'or; alors il se rappela des derniers mots de Tefza : « Pense à ma tendresse paternelle. »

—Oui, je n'oublierai jamais ta tendresse, s'écria-t-il avec le sentiment de la plus vive reconnaissance; c'est de ta main que je reçois les seuls moyens qui peuvent me conduire au bonheur. Sans toi, mes efforts auraient peut-être été infructueux;

ta générosité me donne les moyens de me procurer tout ce qui est nécessaire au succès de mon entreprise. »

Le lendemain, au lever du soleil, lorsque la moitié des habitans de la Mecque se pressaient d'aller faire leurs prières au tombeau de leur prophète, Sébastien demanda à son hôte où il pourrait trouver des parfums? Le juif se hâta de lui montrer des mouchoirs qui exhalaient les plus douces odeurs, et lui dit qu'il venait de recevoir une partie de fleurs de keura (c'est un arbre d'Arabie dont les fleurs conservent leur parfum même après être séchées). Sébastien s'empressa de les acheter, dans l'espoir que ce serait un passeport pour arriver jusqu'à Aziek.

Le juif, bien payé et peu curieux, s'abstint de toutes réflexions lorsqu'il lui demanda une mante noire de femme et un grand chapeau. Après avoir fait ces emplètes si nécessaires à ses projets, il alla dans une de ces maisons où l'on vend du café, et s'étant retiré dans une chambre de l'intérieur, il teignit son visage et

ses mains, déjà brunis par un soleil brûlant, et jeta la mante sur ses habits; et, profitant du moment où ceux qui étaient dans le café se réunissaient autour d'un de ces conteurs qui, dans l'Orient, font métier d'amuser les étrangers, il se glissa dans la foule, et sortit sans être aperçu.

Il arriva, par des rues peu fréquentées, à la maison d'Aziek. C'était l'heure de la prière du matin; il ne restait qu'un petit nombre de soldats de garde à la porte. Sébastien les regarda avec attention, pour voir s'il n'y avait pas parmi eux un de ces hommes avec qui il avait causé pendant la route; il n'en reconnut aucun; et, espérant que sa figure serait également oubliée, il s'approcha, et leur demanda s'ils ne voulaient rien acheter?

Les soldats, qui étaient pour la plupart turcs, ne le comprirent pas, et le repoussèrent rudement. Sébastien déplia son schall. Le parfum qu'il répandit engagea un des soldats à appeler un vieux nègre, dont l'emploi était de transmettre les ordres de Kara Aziek, de ses femmes, à

l'officier du pacha; et ce nègre vint bientôt dire aux soldats de ne pas renvoyer la marchande de parfums.

L'esclave fit signe alors à Sébastien d'entrer, et le conduisit, à travers une longue suite d'appartemens, dans un salon qui tenait à la chambre d'Aziek. Le nègre le laissa seul, revint quelques instans après, et ressortit par la porte par laquelle ils étaient entrés.

CHAPITRE XXXIII.

Sébastien, resté seul, ne savait s'il devait demeurer ou aller plus loin. Il hésitait, lorsque la porte de l'appartement s'ouvrit; une femme parut, et elle écarta son voile; sa physionomie douce et mélancolique inspirait la confiance.

La beauté de ses traits, quoiqu'elle eût passé la première jeunesse, et la pâleur de son visage, où le malheur avait laissé son empreinte, lui donnaient l'apparence d'un être surnaturel. Elle sourit, s'inclina, et s'avançant lentement vers la porte extérieure, la ferma au verrou, et le conduisit à l'entrée de l'appartement.

Il aperçoit alors Kara Aziek seule, et tremblante d'amour et d'espoir. Il s'élance, la serre en silence contre son cœur; son trouble, sa respiration entrecoupée, son extrême agitation, peignaient bien plus éloquemment que des paroles, toute l'étendue de sa joie.

La douce Aziek paraissait succomber sous le poids de son bonheur; ses yeux étaient fermés; sa faible main pouvait à peine répondre à la pression de celle de son amant; enfin il put s'exprimer; le doux son de sa voix la tira de cette extase délicieuse, et ses baisers séchèrent les larmes qui s'échappaient de sa paupière.

Mais ces instans de la plus pure félicité s'écoulèrent trop tôt; il fallait se séparer, et de sombres nuages menaçaient leur destinée. Aziek lui dit que le pacha avait ordonné qu'elle serait conduite dans son camp, qui était alors dans l'intérieur de la Perse, dont il avait parcouru une partie en vainqueur.

— J'espère être oubliée, au moins quelque temps, dans le tumulte des armes et le triomphe du succès; peut-être alors ma fuite deviendra moins difficile; enfin j'espère que l'altération de mes traits me sera d'un puissant secours. Un portrait fait de moi lorsque mon cœur était tranquille, a fait naître l'étrange passion du pacha, et lorsqu'il me verra, sûrement... Je ne sais, Sébastien, comment m'expri-

mer; mais ce n'est pas de l'amour qu'il ressent pour moi; et l'amour véritable peut seul se contenter d'Aziek telle qu'elle est à présent. »

Elle rougit; Sébastien était tellement enivré en la regardant, qu'il fut longtemps à s'apercevoir que cette observation pouvait avoir quelque fondement.

Sa bien-aimée avait perdu peut-être une faible partie de ses attraits; mais on doit remarquer que la folie et l'insensibilité sont souvent les conservateurs de la beauté, ou au moins la préservent de cette altération que la réflexion et les inquiétudes attachées à un sentiment profond doivent nécessairement produire.

Le passionné monarque baisa avec ardeur la main que lui présentait son amie. — Je ne regrette rien, Aziek, si je puis t'obtenir, conserver ton cœur. Le temps qui détruit ces frivoles passions que produit la beauté seule, resserrera les nœuds de notre affection. Oui, il est réservé à ton précieux caractère de me faire connaître le véritable amour, cet amour que l'Etre suprême regarde avec complaisance,

et qu'il bénira un jour. Jusqu'à ce que je t'eusse connue, j'ignorais quel était ce sentiment qui exalte l'âme et la remplit de délices. Nous ne serons pas séparés ; non, nous ne le serons pas. »

Aziek fut pénétrée du ton dont il prononça ces mots ; elle leva ses beaux yeux sur lui, et le regarda avec l'expression d'un cœur qui brûle d'épancher des sentimens qu'il ne peut plus contenir ; ses larmes coulèrent, et elle se jeta dans ses bras, en disant : — Nous sommes séparés à présent par la volonté du ciel ; mais nous nous retrouverons, pour être réunis à jamais. »

L'expression qu'elle donna à ce dernier mot frappa Sébastien ; il se rappela l'européenne qui l'avait introduit, et pressa son amie sur son cœur avec une émotion que peut concevoir seulement celui qui l'a éprouvée.

— Cette chrétienne que tu viens de voir, reprit Aziek en se dégageant de ses bras après quelques instans, est mon amie ; elle avait été prise dans un vaisseau qui la conduisait de Venise en An-

gleterre, sa patrie, auprès d'un de ses parens. Son mari fut tué dans le combat, et le chagrin que lui causa sa perte, la rendit insensible à sa captivité. Elle était esclave dans la maison de mon oncle; je l'ai rachetée pour lui rendre sa liberté; je l'aime, et j'ai en elle une entière confiance; elle connaît notre histoire; mais je lui ai caché ton rang; c'est avec elle que j'espère m'enfuir à la cour de Perse, et la remettre à ce parent, qui y réside actuellement. »

— Quel est donc ce parent qu'elle y va chercher? » reprit vivement le Roi.

— L'ambassadeur de la reine d'Angleterre, sir Anthony Shirley. On dit qu'il me protégera, et qu'il pourra te servir si.... » Un éclair brilla tout-à-coup dans les yeux de Sébastien. — Dis-moi, Aziek, sais-tu quel est le sujet de la guerre des Turcs contre les Perses; quels sont les agresseurs? »

Kara Aziek, ignorant les motifs de la demande de son amant, lui raconta, en détail, ce qu'elle avait appris du vieux nègre et du chef de sa garde. D'après

son récit, il était évident que les Turcs avaient commencé les hostilités. Un crime avait été commis sur la frontière par un seigneur turc, et le sultan avait refusé de le punir; cette insulte fut suivie de nouvelles injures, qui forcèrent les Perses à prendre les armes. Les Turcs pénétrèrent dans leurs provinces, et y portèrent la désolation.

— Je paraîtrai donc encore une fois dans le champ d'honneur! encore une fois je tendrai ouvertement au but où j'aspire! » Cette exclamation partit du fond du cœur de Sébastien, et sa main se porta involontairement à la place où fut jadis son épée; la joie brillait sur son noble front; la chaleur de l'enthousiasme éclatait dans ses traits.

— Que prétends-tu donc, Sébastien? » dit Kara Aziek d'une voix émue.

— Te conquérir comme un roi et un guerrier: ne tremble pas, ma bien-aimée; sois sûre que le Dieu que nous servons me protégera lorsque je suivrai les sentiers de la droiture et de l'honneur, plutôt que de m'abaisser aux détours de l'artifice

et de la dissimulation. J'abhorre la ruse; je la crains mille fois plus que la servitude et la captivité. Je quitterai ce honteux déguisement; je te confierai à la protection des anges. J'irai en Perse, je m'enrôlerai parmi ses défenseurs; et avec mon épée je me ferai jour jusqu'à toi. Je veux te conquérir, Aziek; je veux te mériter. »

Le jeune et ardent monarque tomba aux genoux d'Aziek, enivré de bonheur et d'espérances; il était rendu à lui-même; c'était Sébastien, roi de Portugal; jamais elle ne l'avait vu ainsi. Son déguisement le cachait en partie; mais à la fierté qui brillait sur son front, on reconnaissait le roi et le guerrier.

Aziek jeta sur lui le regard le plus passionné. Les hasards de la guerre effrayaient son âme timide; elle soupira, et cacha ses craintes et ses larmes dans le sein de son amant.

L'Anglaise qui l'avait introduit entra dans ce moment avec précipitation; Sébastien s'arracha des bras de son amie; il allait s'éloigner; mais en se retournant

pour lui adresser un dernier regard, il la voit pâle et tremblante; il revient près d'elle, la presse sur son cœur, et sans pouvoir dire un mot, suit sa conductrice.

Elle lui dit, en mauvais français, de se trouver près du côté oriental de la maison, le soir, à l'heure de la prière; ouvrit la porte qu'elle avait fermée; appela le vieux nègre, qui parut à l'instant, et conduisit Sébastien à la porte de la rue.

La foule qui sortait des mosquées, montra à Sébastien que l'amie d'Aziek avait eu raison de presser sa retraite; un moment plus tard il aurait été exposé à la vue de tous ceux qui habitaient la maison; et son habit de femme, qui s'accordait si peu avec son maintien, devait naturellement faire naître le soupçon; il retourna à son logement, et s'enferma jusqu'à l'heure de la prière du soir.

Pendant cet intervalle il se livra aux réflexions que faisaient naître ses nouvelles espérances; l'activité des camps, les dangers de la guerre, la gloire chevaleresque des entreprises périlleuses, avaient encore des charmes pour cet esprit in-

domptable. Il y avait renoncé, lorsque la nécessité lui en faisait une loi; mais il en conservait le goût, comme un amant qui regrette encore sa maîtresse infidèle.

Son âme avait repris toute son énergie; ses joues étaient brûlantes; il parcourait sa chambre à pas précipités; il songeait qu'il pouvait encore combattre pour un peuple opprimé, et conquérir l'objet de toutes ses affections. Déjà son front superbe se croyait pressé par le casque de la guerre, et sa main armée du redoutable cimeterre. Celui qui l'aurait aperçu dans ce moment, aurait reconnu ce roi de Portugal si enthousiaste, ce héros qui avait tout risqué, tout perdu pour la gloire. Ce n'était plus ce Sébastien accablé par le malheur, et livré à la plus sombre misanthropie. Une brillante perspective s'offrait à ses regards avides; il croyait toucher au bonheur, et sentait une force intérieure qui l'assurait que sa destinée était encore dans ses mains.

—Je posséderai Aziek, se disait-il avec la plus vive exaltation; je regagnerai ma couronne, le cœur de mes peuples, mes amis et l'estime de moi-même. »

Tu t'égares, Sébastien; une couronne est-elle nécessaire à ta grandeur ? N'étais-tu pas plus digne de respect lorsque tu te livrais avec courage aux plus pénibles travaux dans le cassavée d'El Hader, pour soulager tes compagnons d'esclavage, que lorsque tu donnais des ordres à une foule de courtisans dans ton palais de Ribeira?

Le caractère orgueilleux du monarque n'était pas dompté; il avait encore à apprendre et à souffrir.

Il se trouva à l'heure précise dans le lieu indiqué par l'amie d'Aziek; cet endroit, favorable au mystère, était entouré de bâtimens en ruines et cachés par des groupes de sycomores. Il entendit le bruit d'une jalousie qui s'ouvrait. Aziek parut tirer un paquet de son sein, le porta à ses lèvres avec un sourire, qui semblait lui dire : je t'envoie ce baiser; elle lui fit signe de s'éloigner, et se retira.

Le Roi ramassa le paquet, et courut s'enfermer dans son logement.

Il y trouva une lettre de l'amie d'Aziek à son compatriote, et un billet dans lequel elle le conjurait de se hâter d'ar-

river à Ispahan, où le Sophi tenait sa cour, et d'y chercher Anthony Shirley. Peut-être l'amitié de cet Anglais pour une parente, l'engagerait à favoriser l'amant de sa protectrice, et il pourrait, avec ses conseils et son aide, concerter un plan pour son évasion; elle lui recommandait d'agir avec prudence, et de se souvenir que si sa liberté était achetée au prix de ses jours, elle deviendrait pour elle le plus grand des malheurs.

Sébastien se détermina avec joie à suivre les instructions renfermées dans cette lettre. Il calcula qu'Aziek pourrait à peine se rendre au camp avant qu'il pût arriver à Ispahan, obtenir la permission de rejoindre l'armée, et peut-être entrer de vive force dans ce camp redouté. Il se hâta d'aller chercher son hôte, et le pria de lui procurer, pour le lendemain, un fidèle Arabe pour lui servir de guide.

CHAPITRE XXXIV.

Les premiers rayons du soleil éclairaient la ville, et cette longue suite de coteaux qui s'étend jusqu'au détroit de Babel-Mandel. L'air était parfumé des douces odeurs que répandent les citronniers et les champs de café. Sébastien, avant de monter à cheval, s'arrêta un instant pour jeter un dernier regard sur cette cité qui renfermait Kara Aziek et le bon Tefza. — Généreux vieillard ! s'écria-t-il, je ne te reverrai donc plus ! » A cette pensée, une larme d'attendrissement mouilla ses paupières ; mais revenant aussitôt à lui-même, il s'élança sur son cheval, et galoppa après son guide.

Pendant sa marche rapide, le souvenir de Gaspard s'unissait à celui d'Aziek. Jusqu'à ce moment l'image de cet ami fidèle avait été presque effacée par l'inquiétude qu'il éprouvait sur le sort d'Aziek ; à présent qu'il l'avait revue, et qu'il courait

pour elle au champ de la gloire, il éprouvait une orgueilleuse sécurité, et le souvenir de cet ami si dévoué revenait à sa pensée.

Les nuits sont, en Arabie, brillantes et paisibles; leur fraîcheur, leur clarté, contrastent tellement avec les feux d'un jour brûlant, que le voyageur s'étend ordinairement sur la terrasse de la maison où il loge, moins pour se livrer au sommeil, que pour contempler le magnifique spectacle qui s'offre à sa vue; ces nuits délilicieuses raniment la nature de l'homme; elles rafraîchissent son corps, elles purifient son âme; leur influence salutaire rend le sommeil moins nécessaire; et un calme sublime, semblable à celui que l'imagination prête aux substances célestes, pénètre tout son être, et donne une nouvelle vie à son existence.

Sébastien, après avoir quitté les campagnes fertiles de la Mecque, passa au pied du mont Gabel El Ared, pénétra dans le désert, et après avoir traversé l'Euphrate, entra dans la Perse : le parfum des champs de roses lui fit connaître qu'il

était près de cette ville célèbre, qui en est entourée.

Bientôt ses murs élevés et ses dômes superbes parurent à sa vue au pied du mont Taurus, dont la cime gigantesque bornait l'horizon. Combien tous les ouvrages de l'homme sont petits lorsqu'on les compare à ces vastes et éternelles productions de la nature !

Il approcha de la ville; des troupes sortaient par les différentes portes; le hennissement des chevaux se mêlait au son d'une musique guerrière; de tout côté on voyait briller les lances et flotter les étendards; les chefs, superbement montés, et couverts d'armes brillantes, parcouraient les lignes avec l'air du trouble; tout annonçait l'alarme et la précipitation. Le sort de la Perse allait se décider; un jour plus tard, elle pouvait cesser d'exister parmi les nations.

Au son de la trompette, les chevaux relevaient leurs têtes altières; leurs regards lançaient des étincelles; les vents paraissaient se jouer dans leurs crinières; ils frémissaient, impatiens de courir aux

combats. A ce spectacle, Sébastien éprouva la plus vive agitation ; son cœur palpitait ; il sentait un sentiment de fraternité pour chaque soldat du Sophi. Ses yeux suivirent long-temps la marche de ces nombreuses phalanges ; et lorsqu'elles échappèrent à sa vue, il entra dans la première maison de la ville, pour s'informer de la demeure de sir Anthony Shirley.

La physionomie expressive du Roi, et sa vive compréhension, suppléèrent à son ignorance de la langue perse. Après avoir pris quelques rafraîchissemens et s'être procuré un guide, il quitta son habit maure, et endossa une vieille armure qu'il avait achetée à la Mecque. La grâce de son maintien et la fierté de ses regards, annonçaient encore le brillant chevalier, et contrastaient avec la couleur sombre de l'armure dont il était revêtu.

L'homme qu'il avait pris pour guide le conduisit, à travers des rues coupées de canaux et de jardins, à une grande place où étaient le palais du Sophi et la maison de l'ambassadeur. Il trouva heureusement parmi ses domestiques un Italien

qui pouvait le comprendre. Il lui dit d'avertir son maître qu'un étranger, un chevalier chrétien, desirait lui parler seul.

L'italien le regarda avec surprise; mais son maintien réprima sa curiosité, et il se retira respectueusement.

Sir Anthony Shirley (1) (à qui ce nom peut-il être inconnu?) était de la cour de la reine Élisabeth; il avait vécu avec Raleigh, Cecil et Sidney; il avait écouté l'immortel Shakespeare, et représentait alors sa souveraine à la cour de Perse, où il donnait l'exemple de l'extrême bonté unie à la profonde sagesse et la plus parfaite loyauté.

Le titre d'étranger était une recommandation auprès de lui; mais lorsqu'on y joignait celui de chevalier chrétien, sa politesse ordinaire se changeait en affection.

Il se leva en voyant Sébastien; il l'embrassa. — Dans ce pays, lui dit-il, les chré-

(1) Pour diminuer le nombre des personnages nécessaires au plan de ce roman, on a hasardé quelques erreurs de chronologie; et dans cet article on a avancé le temps de la naissance et de la mission de sir Anthony Shirley, dont la résidence dans la capitale du royaume de Schah Abbas fut postérieure de plusieurs années à ces événemens.

(*Note de l'Auteur.*)

tiens doivent se regarder comme frères. Éloignés de nos foyers et de nos autels, nous devons bannir toute cérémonie. »

Sébastien n'entendait pas la langue que parlait sir Anthony; mais son sourire lui montra qu'il devinait le sens de ses paroles, par le ton dont elles étaient prononcées; et, se recueillant un instant, il lui répliqua en latin et en portugais; Shirley le regarda avec surprise, et ouvrit la lettre qu'il lui présentait.

Il parut éprouver diverses émotions en lisant cette lettre, où son infortunée compatriote lui faisait une touchante description de ses malheurs, de son esclavage et du desir qu'elle avait d'aller dans la Perse pour terminer sa vie parmi des chrétiens; il détourna la tête pour cacher ses larmes.

Après quelques instans de silence, il dit au Roi : — Sous quel nom pourrai-je m'adresser au noble chevalier que ma malheureuse parente me recommande avec tant de chaleur ? »

— Sous quel nom? » reprit Sébastien avec l'air d'un homme à qui une question imprévue rappelle une foule de souvenirs.

Il se sentait disposé à une confiance entière dans cet illustre Anglais ; il voyait en lui le représentant de sa souveraine ; et son esprit orgueilleux se révoltait à l'idée de l'infériorité. Il fut au moment de prononcer ces mots : Sébastien de Portugal ; mais se rappelant la prudente résolution qu'il avait prise, et les difficultés où la mission diplomatique de sir Anthony pouvait l'entraîner, il demeura en silence. L'ambassadeur ne répéta pas sa question. Enfin, le Roi reprit ainsi :

— Permettez que je ne sois connu que sous le nom du chevalier de la Croix. J'ai souffert beaucoup pour ce titre, j'ai tout abandonné pour le mériter. Je ne veux être qu'un simple soldat chrétien. Vous voyez en moi, sir Anthony, un Portugais noble de naissance ; je ne fus pas destiné à la profession des armes, je l'ai embrassée par inclination ; j'étais à la fatale expédition de don Sébastien. Après bien des travaux et bien des malheurs, je suis venu ici offrir mes services au Sophi. Un chevalier chrétien peut faire la guerre pour les infidèles lorsque leur cause et juste ;

alors il ne voit en eux que des hommes et des frères; daignerez-vous croire à ma sincérité? voudrez-vous répondre de moi, et me présenter au souverain de la Perse?»

Le jeune monarque s'avança en disant ces mots, et releva ses cheveux qui ombrageaient son front; son regard annonçait qu'il n'avait rien à redouter de l'examen le plus scrupuleux.

Shirley le considéra avec attention; il avait passé cet âge où le cœur de l'homme n'attend pas pour agir la sanction de son jugement; il l'examina encore; enfin il lui tendit la main avec une expression qui annonçait qu'il avait passé de la considération à la confiance, et lui dit : — Je répondrai de vous. »

Sébastien avoua ingénuement à son protecteur, que l'amour et l'amitié étaient les puissans motifs qui le faisaient agir. Il sollicita un commandement qui le mettrait à même de combattre le pacha, et de s'ouvrir un chemin jusqu'à Kara Aziek avec son épée.

Le caractère de Shirley était trop grave, il était trop philosophe, pour que son es-

prit pût sympathiser avec l'exaltation d'un amant passionné; il souriait intérieurement en songeant à l'importance qu'un sentiment qu'il n'avait jamais éprouvé donnait aux femmes; mais il s'abstint d'exprimer sa pensée, et s'occupa des moyens d'engager le Sophi à donner sa confiance à cet étranger.

Une revue générale devait avoir lieu le lendemain. Sir Anthony décida qu'ils y paraîtraient ensemble. Là, le chevalier portugais pourrait développer ses connaissances militaires, et le Sophi juger de la justesse de ses observations par le moyen d'un interprète. Il engagea le Roi à regarder sa maison comme celle d'un ancien ami, et d'y établir sa demeure.

Shirley lui fit encore quelques questions sur la position de sa parente; Sébastien ne put y répondre qu'en l'assurant qu'elle était sous la protection de la plus sensible et de la plus généreuse des femmes. Shirley demanda ensuite des détails sur la bataille d'Alcazar.

Le monarque saisit avec empressement

cette occasion de relever l'erreur dans laquelle il voyait que toutes les cours de l'Europe étaient tombées (erreur qui attribuait la défaite des Portugais à l'ignorance, et non à la trahison), et lui fit le récit exact de tout ce qui s'était passé depuis le moment où l'armée avait débarqué en Afrique, jusqu'à celui où Muley Hamet avait causé sa ruine.

Ses descriptions animées, à la fois brillantes et pathétiques, attirèrent l'attention de l'ambassadeur; il partageait l'enthousiasme du jeune chevalier, et cependant conservait assez de sang-froid pour observer chaque expression qui pouvait annoncer le grand général ou faire connaître l'ignorance du novice.

Il remarqua avec plaisir l'émotion de Sébastien en parlant de son compatriote; l'héroïsme chevaleresque de Stukeley reparaissait tout entier dans les récits de son compagnon d'armes. Il parla de sa fin, mais ne put s'étendre sur ce triste sujet; ses lèvres tremblaient et sa voix était étouffée.

Shirley, charmé de sa sensibilité, et satisfait des observations qu'il avait faites dans cette conversation, s'exprima avec plus de confiance, et hasarda quelques conjectures sur la destinée du Roi et de ceux qui avaient survécu aux désastres de cette funeste expédition : Sébastien se leva avec une extrême agitation.

— Laissons ce sujet, dit-il, il est trop pénible pour moi. La destinée de don Sébastien est dans les mains de Dieu; qui peut oser la déterminer ? s'il vit encore, la Providence lui rendra sans doute un sceptre dont il s'efforcera de faire un digne usage. Il a été instruit par le malheur; et l'Europe étonnée trouvera peut-être un exemple à offrir à ses rois dans un prince qui, ayant éprouvé tous les degrés de l'infortune, a appris... Mais c'en est assez, je ne puis deviner quelle sera sa fortune. »

L'altération de sa voix, la pâleur alternative et la rougeur de son visage, son maintien noble et sévère, tout en lui étonnait sir Anthony; un soupçon vague s'éleva dans son esprit, mais il le repoussa aussitôt; il était trop calme, trop éloigné de

toutes idées romanesques, pour admettre la possibilité que Sébastien pût avoir des motifs de demeurer caché, et de mener une vie errante loin de ses états.

— Je me tromperais beaucoup, seigneur chevalier, si vous n'étiez pas dans la confidence intime de don Sébastien. Je ne vous en demande pas davantage; il me suffit que vous soyez guerrier et chrétien! »

Sébastien s'inclina sans répondre, et se retira.

CHAPITRE XXXV.

Le lendemain, de très-bonne heure, l'ambassadeur et son hôte parurent à la revue des troupes persanes. Le Sophi arriva peu de temps après, entouré de seigneurs montés sur des chevaux blancs dont les chanfreins étincelaient de pierreries. Les jeunes Persans virent avec surprise l'armure unie de don Sébastien, dont la simplicité contrastait avec la magnificence de celles qui les couvraient. Mais lorsqu'il approcha du souverain avec un maintien où se peignaient à-la-fois le respect, l'intrépidité et la dignité que donne l'habitude du commandement, l'ironie fit place à l'admiration.

Sir Anthony, accoutumé depuis longtemps au langage des cours, observait avec soin son compagnon; en le voyant soutenir les regards du prince de Perse et ceux de ses courtisans avec une physionomie noble et tranquille, il se demandait à lui-

même quel était cet inconnu? quelle place occupait-il auprès du trône de Portugal? Il ne pouvait résoudre ces questions; mais il demeura convaincu qu'il méritait sa confiance, et qu'il pouvait compter sur sa fidélité; et, après avoir dit au prince que cet étranger demandait la permission de combattre dans son armée, il le lui présenta, et fut son interprète auprès de lui.

Le prince passa en revue son armée, visita des fortifications qui avaient été construites autour d'Ispahan, examina ses magasins, et employa le reste du jour à connaître ses moyens de défense.

Les questions et les remarques de Sébastien furent traduites fidèlement au prince par Shirley, et le convainquirent qu'il avait acquis un officier instruit qui avait l'expérience de la guerre.

Les plans des opérations projetées furent ensuite discutés dans la tente royale: c'est là que parut toute la supériorité de la tactique européenne, et que Sébastien développa son génie. Il examina les cartes, fit des réflexions sur le plan de campagne, en démontra les avantages et les incon-

véniens, et enfin proposa quelques changemens qui lui parurent nécessaires, et dont il démontra l'utilité avec toute la vivacité de son caractère.

Sébastien se trouvait sur un sujet qui avait été l'objet de ses plus profondes méditations; le champ de la gloire s'ouvrait devant lui; cette brillante perspective excitait son enthousiasme. Une nouvelle ardeur s'était emparée de lui. Les jeunes courtisans l'entouraient, et se faisaient expliquer ses moindres paroles par un interprète; ils ne songeaient plus à son armure grossière; et lui-même oubliait qu'il ne présidait pas son conseil; sur son front était empreint l'air d'autorité d'un roi, et sur ses lèvres l'éloquence entraînante d'un habile général.

— Quel est donc cet homme? dit enfin le fils du Sophi avec étonnement : a-t-il commandé des armées dans son pays? »

Shirley répliqua à voix basse, pour n'être pas entendu de ceux qui les entouraient ; — J'ai dit au sublime père de votre hautesse, qu'il desire cacher son rang et son

nom, et qu'il veut n'être connu que sous celui du chevalier de la Croix. Son illustre maître, don Sébastien, roi de Portugal, périt dans une malheureuse expédition contre les Maures; et depuis ce moment ce fidèle sujet s'est voué à défendre la cause de la religion et de l'humanité. Je réponds de lui, et je suis garant que la Perse n'aura pas à se repentir de la confiance qu'elle lui accordera sous ma responsabilité. »

Le prince Abbas témoigna sa satisfaction à sir Anthony en s'inclinant avec grâce, et dit à Sébastien : — J'accepte vos services; dès ce jour vous serez compris dans la liste royale des guerriers de mon père. Songez à répondre à ma confiance; demandez ce que vous desirez; mes trésors, mes arsenaux vous seront ouverts. Je suis assuré que vous ne ferez pas un usage indiscret de ma générosité. »

Lorsque l'interprète rendit ce discours au monarque chrétien, il regarda le prince avec fierté; son orgueil était révolté de la double injonction de ne pas se montrer indigne de la confiance qui lui était accordée. Mais se rappelant qu'une parfaite

aménité ne devait pas être exigée de ceux à qui la religion du Christ est étrangère, il reprima son mécontentement, et répondit avec dignité : — Le succès est dans la main de Dieu; mais la vérité et l'action dépendent de nous. Je puis m'égarer et périr, mais non pas vivre et perdre l'estime de moi-même. Prince, pardonnez-moi, si je n'accep:e de vos bontés que la permission de partager les dangers de vos soldats; et comme la connaissance de votre langue m'est bien importante dans cette occasion, je vous prie de permettre qu'un de vos interprètes me donne les moyens de l'acquérir. »

Un banquet somptueux les attendait dans le palais du Sophi; le vieux roi Xatama n'y parut pas. L'air était embaumé de parfums délicieux, et l'oreille enchantée par la plus douce harmonie. Les momens qui suivirent le repas furent consacrés à entendre les plus beaux morceaux de poésie, et à voir les danses légères des jeunes Persanes. Le goût sévère de Sébastien voyait avec indifférence leurs attitudes voluptueuses; mais il goûta da-

vantage les compositions de leurs poëtes, qui célébraient le chant du rossignol, le parfum des fleurs, et les charmes de la nature.

Placé près du fils du Sophi, il s'aperçut que ce jeune prince, quoiqu'à l'âge où tous les sens sont ouverts à toutes les séductions, était peu sensible à celles qui s'offraient à lui, et qu'absorbé dans ses pensées, il semblait méditer sur des objets d'une grande importance.

Sébastien, charmé de la dignité d'un tel caractère, entra en conversation avec lui; et, quoiqu'un interprète pût rendre difficilement les nuances de leurs pensées, ils se plurent mutuellement. Le prince Abbas engagea son ami, pour le jour suivant, à des jeux guerriers, où il pourrait juger de son adresse.

Le lendemain, au lever du soleil, un écuyer entra dans la cour de sir Anthony, conduisant un superbe cheval, dont le harnois était brillant d'or et de pierreries : Abbas avait joint à ce présent un mouchoir de soie, avec ces mots brodés en perles : *Étranger accompli, reçois ce présent du*

fils du Sophi; ce n'est pas le prince, mais l'ami qui te l'offre.

Une attention si aimable effaça dans l'esprit de Sébastien toute trace de mécontentement. Il répondit avec grâce; et, s'étant revêtu de sa simple armure, il se rendit au lieu marqué pour les joûtes.

La lice était remplie par les jeunes seigneurs, et sur les gradins on voyait les plus belles femmes de l'Asie. Sébastien eut l'avantage dans tous les genres de combats; ces guerriers efféminés ne pouvaient lui résister. Le prince Abbas accorda le prix au chevalier étranger : c'était une armure d'or complète.

Ce prix lui fut remis par le Sophi, qui, d'une fenêtre de son palais, était témoin des jeux. Il reçut son nouveau guerrier avec beaucoup de politesse; mais la faiblesse de son âge et de sa santé ne lui permettait pas de longs discours; et, après un court levé, il renvoyait toutes les affaires à son fils.

Le prince Abbas, satisfait de tout ce qu'il avait vu de Sébastien, le nomma à un emploi important sur la frontière, où

il rassemblait des forces considérables pour s'opposer aux progrès d'Ibrahim. S'il avait continué de s'avancer, les Perses avaient l'ordre d'occuper toutes les forteresses qui étaient sur la frontière de l'Arménie; et cette ligne devait opposer une barrière formidable à sa retraite. Abbas se proposait de marcher en personne pour le rencontrer entre Ispahan et le Tigre.

Ibrahim ayant reçu un échec du général des Perses, s'était retiré, et, dans l'inaction, attendait de nouveaux renforts.

Cette circonstance donna le temps à Sébastien de s'appliquer à comprendre la langue persane, dont la connaissance lui devenait bien nécessaire. Sa facilité naturelle lui fit faire des progrès rapides; et au bout de trois semaines, il en savait assez pour se passer des secours de son interprète. Il consacrait ses journées à cette étude, et à celle de la tactique militaire des Perses, et il donnait ses soirées aux fêtes brillantes de la cour, où les jeunes seigneurs développaient toute leur magnificence.



CHAPITRE XXXVI.

La veille du jour où les nouvelles levées devaient marcher vers la frontière, Sébastien fut surpris par une visite inattendue. Il s'était retiré dans le kiosque que sir Anthony lui avait cédé dans ses jardins, et qu'il occupait seul. La tranquille beauté de la nuit éloignait le sommeil de ses yeux; appuyé sur un treillage où s'entrelaçaient le chèvrefeuille et le jasmin, il écoutait les rossignols qui se répondaient sous la feuillée; les accens de l'amour heureux lui faisaient sentir plus vivement les peines de l'absence; et l'inquiétude qu'il éprouvait sur la destinée d'Aziek, son image chérie, l'absorbaient tout entier, lorsqu'il entendit les pas de deux personnes qui s'avançaient vers le kiosque, et bientôt il vit paraître une femme voilée suivie d'un esclave. La dame fit un signe à l'esclave, qui se retira aussitôt, et elle entra dans le salon.

Combien les amans sont disposés à croire ce qu'ils desirent ! Sébastien ne respirait que pour Aziek ; et, sans concevoir comment elle aurait pu arriver jusqu'à lui, il imagina que c'était elle qu'il voyait. Il s'élança vers l'inconnue, et allait la serrer dans ses bras, lorsqu'il se sentit repoussé avec modestie. — Chrétien, lui dit-elle, je me suis bien mépris sur votre caractère, ou vous me prenez pour une autre. Sans doute il est à la cour de Perse des femmes qui oublient votre pays et votre religion ; je ne suis pas de ce nombre. »

Sébastien se retira respectueusement. La dame, rassurée par ce témoignage de soumission, s'assied sur un des divans, et continue ainsi :

— Je ne viens pas, seigneur chevalier, avec l'espérance ou le desir de séduire votre cœur ; mon motif est différent. Enhardie par la noblesse et la douceur de vos manières (car je vous ai vu aux fêtes de la cour), et convaincue de votre mérite d'après l'amitié que vous témoigne le prince Abbas, je viens solliciter une

grâce (ici sa voix s'affaiblit, et elle soupira), et j'ose espérer que vous ne me refuserez pas. »

— Ne dites pas solliciter, madame, reprit Sébastien ; une femme vertueuse commande partout ; parlez, et vous me verrez prêt à vous obéir. »

La dame écarta son voile pour juger de la vérité de ses paroles, et découvrit un visage charmant. Ses yeux exprimaient toute l'agitation qu'elle éprouvait ; ils étaient beaux, mais n'avaient pas la douceur de ceux d'Aziek ; ses larmes coulèrent, et elle baissa son voile.

— Je dois vous apprendre, ajouta-t-elle d'une voix tremblante, que vous voyez devant vous Maimuna, la fille d'un des plus braves généraux du Sophi. Six mois se sont écoulés depuis que mon père a péri sur le champ de bataille, et moi seule conserve sa mémoire. Dans ma maison est un jeune orphelin, le fils d'un parent chéri ; il a la passion des armes ; il desire combattre contre les Turcs... Son âge est si tendre... mon attachement si grand...

son desir si ardent... » La voix de Maimuna s'affaiblit; elle hésite, s'arrête.

Sébastien la regarde avec étonnement. Il était évident qu'une forte émotion l'agitait, et il ne pouvait en pénétrer la cause. Il s'approche d'elle respectueusement, et, avec un de ces regards qui lui gagnaient tous les cœurs, lui dit :

—Bannissez toutes craintes, madame; je suis incapable de concevoir une pensée qui puisse alarmer votre délicatesse, ou vous faire craindre une fausse interprétation de vos sentimens. L'amour a purifié mon cœur, il n'est plus à moi; mais je dois mon amitié et mes services à la beauté et à la vertu. Est-ce à mes soins que vous voulez confier ce jeune homme, ou desirez-vous que j'obtienne pour lui une place honorable auprès du prince Abbas? »

—Oh! non, s'écria Maimuna avec vivacité; c'est à vous que je veux le confier pour sa sûreté, pour son instruction, pour guérir sa fatale passion. Je consens qu'il soit témoin d'une campagne, d'une seule campagne. Chrétien, soyez son guide;

préservez-le, autant qu'il vous sera possible, des dangers de la guerre. »

Maimuna, en prononçant ces mots, était tellement émue, que Sébastien ne put s'empêcher de croire qu'elle prenait le plus vif intérêt au jeune homme qu'elle lui recommandait. La délicatesse lui imposa silence, et il se contenta de lui promettre la protection qu'elle sollicitait.

—Je n'ai pas besoin de vous demander le secret, dit la belle Persane en se retirant; peut-être vos secrètes pensées ne me sont-elles pas favorables; mais je prends le ciel à témoin qu'elles seraient injustes. »

— Je ne hasarde aucunes conjectures, reprit Sébastien en baisant le bas de son voile. Si ce jeune homme mérite une telle sollicitude, et je me plais à le croire, qui pourrait vous blâmer? »

Maimuna le regarda comme si elle était frappée de cette remarque imprévue; et, après un moment de silence, lui demanda à quelle heure Zaphna, son protégé, pourrait se présenter chez lui le lendemain? Sébastien lui indiqua la première du jour, et elle s'éloigna.

Les réflexions que Sébastien faisait sur cette singulière aventure, furent interrompues par l'arrivée du prince Abbas; il venait informer le chevalier portugais d'un mouvement inattendu de l'ennemi, qui nécessitait un changement dans le plan d'opérations des Perses. Après avoir pris de nouvelles mesures et envoyé des ordres aux principaux officiers de l'armée, le prince lui dit avec une sorte d'insouciance :

—J'ai mal pris mon moment, chevalier; et si j'en juge par la charmante figure de la dame qui vient de vous quitter, vous devez être peu disposé à vous occuper d'objets aussi sérieux. »

Abbas s'arrêta. Sébastien ne répondit point. Le prince, jetant sur lui un œil sévère, ajouta : —Souffrez que je vous dise, chevalier, que, dans ce pays-ci, nous évitons de donner lieu au scandale. Si nous cédons à l'empire de la beauté, nous croyons ne pas devoir nous faire honneur de notre faiblesse, et, surtout, éviter, s'il est possible, de porter la honte dans une famille noble. J'aurais desiré que vous

eussiez respecté la protection que vous offre la maison de l'ambassadeur. »

—Prince, me croyez-vous capable d'abuser de cette protection? reprit Sébastien avec un regard où se peignait l'indignation; pouvez-vous attaquer l'honneur d'un homme à qui la fortune n'a laissé que ce seul bien? » En disant ces mots, ses yeux se portèrent sur la garde de son épée.

Le prince réfléchit un instant, et lui dit:

—Ne brisons pas les liens de l'amitié pour une femme; car en est-il une qui soit digne de ce triomphe? Expliquons-nous franchement : j'avoue que le ton dont je vous ai parlé de votre aventure galante, avait plutôt la dureté de celui d'un censeur, que la douceur indulgente d'un ami. La sévérité est dans mon caractère; vous devez me la pardonner. Je voulais vous avertir, pour votre sûreté même, de ne pas encourager un amour qui peut avoir des suites funestes. Cette dame m'a paru d'une haute naissance; et les faiblesses des femmes de condition sont ici punies de mort. Si vos intentions sont honorables, je serai le confident de votre

amour. Apprenez-moi au moins le nom de la dame. »

— Vous ne parlez pas sérieusement, prince, en me demandant un aveu de ce genre. Pensez-vous qu'un homme d'honneur puisse trahir même une faiblesse qu'il condamnerait? Soyez sûr cependant que je n'ai point de confidence de cette espèce à vous faire. Une dame était ici, je ne puis le nier; mais, sur la foi d'un Portugais, d'un soldat, d'un...... » Dans la chaleur de son discours, il s'aperçut qu'un mot qui l'aurait découvert allait lui échapper; il s'arrêta brusquement, et se détourna en marquant de l'hésitation.

Le prince, qui crut voir dans son embarras une preuve qu'il manquait de franchise, s'écria avec amertume : — Combien l'amour est une passion méprisable! ou plutôt combien cette passion dégrade l'homme qu'elle asservit, lorsqu'elle est illicite! Elle fait taire la vérité, et enseigne le langage du mensonge aux âmes les plus sincères. N'ajoutez rien, seigneur chevalier; je vous estime trop pour ne pas craindre de vous estimer moins à l'avenir. »

Le respect que Sébastien avait pour les principes du prince, put seul modérer la violence de ses sensations. Il répliqua avec véhémence : — Je jure, sur la foi d'un Portugais, d'un soldat et d'un chrétien, que cette dame est venue me voir une seule fois; et je crois fermement que ce sera la dernière; elle a été peu de temps avec moi, et n'a écarté son voile qu'un seul instant, pendant un discours auquel l'amour n'avait aucune part. »

— L'amour n'y avait aucune part! répéta le prince avec vivacité; mais, au nom du ciel, dites-moi quel motif pouvait amener une dame de Perse, à cette heure, dans le logement solitaire d'un étranger? »

— C'est précisément la question à laquelle je ne puis répondre; mon honneur me le défend; et vous ayant assuré que vos soupçons sont injustes, je vous demande, pour preuve de votre confiance, de n'en pas exiger davantage. La réputation de cette dame est un dépôt sacré qui m'est confié; et ceux qui oseraient l'attaquer, doivent craindre ma vengeance. Je devais ces explications à votre amitié;

et j'ai fait violence à mon caractère pour vous les donner. »

Le prince le regarda avec étonnement; sa fermeté attirait son estime. — Je vous promets le secret, dit-il en lui présentant la main; je croirai votre étrange assertion; mais permettez-moi, mon ami, de penser que la dame a des idées moins singulières, et qu'elle cherchera à vous voir encore. Quels que soient les motifs qui aient pu servir de prétexte à une démarche si hasardée, soyez certain que l'amour seul peut engager une femme à compromettre son caractère, en allant elle-même chercher un jeune guerrier dans son kiosque à cette heure. Mais je n'ai qu'une chose à vous recommander : respectez le sang royal. J'ai une sœur qui vous a vu dans nos tournois; si elle avait pu oublier la modestie de son sexe, et ce qu'elle doit à sa naissance; si elle était l'inconnue voilée, je n'ai pas besoin de vous dire qu'une haine implacable deviendrait un devoir dans un frère déshonoré et un ami trahi. »

— Comme la dame m'a dit son nom et son rang, reprit Sébastien, je puis vous tranquilliser à cet égard. »

Le prince fixa de nouveau sur Sébastien un regard inquiet et scrutateur; il semblait qu'une idée nouvelle s'offrait à son esprit; il changea de couleur plusieurs fois, essaya de parler, hésita, et dit enfin : — Qu'il n'en soit plus question; une autre peut lui ressembler. Seigneur chevalier, je vous remercie de votre modération, mais n'oubliez pas que je vous ai dit que le déshonneur d'une famille noble est en Perse le déshonneur de toutes. Adieu; dans deux heures nous nous retrouverons à la tête de nos troupes, et nous ne nous occuperons, nous ne parlerons que de la guerre. »

Le léger sourire qui, pendant un instant, avait dissipé les nuages qui obscurcissaient la physionomie du prince, ne put tromper le Roi. Lorsqu'il fut seul, il réfléchit avec inquiétude aux événemens de ce jour. Il était possible que Maimuna l'eût induit en erreur par un faux récit, et qu'elle fût la sœur du prince; il était possible que la curiosité lui eût fait trouver ce prétexte pour venir le voir, et qu'elle eût imaginé de lui envoyer son page, pour

établir avec lui des relations plus intimes. La crainte d'avoir blessé l'honneur d'Abbas, ou de faire tort à son caractère par l'apparence d'une bassesse, lui fit concevoir, pour la première fois de sa vie, une pensée de ce genre; mais que pouvait-il faire? sa parole lui faisait une loi de se taire, et l'obligeait à recevoir le jeune orphelin.

Il attendit le jour avec une extrême impatience. A l'heure convenue, le jeune page parut, accompagné du vieil esclave de Maimuna, qui lui présenta un riche présent de la part de sa maîtresse, et s'éloigna aussitôt.

CHAPITRE XXXVII.

Son nouveau protégé demeura devant lui les yeux baissés ; sa timidité et son air de douceur inspirait l'intérêt ; et son extrême jeunesse dissipa les soupçons que Sébastien avait conçus sur la nature de l'attachement que la belle Persane avait pour lui. Cette conviction ne fit qu'accroître l'embarras du Roi ; il s'approcha du jeune homme ; et, lui prenant la main avec bonté, lui dit : — Vous voulez donc, Zaphna, abandonner la tranquillité d'une maison paisible pour les vicissitudes de la vie des camps ? La nature, en nous formant, indiqua ses intentions ; et la délicatesse de vos membres n'annonce pas qu'elle ait voulu faire de vous un soldat. Croyez-moi, renoncez à ce projet, et cessez de vous livrer à un desir si peu raisonnable. »

Zaphna retira sa main, et, sans lever les yeux, répondit à voix basse : — Je pensais, seigneur chevalier, que vous aviez

promis à ma maîtresse de me recevoir; et ce serait lui faire tort que de croire que lorsque ses exhortations ont été inutiles, celles d'un autre puissent être plus puissantes; je suis décidé à suivre l'armée. »

Le ton ferme dont ces mots furent prononcés, fit sourire Sébastien. — Je vois que vous êtes peu accoutumé à trouver de l'opposition à vos volontés; mais songez, mon jeune ami, qu'il est bien différent de servir un robuste soldat ou une jolie maîtresse : vous n'avez à attendre, avec moi, que dangers et privations. Cependant vous pouvez compter sur mon affection pour vous, et mon zèle pour votre dame; et lorsque je vous rendrai à elle, dites-lui que, pour l'amour d'une femme qui est loin de moi, j'acquiesce aux desirs qu'une autre a formés. »

Le jeune homme rougit comme s'il avait deviné la pensée du Roi; il ne répondit pas, mit la main sur son cœur, et s'inclina en signe d'obéissance. Sébastien lui indiqua les devoirs qu'il avait à remplir. Le son de la trompette se fit entendre, et il se hâta d'aller retrouver sir Anthony.

Ils allèrent ensemble rejoindre les troupes, tandis que Zaphna prenait soin de l'équipage de guerre et de Baremel; il se plaça ensuite dans un chariot couvert, et prit rang dans la longue ligne des bagages qui devaient suivre l'armée.

Lorsque Sébastien et le prince se rencontrèrent, il ne restait plus de traces sur leurs fronts des nuages qui s'étaient élevés entre eux. Toute leur énergie était en action. Les troupes défilèrent devant eux : la magnificence orientale des habits blancs de ces guerriers, leurs bonnets pointus couverts d'or, leurs armes éclatantes, la pourpre qui couvrait leurs coursiers, dont les longues crinières flottaient au gré des vents, offraient au Roi un spectacle superbe et nouveau pour lui.

Mais un guerrier européen n'aurait cru voir que les préparatifs d'un grand tournois, et l'image brillante de la guerre. La vue de ces groupes de soldats légèrement vêtus et armés d'arcs dorés, ne pouvait pas exciter la même émotion que celles des phalanges de guerriers couverts de fer, armés de masses et de haches d'ar-

mes, et s'avançant ensemble comme s'ils n'étaient mus que par un seul mouvement et animés par une seule pensée.

Le roi de Portugal regarda d'abord les troupes persanes avec plaisir, ainsi qu'il aurait considéré un brillant tableau; mais bientôt des réflexions plus sérieuses occupèrent sa pensée; il jugea leur faiblesse, et ses yeux suivaient leur marche avec inquiétude. Il se rappela ses revers; et les plaines immenses où était le camp des Perses, présentaient à son imagination troublée les ombres de ses braves soldats.

La pâleur de son visage frappa sir Anthony; il s'avança, et lui dit, en fixant sur lui un regard inquiet : — Vous paraissez troublé, mon brave ami; peut-être vous imaginez-vous qu'en voyant l'importance du commandement qui vous est confié, je crains d'avoir été trop loin. Je sais que mon honneur, ma sûreté et ma vie dépendent de votre fidélité envers le Sophi, et c'est par cette raison que j'en suis plus assuré. »

— Vous pouvez être sans crainte, généreux Anglais, s'écria Sébastien, en prenant sa main avec vivacité; l'infâme qui mé-

diterait une trahison, serait ramené à son devoir par une confiance si héroïque. Oui (ajouta-t-il après un moment de silence), je sauverai la Perse, ou je périrai : la noblesse de vos procédés me fait une loi de ne regarder la délivrance de l'objet de toutes mes affections que comme un but secondaire. »

Shirley vit dans la chaleur de la réponse de Sébastien, dans l'enthousiasme qui brillait sur son visage, la preuve de sa sincérité. Il éprouva un instant d'embarras ; sa confiance en avait été ébranlée, et le chevalier avait bien compris que son discours était une leçon indirecte. Shirley avait vécu trop long-temps dans les cours, pour que ses craintes ne fussent pas justifiées. Il tira une riche bague de son doigt pour l'offrir en signe d'amitié à l'étranger ; mais s'apercevant qu'il n'avait pas d'anneau à lui donner en échange, il s'en abstint par délicatesse.

Le présent qu'il avait reçu à son départ du généreux Tefza, avait rendu le Roi indépendant de toutes obligations pécuniaires ; et quoiqu'il eût accepté un logement



chez l'ambassadeur, toute la maison s'était ressentie de sa libéralité; Sébastien ne pouvait oublier qu'il avait été roi; et heureusement la fortune ne l'avait jamais mis dans le cas de songer que même un monarque doit proportionner ses largesses à ses moyens. Comme général, il était obligé de se servir des trésors du Sophi; mais il n'en fit jamais usage que pour son service et les besoins de l'armée.

Dans le nouveau plan de campagne, les deux chefs devaient se séparer pour tromper l'ennemi : le temps pressait, et une extrême diligence était nécessaire pour déjouer l'habileté du pacha.

Les troupes se divisèrent, et les chefs se firent leurs adieux. Le prince Abbas, au moment de s'éloigner, dit d'une voix basse, à Sébastien, et d'un air troublé auquel il s'efforçait de donner l'apparence de la gaîté : — Il y a, sans doute, des beaux yeux à Ispahan, qui sont noyés dans les larmes en songeant à vous. »

Sébastien sourit, lui serra la main, et s'inclinant en passant devant sir Anthony, se mit à la tête de sa division.

CHAPITRE XXXVIII.

Le conseil de guerre ayant appris que l'armée du pacha s'avançait vers la capitale, avait décidé que le prince Abbas marcherait contre lui, et lui livrerait le combat, tandis que le chevalier chrétien couperait sa retraite en se rendant maître des défilés qui sont sur la ligne des forteresses d'Arménie. Le poste le plus brillant était celui du prince; mais Sébastien, qui jugeait des choses avec l'expérience d'un ancien soldat, se crut distingué en obtenant le plus périlleux et celui qui demandait le plus d'habileté.

Pendant le peu de durée de son séjour à Ispahan, il n'avait pas perdu le temps à changer les manœuvres des troupes qui lui étaient confiées; mais il l'avait employé à examiner comment il pourrait se servir d'une machine si mal construite; persuadé qu'un habile général trouve des ressources suffisantes dans le courage et la docilité du soldat.

On le voyait attaquer les Turcs, les disperser, emporter à la pointe de l'épée leurs plus forts retranchemens ; quelquefois il marchait sous un soleil brûlant, quelquefois il profitait d'une nuit orageuse pour les surprendre ; il volait, avec la rapidité de l'éclair, d'une frontière à l'autre, rétablissant dans leurs foyers les villageois fugitifs, délivrant les femmes et les enfans du déshonneur et de l'esclavage, et recevant partout les bénédictions et les vœux de ceux qui voyaient en lui leur libérateur.

Mais l'idée d'Aziek le suivait partout ; les lauriers qui paraient son front ne pouvaient avoir de prix à ses yeux que quand il l'aurait délivrée ; en vain il interrogeait les prisonniers turcs, ils ignoraient tous si elle était arrivée en Syrie.

Quoique cette incertitude n'eût pas le pouvoir de le distraire de ses devoirs pendant le jour, elle éloignait le sommeil de ses yeux aux heures où ses troupes se livraient au repos. Zaphna seul avait ses confidences ; il avait banni une partie de sa timidité, et ses attentions pour son maître avaient gagné son affection.

Ce fut alors que la nouvelle de la défaite du prince Abbas répandit la consternation dans le camp; un courrier l'apporta au milieu de la nuit avec une lettre du prince conçue en ces termes : « J'ai perdu la bataille. L'ennemi sera aux portes d'Ispahan peut-être avant que cette lettre vous parvienne. Venez, brave étranger, venez réparer mes fautes. »

Des larmes d'admiration et de regret mouillèrent ses yeux en voyant la noble soumission de cette âme généreuse; il donna la lettre à Zaphna, et lui ordonna de tout préparer pour son départ.

Le jeune page fut tellement frappé du danger qui menaçait la capitale, et sans doute l'objet de ses plus tendres affections, qu'il ne put répondre, et sortit de la tente en faisant signe à son maître de ne pas le suivre; quelques minutes après il rentra les yeux gonflés de larmes, et lui dit : — Vous savez, seigneur, que j'ai dans cette ville des amis bien chers; je tremble pour eux; hâtons-nous d'aller à leur secours. »

— Vous ne pourriez supporter la fati-

gue d'une marche aussi rapide, répliqua Sébastien; il faut que je sois sous les murs d'Ispahan demain avant le coucher du soleil. Remettez-vous, mon enfant; vous me suivrez plus doucement; je ne voudrais pas que vous tombassiez au pouvoir d'Ibrahim. » Il sortit sans attendre sa réponse, et se pressa de donner des ordres pour rassembler les garnisons, et marcher sur Ispahan.

Il rencontra sur la route les fuyards, qui lui apprirent que le prince Abbas s'était jeté dans la capitale avec les débris de son armée, et qu'elle allait être investie par le pacha.

A une petite distance de la ville, il fit faire halte à ses troupes dans une position qui les dérobait à la vue de l'ennemi, et dépêcha des espions, qui lui apprirent, à leur retour, qu'Ispahan était pris, que la ville était occupée par les Turcs et les Syriens, et qu'une division de leur armée était campée sous ses murs.

Sébastien se décida à l'instant même; il sépara ses forces en deux parties inégales. Il espérait tromper l'ennemi avec la plus

petite, en lui présentant le combat, tandis qu'avec l'autre il attaquerait la ville. Il détailla son plan aux principaux officiers, et quand il se fut assuré de leur approbation, il s'adressa à ses soldats, leur rappela qu'ils allaient combattre pour leurs foyers, leurs libertés et leurs plus chers intérêts; il y joignit un tableau si énergique des souffrances du prince qu'ils chérissaient; il exalta tellement leur enthousiasme, que, par un mouvement spontané, ils s'écrièrent ensemble : Il faut le délivrer, ou mourir.

— Mes amis, dit alors Sébastien en agitant son épée et montrant Ispahan, marchons, et combattons pour Dieu et le prince. »

Ibrahim fut trompé par ce stratagême; il envoya à son camp l'ordre d'attaquer le corps des Perses qui s'avançait vers lui; ce fut vers le soir que les deux armées se rencontrèrent. Il avait été recommandé au général persan de combattre à la manière des Parthes, en se retirant après chaque charge, pour attirer les Turcs loin de la ville. Sébastien, caché derrière la

montagne qui couvre Ispahan, attendait la nuit avec impatience. Tout était en repos dans la ville; déjà l'écho avait cessé de répéter le bruit des armes; les sentinelles turques veillaient seules sur les remparts. Le Roi divisa ses forces, et attaqua à-la-fois la ville de deux côtés. Les murs sont escaladés, les portes enfoncées, les rues remplies par les Perses triomphans. Toutes les places retentissent des cris des combattans. Sébastien, semblable à l'ange exterminateur qui défend la cause du juste, paraît à-la-fois dans tous les quartiers de la ville.

Les Turcs, ivres d'opium et de sommeil, s'enfuirent en désordre. Le Roi s'informa auprès d'un prisonnier de la destinée du prince. Il aurait pu dans ce moment s'assurer de la personne du pacha; mais la vie du prince était exposée; il pouvait être sacrifié à la vengeance des Turcs; Sébastien n'hésita pas un instant; tout intérêt personnel fut oublié; il courut vers son ami, et eut le bonheur de lui rendre la liberté.

— Allez, prince, s'écria Sébastien, al-

lez vous montrer à votre peuple; en vous voyant, il oubliera toutes ses fatigues. » Ils s'embrassèrent, et le Roi se déroba à l'expression de sa reconnaissance.

Ibrahim, avec les débris de son armée, avait rejoint le corps qui suivait la division de Sébastien. Ses troupes étaient supérieures en nombre; mais ignorant ce qui se passait dans la ville, il se contenta d'effectuer sa retraite en ordre, et de se retrancher dans la forte position qu'il avait occupée.

Essayer de forcer le camp des Turcs, aurait été risquer les avantages de la journée; d'ailleurs, les Perses étaient épuisés par une marche rapide et plusieurs combats. Sébastien rappela ses troupes, et le soir sa seconde division le rejoignit; elle avait laissé Ibrahim retranché dans ses montagnes, et avait tourné son camp en revenant sur ses pas.

Le chevalier de la Croix avait rempli la promesse qu'il avait faite à sir Anthony, il avait sauvé la Perse avant de se livrer au plus cher desir de son cœur, celui de retrouver Kara Aziek.

Il courut au palais après le combat; c'était là que le pacha avait son quartier-général, et il espérait y retrouver son amie. Il questionna les gardes; tous l'assurèrent qu'aucune femme n'avait paru à la suite du pacha; il fit interroger les prisonniers : enfin, un soldat syrien assura que le pacha avait laissé des femmes dans un camp près de Bagdad, et qu'on y avait vu arriver une dame maure. A cette question Sébastien sentit renaître toutes ses espérances. — Je veux voir cet homme, dit-il à l'interprète qui lui avait transmis les paroles du Syrien. Qu'on me l'amène; je veux savoir de lui... » Il fut interrompu par l'arrivée du prince Abbas.

Le fils du Sophi prit sa main et la pressa sur son cœur en silence; mais ce silence était plus expressif que des paroles; enfin il lui dit : — Vous avez réparé mes fautes; vous avez sauvé mon père et le royaume; vous m'avez empêché de mourir de honte et de douleur! Que puis-je faire pour vous? Déjà vous avez obtenu la seule récompense qui fût digne de vous; notre estime

et notre admiration! S'il est encore quelque chose en Perse qui puisse vous être offert, ordonnez! »

— Je ne desire rien de plus, reprit Sébastien en souriant; je demande seulement que les chrétiens soient bien traités par les Perses; et si quelques-uns s'établissent parmi eux, qu'ils se souviennent qu'un chevalier chrétien aima leur prince et combattit pour eux. »

— Et c'est tout ce que vous desirez? reprit Abbas avec des regards où le plaisir étincelait; mais si les beaux yeux contre lesquels je voulais armer votre cœur y avaient fait naître un tendre intérêt, si la plus rare beauté d'Ispahan,... si ma sœur Zélide; enfin.... il n'est rien que je ne puisse accorder à l'ami à qui je dois la liberté, l'honneur et la vie. »

— N'ayez aucune crainte, prince; l'image d'une femme chérie a depuis longtemps garanti mon cœur contre toute autre impression; aucunes femmes ne peuvent l'effacer. »

Le prince sourit, et conduisit le Roi dans les appartemens intérieurs, où le Sophi et sir

Anthony l'attendaient. Sébastien éprouva la plus douce satisfaction, en recevant les éloges et les remerciemens de sir Anthony. Le Sophi, affaibli par l'âge, pleurait comme un enfant, lorsqu'il embrassa son fils ; il détacha ensuite de son cou un superbe collier de diamans, et l'offrit à Sébastien, qui se refusa d'abord à ses instances et à celles du prince Abbas; mais il y avait quelque chose de si touchant dans l'expression de la reconnaissance d'un père et d'un respectable vieillard, que le roi de Portugal ne put résister plus long-temps, et il laissa le prince Abbas le passer à son cou. Sans cesse occupé de celle qui régnait seule sur son cœur, il proposa alors au Sophi d'attaquer le camp du pacha, après que les troupes se seraient reposées une nuit, et de terminer la guerre en écrasant à-la-fois toutes les forces qui restaient aux Turcs dans la Perse.

Le Sophi, devenu timide par la mauvaise fortune, ne voulut suivre qu'une partie de ce conseil. Il insista sur la nécessité de donner un plus long repos à son armée, pour pouvoir augmenter sa force.

Le pacha avait placé un corps de reserve en Arménie, et dans ce moment il devait avoir la supériorité du nombre.

Sébastien opposa les raisons les plus fortes pour combattre son opinion; le Sophi fut inébranlable; et le prince Abbas, brave comme un lion, mais sans génie pour la guerre, fut de l'avis de son père. Sébastien se soumit en silence à leur décision.

Le prince paraissait agité; ses regards peignaient l'inquiétude d'un homme qui voudrait parler, mais qui n'ose exprimer sa pensée. Enfin il s'approcha de Sébastien, et lui dit avec embarras : — Si dans ce moment vous étiez à ma place, que desireriez-vous? »

— Je vous comprends, prince, répondit Sébastien; vous desirez que j'abandonne le commandement; vous voudriez frapper ce dernier coup vous-même. Je ne puis blâmer une aussi louable ambition; je la respecte; mais je crains que les soldats, accoutumés à ma manière de commander.... » Il s'arrêta, ne sachant comment rendre sa pensée sans blesser le

prince; il connaissait la faiblesse de ses talens militaires, et il tremblait pour Aziek et pour la Perse.

Il se détermina enfin à parler franchement à Abbas de son inexpérience, et des fatales conséquences qui résulteraient d'une seconde défaite, et l'engagea à passer avec lui dans un autre appartement pour pouvoir lui parler sans craindre d'être entendu.

Ils eurent ensemble une longue explication; et quoique Sébastien ne pût pas changer la résolution du prince, il eut la satisfaction de voir que ce n'était pas le vil motif de l'envie qui l'excitait, mais le desir de trouver l'occasion de rétablir ses droits à l'estime du peuple qu'il serait appelé à gouverner.

Sébastien craignant de paraître attacher un trop grand prix au commandement, cessa de s'opposer aux desirs de son ami, et se contenta de lui demander de servir sous ses ordres en qualité de volontaire. Le Sophi approuva cet arrangement, que Shirley combattit inutilement: les deux amis sortirent ensuite du palais

pour visiter les arsenaux et prendre les mesures nécessaires pour prévenir de nouveaux désastres.

Ces soins divers occupèrent Sébastien jusqu'à la fin du jour; il retourna alors dans le kiosque du jardin de l'ambassadeur, et y trouva son page qui venait d'arriver, et d'apprendre à l'instant que la famille royale et Ispahan étaient sauvés.

Le jeune homme tomba à ses genoux, et baisa timidement sa main qu'il baignait de ses larmes. Il répétait d'une voix entrecoupée par son émotion : — C'est pour mon pays! c'est pour mon pays! » Le Roi, touché de sa sensibilité, le releva, et lui détailla les événemens de la nuit. — Vous vous êtes sans doute informé du sort de Maimuna? ajouta-t-il avec intérêt; a-t-elle échappé aux outrages des Turcs? »

Zaphna l'assura qu'elle avait été préservée de tout danger. Le Roi alors lui demanda s'il voulait voir la fin de la campagne, et l'accompagner dans l'expédition qu'il devait faire avec le prince?

A ces mots le page changea de couleur,

il baissa les yeux, et lui dit, d'un ton décidé, que c'était son intention.

Sébastien tâcha en vain de l'en dissuader; le jeune homme persista dans sa résolution; son maître, accablé de fatigue, lui ordonna de lui amener le lendemain le prisonnier turc, qu'il voulait interroger; et il alla se livrer au repos.

Le lendemain Zaphna parut au lever du soleil avec le prisonnier. Sébastien apprit de lui que le pacha n'avait vu la dame maure qu'une seule fois, qu'il avait témoigné le desir le plus vif de la mettre hors des atteintes de l'ennemi; et qu'elle était, avec ses femmes, dans une forteresse au milieu des rochers du Taurus. Il ajouta, qu'ayant été de garde à sa porte, il pourrait y conduire Sébastien.

Le passionné monarque ne s'arrêta point à considérer tout le danger de cette entreprise téméraire. Il était convaincu que le mauvais génie du prince Abbas livrerait à l'ennemi une victoire facile. La perte d'Aziek suivrait la ruine de la Perse. Il n'y avait pas de temps à perdre; il fal-

lait sauver Aziek; il ne pouvait pas hésiter; mais la ruse était nécessaire, et il gémissait d'être forcé de l'employer.

Après quelques instans de réflexion, il accepta l'offre de Jussuf (c'était le nom du soldat turc). Il fut convenu qu'ils sortiraient ensemble de la ville le soir, que deux Italiens que l'ambassadeur avait placés à son service, les attendraient avec des chevaux et des armes. Ces hommes devaient les accompagner jusqu'à la forteresse, et demeurer cachés dans les bois qui l'environnaient, jusqu'à ce que Sébastien vînt les rejoindre.

Pour être admis dans la tour, il devait se présenter comme un envoyé du chevalier chrétien, qui ayant reçu un affront du prince Abbas, voulait se venger, en livrant la ville dont la garde lui avait été confiée. Et pour éviter de donner lieu à un soupçon qu'il aurait pu faire naître en allant directement au camp d'Ibrahim, vers lequel se dirigeait le prince Abbas, il avait préféré d'envoyer un émissaire à la femme du pacha, sous prétexte d'obte-

nir une assurance formelle que ses demandes seraient accordées.

Dans les affaires d'état seulement, les Turcs se relâchent de leurs règles strictes à l'égard des femmes. Il était plus que probable que l'espoir de terminer la guerre ferait donner le pacha dans le piége. Jussuf, admis dans la forteresse, promettait de favoriser la fuite des amans, par un sentier qui conduisait sur les hauteurs; il en connaissait les détours; une porte secrète donnait sur ce sentier; elle était cachée par des broussailles, et communiquait à un bois qui couvrirait leur marche; s'ils pouvaient gagner leurs chevaux, leur retraite serait assurée.

Sébastien adopta ce plan sans hésiter. La physionomie de Jussuf portait l'empreinte de la franchise; et la compassion que lui inspirait la dame maure qu'il avait entendue soupirer sans cesse pendant la nuit où il était de garde à sa porte, paraissait l'animer du zèle le plus sincère pour sa délivrance. Le Roi lui fit un riche présent, lui promit une plus grande ré-

compense après le succès, et le laissa dans le kiosque.

L'enthousiasme que les victoires de Sébastien avait inspiré aux Italiens, les décida aisément à s'exposer pour le service d'un maître qu'ils chérissaient. Ils promirent de l'attendre à la fin du jour sous des platanes qui étaient derrière la ville. Il ne voulut pas que son page l'accompagnât; et, pour éviter d'avoir à combattre ses instances, il résolut de ne lui découvrir ses projets que lorsqu'il serait hors des murs d'Ispahan. Il devait alors le charger d'instruire sir Anthony des motifs de sa fuite apparente, s'il était destiné à périr dans son entreprise, ou à être retenu dans la forteresse.

CHAPITRE XXXIX.

Au moment où Sébastien revint dans le kiosque, il vit entrer le prince Abbas, qui venait l'informer d'un mouvement de l'armée d'Ibrahim, dont il avait été instruit par un déserteur turc. D'après ces nouvelles informations, il revenait à son avis, et se disposait à se mettre en marche à la fin du jour.

Le Roi pâlit; le prince étonné lui demanda la cause de son émotion.

— Je ne suis pas bien, reprit le monarque; je ne suis pas à moi-même; je me sens trop indisposé, pour pouvoir vous suivre si promptement. »

— Vous ne me pardonnez pas, reprit Abbas, de vous arrêter dans la carrière de la gloire. Chevalier, vous me faites tort, si vous croyez qu'un motif personnel me fait agir; si vous pensez que je ne déplore pas la cruelle nécessité qui me force

d'essayer ce que votre bras exécuterait bien plus sûrement. Laissez-moi racheter ma réputation, ou perdre une vie qui n'a plus de charmes pour moi depuis que... » Le prince s'arrêta ; ses soupirs étouffèrent sa voix.

Sébastien, qui ne voyait dans son agitation que le désespoir d'un guerrier qui a éprouvé des revers, lui répondit avec chaleur : — Quelles tristes pensées viennent troubler votre esprit, prince? La valeur, le jugement, le nombre des soldats, souvent ne décident pas le succès ; la victoire est dans la main de Dieu ; et quand un chef a fidèlement employé toutes ses facultés, il doit se croire acquitté par sa conscience et par ses concitoyens. Allez, brave Abbas, allez vaincre; je n'envie point les lauriers qui vous attendent; vos sentimens doivent paraître respectables à un homme qui sentait toute l'amertume des reproches qu'il se faisait à lui-même. Il était dans ma cruelle destinée de perdre une bataille mémorable, de causer la mort de plusieurs milliers d'hommes, par ma crédulité et mon obstination. Oui,

ajouta Sébastien en fixant le signe sacré qui était gravé sur son bouclier, les torrens de sang qui ont coulé dans cette fatale journée, ne peuvent m'être pardonnés qu'en faveur de celui qui a souffert sur cette croix. »

Abbas éprouva une sorte de consolation dans l'aveu de l'invincible étranger. —Vous me ferez ce récit quand nous nous rejoindrons, dit-il en se levant; à présent je dois hâter mon départ. Croyant que nous partirions ensemble, j'ai confié le commandement de la ville à Peri Sader. Je vois qu'une nuit de repos vous est absolument nécessaire : vous me rejoindrez quand vous serez rétabli. »

Sébastien y consentit, et fut sur le point de faire part de son projet à son ami; mais un instant de réflexion le décida à garder le silence. Abbas pouvait ne pas croire à la nécessité d'une telle précipitation; et comme il était impossible de lui laisser soupçonner la crainte qu'il avait de lui voir éprouver encore une défaite, il crut qu'il serait imprudent de risquer l'opposition qu'il pourrait mettre à son

entreprise. Les deux amis se séparèrent après s'être tendrement embrassés.

Le prince rencontra sous le portique le page, qui en montait lentement les marches; il fut frappé de son air pensif; et Zaphna, qui ne l'avait point aperçu, s'arrêta en levant ses yeux sur lui : ces beaux yeux, ce front d'ivoire, cette physionomie si expressive, jetèrent le trouble dans l'âme du prince. Il crut reconnaître sous ce déguisement celle qui était l'objet de toutes ses pensées, et se pencha pour saisir le bras de Zaphna, qui sentit alors ses forces prêtes à l'abandonner; mais bientôt reprenant courage, il s'élança derrière le prince, et gagna l'intérieur du kiosque.

Le premier mouvement d'Abbas le portait à le suivre; mais se rappelant tout ce qui s'était passé, et ne voulant pas accuser Sébastien avant d'avoir une conviction qui ne pût admettre de doutes ni d'excuses, il courut chez Maimuna, questionna ses esclaves, interrogea ses femmes, demanda à être admis chez elle, ou au moins qu'elle parût à sa fenêtre. On

lui répondit que Maimuna était malade et ne pouvait voir personne. Ses soupçons jaloux le jetèrent dans une sorte de délire; et, demeuré seul avec l'esclave favorite de Maimuna, il s'abandonna à la violence naturelle de son caractère, et lui commanda, au prix de sa vie, de lui dire si sa maîtresse n'était pas allée chez le chevalier chrétien sous les habits d'un page?

Son pouvoir, le ton impérieux de sa voix, la crainte de sa vengeance, épouvantèrent la jeune fille; elle tomba à ses pieds, et lui avoua la vérité; mais elle l'assura qu'elle ignorait les motifs de la conduite imprudente de sa maîtresse.

Abbas fut anéanti; mais bientôt un accès de fureur succéda à cet état d'accablement; ses yeux lançaient des éclairs. — Ne sortez pas d'ici, s'écria-t-il d'une voix tonnante; je vous l'ordonne, au péril de vos jours; je vais démasquer l'hypocrite qui a trahi Maimuna; quelque coupable qu'elle puisse être, je veux la sauver si cela est possible. »

Il prenait la route du kiosque, à pas pré-

cipités, lorsqu'il fut arrêté par une femme mal vêtue qui se mit à genoux devant lui en le suppliant de l'écouter. — Je ne puis m'arrêter, je ne puis demeurer : une autre fois; portez votre pétition au Sophi. » L'inconnue saisit le bas de sa robe : — Pour le salut d'Ispahan, écoutez-moi, grand prince ; j'ai quelque chose de bien étrange à vous dire : on vous trahit : ce chevalier chrétien... » A ces mots, Abbas s'arrête comme par enchantement. — Le scélérat ! s'écria-t-il.... » Cette femme, encouragée par le ton dont il avait prononcé ces mots, lui montra un groupe d'arbres qui entouraient une fontaine, et l'engagea à la suivre, pour qu'elle pût s'expliquer plus librement.

Le récit qu'elle lui fit alors décida du sort de Sébastien. Son mari, un des Italiens qui devait l'accompagner, avait eu la faiblesse de lui confier l'entreprise projetée ; et la crainte des dangers auxquels il allait s'exposer, l'avait décidée à tout découvrir au prince.

Cette femme n'avait été instruite qu'à demi, et exprimait mal ce qu'elle avait

appris. Ses discours ne donnaient qu'une idée confuse du projet de Sébastien, et indiquait seulement que l'intention du chevalier chrétien était d'aller dans une forteresse d'Ibrahim, et que l'amour était le motif de sa fuite; mais l'imagination ardente du prince, uniquement occupée de Maimuna, suppléa aux détails qui lui manquaient; il fit de nouvelles questions à l'inconnue, qui, avec la faiblesse ordinaire aux dénonciateurs, présenta les choses de la manière qui lui paraissait s'accorder le mieux avec les soupçons de celui qui l'écoutait.

Le prince crut alors ne pas devoir douter des motifs qui avaient engagé l'homme qu'il venait d'appeler son ami, à ne pas le suivre à l'armée; l'amour et la jalousie étouffèrent tous ses sentimens généreux; il se persuada que le chevalier chrétien, instruit de ses plans de campagne, avait l'intention de le livrer au pacha; il ne vit dans toute sa conduite qu'un tissu de faussetés, et l'espoir d'obtenir le trône ou le gouvernement de la Perse, pour prix du succès de sa trahison;

la honte, la mort et l'ignominie, pouvaient seules expier ses forfaits ; mais pour assurer sa vengeance, il fallait laisser au traître le temps de commencer l'exécution de ses coupables projets.

Après avoir réfléchi quelque temps, il donna sa bourse à la pauvre femme, et lui ordonna de le suivre au palais.

La surprise du Sophi égala l'indigation de son fils. Des ordres furent à l'instant expédiés pour surveiller tous les mouvemens de Sébastien, l'arrêter, avec ses complices, aussitôt qu'ils seraient sortis de la ville, et les jeter dans un cachot jusqu'au retour d'Abbas.

Le devoir faisait une loi au prince de rejoindre ses troupes, qui allaient se mettre en marche; se croyant trompé par l'amour et trahi par l'amitié, il était tombé dans une sorte de frénésie, et son âme, bouleversée par les passions les plus orageuses, était bien loin du calme qui lui aurait été nécessaire pour diriger les opérations de l'armée.

La nuit commençait à répandre ses ombres sur la ville d'Ispahan ; l'impatient

Sébastien, qui, d'après les pouvoirs dont il était investi, pouvait sortir à toute heure, appelle son page; et, suivi du prisonnier turc, traverse la ville pour se rendre au bois de platanes où les Italiens l'attendaient avec quatre forts chevaux.

Jusque là ils avaient marché en silence, et Zaphna était trop agité pour chercher à le rompre; Sébastien lui remit alors un papier; et il allait l'informer de sa destination, lorsqu'une troupe de soldats, conduits par un officier du prince, sortit tout-à-coup du bois, et tomba sur eux à l'improviste.

Sébastien, saisi avant de les avoir aperçus, jugea que toute résistance serait inutile. Son maintien calme et intrépide inspirait le respect aux soldats. Il s'entendit avec surprise accuser de trahison; mais voyant que les apparences étaient contre lui, il demanda à être conduit devant le Sophi, ou au moins devant l'ambassadeur d'Angleterre.

Aucunes de ses demandes ne furent accordées; on l'entraîna à Ispahan, et il fut enfermé dans une prison d'Etat. Za-

phna, qui avait perdu l'usage de ses sens en entendant ces mots terribles : « Le prince de Perse vous dénonce comme un traître, » fut de même conduit dans un donjon, où étant livré à lui-même, il put déplorer les suites de son imprudente démarche.

Tous ces événemens se passèrent avec tant de secret, de circonspection et de promptitude, que sir Anthony n'en fut informé que le lendemain à midi. A peine pouvait-il croire le témoignage de ses sens; il ne lui paraissait pas possible que le noble chevalier chrétien fût capable d'une action si infâme. Mais sentant que non-seulement son honneur, mais les intérêts de son gouvernement, étaient compromis par la confiance indiscrète de son ambassadeur, il demanda une audience particulière au Sophi.

Des circonstances aussi extraordinaires avaient ranimé les facultés de ce vieillard; il s'exprima avec force, et refusa à sir Anthony la permission de voir l'accusé jusqu'au retour du prince.

Shirley, pénétré de trouble et d'inquiétude, se retira sans avoir rien obtenu ; son esprit se perdait dans un dédale de craintes, de conjectures et d'espérances.

CHAPITRE XL.

TANDIS que Sébastien se livrait dans sa prison aux plus tristes pensées, ses gardes lui apprirent qu'il était accusé d'avoir trahi la Perse; que son crime était prouvé par le témoignage des deux Italiens, qui avaient avoué qu'il les avait engagés à le suivre dans la forteresse du pacha; et que le prétexte qu'il avait pris d'aller délivrer une femme qu'il aimait, était évidemment faux, puisqu'au moment même il enlevait une Persane; ce crime seul méritait la mort, et surtout depuis qu'on savait que cette femme était l'objet de l'amour secret du prince Abbas.

Quoique le malheureux monarque se sentît fort de son innocence, toutes les circonstances semblaient se réunir pour le convaincre de fausseté; et quels que fussent les motifs du déguisement de Maimuna, il était évident qu'il serait la victime de la légèreté de cette femme im-

prudente. Ce n'était pas pour lui qu'il adressait ses vœux au ciel; mais il regrettait la vie uniquement pour Kara Aziek, pour cet objet adoré qui perdait avec lui tout espoir d'être rendue à la liberté et au bonheur.

Il entrevoyait encore un rayon d'espérance dans le caractère naturellement généreux du prince; peut-être l'aveuglement de l'amour ne le rendrait pas sourd au langage de la vérité; peut-être en lui faisant un récit fidèle de toutes les circonstances de son attachement pour Aziek, pourrait-il le convaincre que l'ami à qui il avait donné sa confiance, n'avait trahi ni l'amour ni l'amitié.

A la fin de la troisième nuit depuis sa captivité, il entendit des cris tumultueux. La consternation et la douleur régnaient dans la capitale. Il souleva sa tête pour écouter; il n'entendit rien de distinct, mais le tumulte et le bruit redoublaient.

Bientôt l'écho répéta le bruit des pas de plusieurs personnes qui parcouraient la prison. Il demanda ce qui se passait. D'abord, il ne reçut pas de réponse; enfin

un homme lui cria d'une voix dure : — Le prince est pris, le Sophi est mort, le peuple demande votre tête, » et s'éloigna. Sébastien était dans une agitation qu'il est impossible d'exprimer ; il ne savait s'il devait craindre ou espérer, lorsqu'il entendit son nom répété à grands cris hors de la prison. Bientôt les voûtes retentirent de pas précipités, et la porte de son cachot s'ouvrit.

Le courageux monarque attendait la mort. Retiré dans un coin de sa prison, il se préparait à soutenir la fureur d'une populace effrénée ; ses regards intrépides se dirigeaient sur ceux qu'il croyait ses meurtriers, lorsqu'il aperçut dans la foule Shirley et Maimuna encore sous les habits de page. Elle tomba à ses pieds, tandis que des soldats détachaient ses fers. — Vous êtes libre ; hâtez-vous d'aller secourir le prince, » lui dit-elle avec précipitation.

Le Roi croyait sortir d'un songe ; il regardait ceux qui remplissaient sa prison, pour avoir l'explication de tout ce qui se passait autour de lui. Sir Anthony se hâta

de lui apprendre que le papier trouvé sur Zaphna, ses aveux volontaires, et le témoignage de celui qui avait été son interprète auprès du prisonnier turc, avaient fait connaître son innocence; que le peuple ne doutait plus de sa fidélité, et n'avait de confiance qu'en lui seul, dans le danger extrême où il était réduit.

Le prince Abbas était tombé au pouvoir d'Ibrahim, avec ses principaux officiers; le Sophi, accablé par cette nouvelle, était mort; les soldats redemandaient leur général, et juraient de ne combattre que sous ses ordres.

Sébastien, brûlant de l'espoir de sauver encore une fois son ami, s'élance à travers la foule. Son bras était armé d'une épée qu'il avait prise à un des gardes; ses yeux étincelaient; leur feu électrique se communiquait à tous ceux qui l'entouraient. Dès qu'il parut, les soldats le saluèrent comme le génie de la guerre, et l'appelèrent à grands cris pour les conduire à la victoire.

Ce mouvement spontané le toucha vivement : ce peuple jugeait mieux son ca-

ractère que l'homme qu'il croyait son ami; mais ce peuple était sans préjugés, et la jalousie aveuglait Abbas.

Sébastien méditait ce qu'il appelait une noble vengeance. En traversant, avec la rapidité de l'éclair, les campagnes qui le séparaient du prince, son cœur brûlait de lui prouver son injustice, et de le délivrer.

Ses soldats, animés par son exemple, étaient pleins de confiance et d'ardeur; ils ne marchaient pas, ils couraient au combat. Bientôt ils aperçurent l'avant-garde de l'armée du pacha, qui, ayant laissé quelques troupes pour contenir les débris de celle d'Abbas, s'avançait avec rapidité vers Ispahan.

Il n'était pas question de songer à la supériorité du nombre : lorsqu'on est sur le point de tout perdre, il faut tout risquer. Sébastien plaça sa petite armée dans une position où le terrain ne permettait pas à la cavalerie ennemie d'agir, et où l'infanterie ne pouvait pas se déployer; et il présenta le combat.

Qui peut douter du succès de l'enthousiasme uni à la loyauté et au courage? Ses

troupes repoussèrent celles du pacha, et les attaquèrent à leur tour. Bientôt sa déroute fut complète; ses escadrons s'enfuirent en désordre; Ibrahim tomba sous les coups d'un soldat persan, et les Turcs et les Syriens, en apprenant la mort de leur chef, mirent bas les armes.

Sébastien vole vers leur camp. Il demande où est le prince Abbas; on lui montre une tente entourée de gardes, qui rendent les armes aussitôt qu'il paraît. Il voit Abbas couché à terre dans l'attitude du désespoir. Le prince, en l'apercevant, se releve, en lui lançant un regard d'indignation qui annonce que son erreur dure encore. —Traître! tu t'es donc échappé! » s'écrie-t-il en voulant s'élancer sur son libérateur. Sébastien retient son bras; et, d'un ton qui imprimait le respect, lui dit: — Arrêtez, prince; il est des choses que même un ami ne peut pardonner; je suis encore le vôtre. »

Dans ce moment la tente fut remplie par une foule d'officiers et de soldats persans. Quelques-uns se jetaient aux pieds de leur souverain; d'autres baisaient ses

mains; tous exprimaient leur admiration pour Sébastien. Abbas, étonné, demanda ce que signifiait cet enthousiasme?

Le premier écuyer de son père, qui avait été témoin des singuliers aveux de Maimuna, se hâta de lui apprendre qu'un des officiers qui avaient arrêté le chevalier, s'était rappelé un billet qu'on avait trouvé sur le page, et qui, quoique adressé à sir Anthony Shirley, avait été apporté au Sophi : dans ce billet, Sébastien faisait part à l'ambassadeur de son projet, et du motif qui le lui faisait entreprendre. Le Sophi, étonné, envoya chercher Shirley; et, par son conseil, fit venir celui qui avait servi d'interprète au chevalier auprès du Turc. Le témoignage de cet homme s'accordait parfaitement avec la lettre; il ne restait plus qu'à éclaircir le mystère du déguisement du page.

Maimuna fut appelée; elle tomba aux genoux du Sophi, et avoua en tremblant, qu'une passion sans espérance qu'elle avait conçue pour le prince, l'avait décidée à se cacher sous ce déguisement, pour s'introduire auprès d'un guerrier qui de-

vait l'accompagner partout ; elle protesta que son unique desir et son seul espoir était de le voir à chaque instant, et peut-être de lui prodiguer ses soins s'il était blessé. Le peu d'attention qu'elle croyait qu'il faisait à elle (car souvent l'amour nous aveugle sur ce que nous desirons le plus vivement), lui avait persuadé qu'elle paraîtrait à ses yeux sous les habits de page sans être découverte ; et puisqu'il l'avait reconnue, puisqu'il l'avait crue coupable d'un crime aussi impardonnable, elle desirait expier sa faute, et voir ses souffrances terminées avec sa vie.

Son émotion était trop forte pour qu'on pût douter de la sincérité de cet aveu si extraordinaire. Ses larmes, sa rougeur, quand elle prononçait le nom du prince, portèrent la conviction dans l'esprit du Sophi ; il eut pitié d'une passion aussi vive ; le souvenir des services de son père le disposait à l'indulgence ; tout fut pardonné, et il ordonna qu'il ne fût jamais fait mention de cet étrange événement.

Les Italiens, interrogés séparément, rendirent témoignage de la fidélité de leur

maître; ils furent acquittés; et le Sophi allait charger l'impatient Shirley d'aller délivrerson noble ami, lorsqu'un courrier vint annoncer la défaite et la captivité du prince Abbas.

Ce malheureux père, affaibli par l'âge, ne put soutenir un choc aussi cruel; il tomba presque sans connaissance dans les bras de ceux qui l'entouraient; respirant encore, mais ne pouvant parler, il éleva ses yeux vers le ciel avec l'expression de la plus vive douleur; et bientôt la main glacée de la Mort les ferma pour jamais.

Lorsque l'officier qui racontait ces événemens en fut à cet endroit de son récit, le jeune Sophi poussa un gémissement, et se jetant sur la terre, se couvrit la tête de son manteau. Personne n'osa troubler sa douleur : les larmes que verse un fils vertueux pour un tendre père, sont sacrées devant les hommes et les anges.

Après quelques instans, il se releva avec l'air de la plus profonde affliction. Ses yeux cherchèrent son ami; mais ils ne

l'aperçurent pas : Sébastien s'était éloigné au moment de sa justification ; toujours occupé de Kara Aziek, il avait été faire de nouvelles recherches sur son sort.

Il parcourait le camp, allait de tentes en tentes, pour interroger les Turcs et les Syriens, redoutant leurs réponses, et tremblant qu'elles ne lui portassent un coup mortel. Enfin, un des officiers du pacha lui confirma la vérité du récit de Jussuf, et l'assura que la dame maure, avec sa suite, se trouvait dans la forteresse d'Ebhn-Saït. Il lui restait encore une question à faire ; mais il sentait son cœur défaillir ; et lorsqu'il voulait parler, la parole expirait sur ses lèvres.

Enfin il fit un effort sur lui-même ; et, d'une voix incertaine, demanda si le mariage du pacha avait eu lieu ? — Non, répondit l'officier, la dame maure a d'abord allégué le deuil de son père ; quelque temps après, elle a vu périr une femme qu'elle avait amenée avec elle ; et cet événement se joignant aux soins de la guerre, ont engagé le pacha à différer son mariage ;

elle a déclaré ensuite qu'elle était chrétienne, et a juré de mourir plutôt que de s'unir à un infidèle. »

A ces mots, le sentiment du bonheur le plus vif succéda à la plus cruelle inquiétude; la transition était si forte, si entière, que Sébastien put à peine la supporter. — Arrêtez! arrêtez! dit-il en prenant le bras du musulman, je n'en puis soutenir davantage! »

Après quelques instans, il revint à lui-même; et, laissant aller le bras du Turc, il se retira dans un endroit écarté. Là, il se prosterna devant le Sauveur des hommes, dont Aziek reconnaissait enfin la divine mission. De douces larmes mouillèrent sa paupière; la conversion d'Aziek, la certitude de sa délivrance, les dangers auxquels il avait échappé, le triomphe de ses armes, la délivrance de son ami, tant d'événemens imprévus dans si peu d'intervalle, s'offraient en foule à son imagination enchantée; et Sébastien, dans tout le cours de sa vie, n'avait pas connu un instant aussi délicieux.

Après avoir donné quelque temps au

tumulte des sensations dont il était enivré, il se leva, et retourna auprès du prince Abbas. Tous deux se cherchaient quand ils se rencontrèrent. Le prince osait à peine regarder celui à qui il devait tout, et qu'il avait traité avec tant de rigueur; il se retirait en détournant la tête, avec un sentiment de honte, et cependant paraissait vouloir lui tendre les bras. Le généreux Sébastien s'élança vers lui, et le serra contre son sein. — Allez, prince, lui dit-il après un moment de silence plus expressif que des paroles, allez à Ispahan, où vous êtes attendu; je cours chercher celle qui seule peut me faire attacher du prix à l'existence. Lorsque vous la verrez, Abbas, vous avouerez... Mais non, c'est la connaissance seule de son âme qui peut justifier une passion telle que la mienne. »

Le Sophi ne répondit que par l'ordre donné à ses troupes d'obéir à Sébastien; il ne voulut pas causer de peine à son noble ami, en lui faisant les remerciemens qu'il cherchait à éviter; mais il saisit sa main avec une expression qui peignait toute sa

reconnaissance. L'armée alors se prépara à se mettre en marche avec ses prisonniers et les dépouilles des vaincus, et se dirigea vers Ispahan, sous les ordres de son souverain.

Sébastien prit avec lui un corps d'élite, en cas de résistance, et marcha vers la forteresse d'Ebhn-Saït.

Il trouva les portes ouvertes et sans gardes; quelques pièces de canons garnissaient les remparts, mais elles étaient abandonnées. Il s'arrêta, de crainte d'être trompé par une ruse de guerre; et, après avoir fait ses dispositions, il pénétra dans l'intérieur de la forteresse. Il visite les passages, les chambres; tout était désert. Découragé, accablé d'inquiétudes et de craintes, il appelle Aziek. Un cri de joie se fait entendre; une porte, qu'il n'avait point aperçue, s'ouvre; elle s'élance de la couche où elle reposait, et tombe dans ses bras.

Sa joie avait le caractère du délire; elle riait, pleurait, répétait des phrases entrecoupées, retenait Sébastien avec force comme s'il allait lui échapper ou qu'elle

eût craint que ce ne fût qu'un vain fantome qui devait se dissiper dans les airs.

Cet étrange transport servit peut-être à modérer ceux de Sébastien; il tremblait pour sa constitution délicate; et, loin de se livrer à ses sentimens, il s'efforça de modérer et d'adoucir ceux de son amie.

Enfin, sa joie prit un caractère moins tumultueux lorsqu'elle se fut bien assurée de toute l'étendue de son bonheur; elle demeura la tête appuyée sur l'épaule de son amant, et élevait par fois ses beaux yeux vers lui en signe de reconnaissance, comme elle les aurait élevé vers le ciel.

Tandis que Sébastien tenait dans ses bras cette femme adorée, les camps, les cours, le monde et ses vaines grandeurs étaient oubliés; leurs âmes se confondaient; et depuis qu'il avait appris de l'officier du pacha que son amie était chrétienne, tous les scrupules que pouvaient faire naître les préceptes sévères de sa religion, avaient cessé; et une éternité de sensations aussi pures que celles qu'il éprouvait, lui aurait paru une éternité de délices.

Les soldats demandaient à retourner dans leurs foyers, après avoir détruit les fortifications. Sébastien s'arracha enfin des bras d'Aziek pour visiter tous les bâtimens, et voir s'il n'y avait pas d'ennemis cachés. Il paraissait que lorsque les Turcs avaient appris la défaite de leur général, ils s'étaient enfuis avec précipitation, laissant les femmes dans l'ignorance de leur départ et des événemens qui l'avaient décidé.

Sébastien, après s'être assuré de leur absence, fit préparer des litières pour sa bien-aimée et ses femmes, et dirigea sa marche vers la capitale.

CHAPITRE XLI.

Il était nuit lorsque le cortége arriva en triomphe à Ispahan; les rues et les jardins étaient illuminés, les rues et les places étaient remplies d'un peuple immense, dont les acclamations faisaient retentir l'air des noms du jeune Sophi et de son ami victorieux.

Une noble exaltation remplissait le cœur de Sébastien; c'était à lui que cette grande cité devait sa délivrance et celle de son souverain; à chaque pas il était arrêté par la foule des citoyens, qui voulaient parer sa tête de couronnes de fleurs, et baiser ses mains victorieuses; il parvint enfin au palais de sir Anthony, et conduisit son amie dans les appartemens de l'ambassadeur.

Celui-ci s'avança pour l'embrasser : le Roi le remercia de la justice qu'il avait rendue à ses principes, et lui présenta celle dont la présence attestait sa véracité.

Lorsque la belle Maure écarta son voile pour répondre à l'accueil de l'illustre Anglais, une modeste rougeur anima son teint; ses yeux si doux se remplirent de larmes; la vue de l'ambassadeur lui rappelait sa parente, cette amie fidèle que la mort venait de lui enlever. Le grave Shirley, enchanté du son harmonieux de sa voix et de la grâce de tous ses mouvemens, oubliait la teinte brune qui couvrait des formes aussi séduisantes.

Sébastien, qui lisait dans les regards de Shirley, enchanté de l'approbation qu'il paraissait donner à son choix, chercha à faire valoir encore plus son amie en lui donnant occasion de développer le charme de son esprit.

Le sujet de la conversation fut l'histoire de l'amie de Kara Aziek; elle parla de sa maladie, de sa résignation, de sa piété angélique dans ses derniers momens. L'amitié et la douleur la rendaient éloquente; on l'écoutait avec intérêt; mais lorsqu'elle fit le tableau de ce qui s'était passé entre elle et cette femme d'un génie supérieur, l'attention de ceux qui l'é-

coulaient redoubla. Aziek racontait les progrès de sa conversion; Sébastien brûlait de se convaincre qu'elle avait abandonné la religion du faux prophète, et Shirley espérait qu'elle aurait adopté la nouvelle doctrine de Luther.

Tous les deux furent satisfaits; Aziek était chrétienne, et de la religion réformée; le lit de mort d'Amélie avait scellé sa profession de foi.

Quelle âme noble et pure! quelle rectitude de jugement! se disait Shirley à lui-même. Elle a renoncé à son faux prophète, pensait Sébastien; c'est le premier pas, je dois être content; et les erreurs de cette Anglaise céderont bientôt à la croyance de nos sublimes mystères. L'esprit de mon Aziek peut être obscurci par les préjugés de l'affection; mais l'affection aussi doit dissiper les nuages de l'erreur.

Il se livrait à cette idée avec délices, lorsque l'entrée du Sophi, que sa dignité n'avait pu empêcher de venir chercher son libérateur, interrompit la conversation.

Abbas, rendu au bonheur, et investi du suprême pouvoir, ne pouvait se refuser

plus long-temps à la noble satisfaction d'avouer ses fautes et d'exprimer sa reconnaissance. — La jalousie, dit-il à Sébastien, est plus forte que l'amitié : j'ai vu chez vous Maimuna, je vous ai cru un séducteur : je ne pensais pas que la femme que j'adorais en silence, à qui je n'osais pas avouer mon amour jusqu'à ce qu'il me fût possible de mettre à ses pieds une partie des lauriers que son père était accoutumé à cueillir ; je ne pensais pas, dis-je, que cette femme pût suivre dans les camps un homme qui avait méconnu ses sentimens. Comment le plus timide des amans aurait-il pu deviner qu'elle n'avait pas d'autre objet que de se rapprocher de lui ? Dans mon injuste fureur, j'oubliai ces vertus..., ces bienfaits... »

— Arrêtez, prince, s'écria Sébastien en l'embrassant ; permettez que tout le passé soit enveloppé dans l'oubli. » Il lui présenta alors Aziek, qui s'était modestement retirée, et le pria de vouloir bien lui accorder un appartement dans le palais des princes de Perse.

Abbas, heureux d'avoir quelque chose

à lui accorder, donna des ordres pour que la litière royale la conduisît auprès de la princesse sa sœur.

Kara Aziek se trouva enfin dans la société de femmes aimables qui pouvaient la comprendre; la charmante Maimuna et la jeune princesse Zélide l'amusaient et l'intéressaient; Maimuna lui parlait de Sébastien; car elle aimait, et sentait que c'était le sujet de conversation qui lui plaisait davantage; Zélide peignait ces jours d'horreur auxquels avaient succédé de si beaux jours; et les heures s'écoulaient avec rapidité dans ces doux entretiens.

Tandis que les nouvelles amies se reposaient sur leurs divans, le jeune Sophi et le chevalier chrétien les quittèrent pour s'occuper des affaires de l'état. Le nouveau souverain recherchait les conseils de son ami, et les écoutait comme des oracles. Après être convenu des moyens de terminer la guerre dans une campagne, et de forcer l'ennemi à la restitution de ses conquêtes, ils discutèrent les moyens de détruire plusieurs abus dans le gouverne-

ment, que la paix seule pouvait réformer. Plusieurs changemens furent indiqués par le chevalier, et avidement adoptés par Abbas, dont le cœur, supérieur à son génie, n'avait besoin que de connaître ce qui était bien, pour chercher à l'exécuter.

Il offrit à son ami le choix du rang qu'il voudrait occuper en Perse, avec l'exercice de sa religion, et la permission extraordinaire de protéger les chrétiens et d'élever un temple consacré à leur culte. Le tableau qu'il faisait de leur bonheur quand ils seraient unis aux femmes qu'ils chérissaient, et qu'ils ne formeraient qu'une même famille, était séduisant, et Sébastien souffrait d'être obligé de détruire une aussi douce illusion. Rien ne put égaler le chagrin d'Abbas lorsqu'il apprit que l'ami dont il prenait les actions pour modèle, avait des liens secrets qui l'attiraient vers un autre coin du globe. Il lui avait demandé une escorte pour le conduire avec Kara Aziek jusqu'au Caire; là ils comptaient s'embarquer pour un des ports d'Italie, où ils trouveraient un de ces

vaisseaux qui portent des marchandises au Brésil.

Le Sophi voyant que les instances, les raisonnemens et la persuasion, étaient inutiles, et convaincu, par l'émotion du chevalier, de la force des raisons qui le décidaient, se soumit à la nécessité, et lui promit l'escorte qu'il demandait; mais il cédait avec répugnance; il se consolait en pensant que les préparatifs qu'il fallait faire pour que la Perse pût donner à son libérateur des témoignages d'estime dignes des services qu'il lui avait rendus, prendraient quelque temps, ensuite qu'il ne pourrait refuser de se trouver aux noces de son ami, et que s'il voulait s'unir à Kara Aziek selon les rites de l'Eglise chrétienne, il serait encore obligé de retarder son départ. L'espérance de le retenir quelques jours de plus était un adoucissement à la peine que lui causait cette séparation.

Depuis ce moment la fortune ne cessa pas de favoriser le souverain d'Ispahan. Les Turcs, chassés de la Syrie, demandèrent la paix; Abbas l'accorda à un ennemi vaincu, avec des conditions qui l'as-

suraient à son peuple. Ses sujets bénissaient son gouvernement. Les cérémonies de son mariage se firent au milieu de leurs acclamations; et les noces de Sébastien, quoique célébrées presque en secret dans la chapelle de l'ambassadeur, loin de déplaire aux Perses, reçurent les mêmes applaudissemens.

Kara Aziek, seule, sans parens, sans amis, éloignée de son pays qu'elle abandonnait à jamais, trouvait dans son époux toute sa félicité; elle se plaisait à penser que lui seul devait posséder ses affections. Et quel autre lien pouvait lui être nécessaire? il lui suffisait de concentrer sur un seul être un sentiment qui s'affaiblît par le partage.

Quand Sébastien la prit dans ses bras, après que le chapelain de l'ambassadeur eut fermé le livre de prières, quand il la pressa contre son cœur, la douce certitude d'une éternelle union remplit son âme de la plus pure félicité. La même émotion les agitait tous deux; leurs soupirs se confondaient, et ils étaient enivrés du bonheur le plus pur.

Sébastien ne voulut pas différer plus long-temps son départ; il en pressa les préparatifs, et vit enfin arriver le jour qu'il attendait impatiemment.

Chargés des présens magnifiques qu'ils avaient été forcés d'accepter, le chevalier chrétien et son aimable compagne se disposèrent à quitter un pays qui leur offrait tant de souvenirs. Aziek laissa ses femmes, à l'exception d'une seule, à la princesse de Perse; et Sébastien ne prit avec lui que le fidèle Baremel, pour le suivre dans le Nouveau-Monde.

Le Sophi se livra au plus vif désespoir en disant adieu à son ami le plus cher; quand il s'éloigna, il demeura plongé dans un morne silence, et courut ensuite s'enfermer dans l'intérieur de son appartement, sans que la fidèle Maimuna osât troubler sa douleur.

Ils rencontrèrent, à l'entrée du palais, sir Anthony Shirley, qu'ils allaient chercher; ses adieux furent moins agités que ceux d'Abbas, mais ils ne furent pas moins touchans.

— Vous partez, brave Portugais, lui dit-

il, et je n'ose vous demander dans quelle contrée vous comptez porter vos pas? Quelle étrange destinée peut nécessiter un tel mystère? Les amis que vos vertus vous ont acquis, doivent-ils toujours rester dans cette ignorance? Je ne vous demande pas où vous allez; mais je vous demande si nous pourrons jamais nous rencontrer? »

— Je l'espère, répliqua Sébastien avec vivacité, je l'espère. Peut-être quelque jour vous entendrez parler de moi en Europe, et alors je demanderai à votre amitié de me rappeler tous vos bienfaits. C'est à vous que je dois tout mon bonheur; c'est à vous que j'ai dû les moyens de l'obtenir. N'est-ce pas votre généreuse confiance qui m'a mis à même d'être utile à la Perse? N'oubliez pas le chevalier de la Croix! Peut-être la fortune vous le présentera un jour sous une forme différente; et alors l'aventurier errant que vous avez daigné protéger, pourra vous donner des preuves signalées de son éternelle reconnaissance. Adieu. »

A ces mots ils changèrent leurs an-

neaux. Shirley ranimé, consolé par cette assurance, l'embrassa en silence, baisa la main d'Aziek avec attendrissement, et ils se séparèrent.

Les voyageurs se placèrent dans une voiture commode; et, accompagnés par une nombreuse escorte et des chameaux richement chargés, s'éloignèrent d'Ispahan.

CHAPITRE XLII.

Le roi de Portugal et son Aziek arrivèrent heureusement au Caire, et s'y embarquèrent pour Venise; ils n'y demeurèrent que le temps nécessaire pour arrêter leur passage sur un vaisseau frété pour l'Amérique. Celui qui devait partir, s'arrêtait à Massignan, où les négocians du Brésil ont coutume de relâcher, et où les passagers trouvent différentes occasions pour leurs destinations diverses.

Lorsque le bâtiment vénitien se trouva entre les côtes de l'Espagne et celles de l'Afrique, et qu'il quitta la paisible Méditerranée, pour entrer dans les flots orageux de la mer Atlantique, une foule de sensations diverses assaillirent à-la-fois le roi de Portugal et son amie. Aziek fixait ses regards sur l'Afrique, et pensait à son père, à Abensallah. Le roi arrêtait les siens sur l'Espagne, et réfléchissait profondément sur les événemens qui avaient

eu lieu depuis qu'il l'avait quittée, et qu'on lui avait racontés à Venise.

Le cardinal Henri était mort; plusieurs prétendans s'étaient disputé la couronne; don Antonio fut proclamé par un parti; Philippe II, roi d'Espagne par un autre; la ville de Lisbonne fut livrée au tumulte et aux assassins; elle vit ses prisons alternativement remplies par les partisans des Bragance et des d'Aveyros; enfin la faction espagnole l'emporta. Antonio s'échappa avec peine; il se jeta sous la protection de l'Angleterre, tenta une expédition qui n'eut aucun succès; enfin, après avoir perdu tout espoir, il fut réduit à se retirer en France, dans une extrême pauvreté, et à y promener un vain titre de roi, que sa conduite et ses vices avaient avili.

Le Portugal gémissait sous la plus cruelle oppression. Philippe ne s'était fait connaître que par sa tyrannie; tous les emplois étaient occupés par les créatures du gouverneur castillan, toutes les forteresses livrées aux Espagnols. Lisbonne voyait ses trésors portés en Espagne, ses

tribunaux transférés à Madrid. Deux imposteurs prirent successivement le nom de Sébastien. La terrible vengeance que Philippe exerça sur ceux qui avaient cédé à des apparences trompeuses, frappa d'une telle terreur ce malheureux peuple, qu'il se croyait heureux de pouvoir seulement respirer.

Sébastien sentait que tous les efforts qu'il pourrait faire seraient inutiles, et feraient encore couler des flots de sang; tout son espoir était dans la protection des puissances étrangères, et dans des circonstances imprévues qui pourraient lui offrir les moyens de délivrer son pays. Les conseils de don Emmanuel de Castro lui devenaient nécessaires. Il allait éprouver la fidélité de ses sujets du Nouveau-Monde, et se reprochait amèrement d'avoir causé les malheurs de sa patrie. Sa douleur était celle d'un père, qui, par ses erreurs, a plongé son fils dans la misère et le crime. Il se livrait aux plus tristes réflexions; ses sombres regards alarmaient la tendresse d'Aziek; et lorsqu'elle eut pénétré la cause de sa tristesse, elle cher-

cha tous les moyens d'écarter ces pénibles souvenirs.

Le charme séducteur de son esprit porta enfin le calme dans cette âme agitée; les idées de Sébastien prirent un autre cours; et elles se portèrent sur un sujet dont l'amour seul pouvait faire disparaître les difficultés.

Le Roi avait souvent parlé à Aziek de la nouvelle religion qu'elle avait adoptée; mais, dans l'agitation d'un voyage sur terre, ces conversations n'avaient point eu de résultats; cependant il gémissait de voir que la femme qu'il adorait avait embrassé une croyance condamnée par Dieu et rejetée par l'Eglise.

Il espérait, dans les loisirs d'une longue traversée, la convaincre de la fausseté des erreurs auxquelles il la croyait livrée.

Ayant heureusement rencontré le vaisseau d'un négociant brésilien à Massignan, qui se chargea de le conduire à San-Salvador, il résolut de commencer son entreprise. Aziek soutint l'examen de ses opinions avec la franchise de son carac-

tère; sur tout autre sujet elle cédait aveuglément à la sagesse de ses raisonnemens; mais sur celui-ci, dont elle sentait toute l'importance, elle ne se laissait point influencer par son tendre attachement pour lui.

Emilia, pour convertir son amie au christianisme (1), avait puisé dans les sources de la pure doctrine; c'était en consultant les livres sacrés qu'elle était parvenue à fixer les idées de sa jeune prosélyte; elle s'était dépouillée de tous préjugés, même de ceux en faveur de ce grand réformateur qui a donné au monde l'exemple de tout ce que peut le courage de l'esprit; et peut-être en fondant sa croyance sur les commandemens de Dieu et les leçons des apôtres, elle enseignait une religion plus pure que celle que prêcha Luther.

Emilia avait comparé les saintes écritures avec les systèmes des papes; combien elle les trouva simples, belles, divines!

(1) Le lecteur doit se souvenir que l'auteur est protestant, et que cette discussion était nécessaire pour motiver le changement de religion de Sébastien.

et combien les principes de Rome lui parurent compliqués, contradictoires et purement humains !

Tous les doutes d'Aziek s'évanouirent avec les mystères qui les avaient fait naître ; son esprit se prosternait aux pieds d'un Dieu d'amour et de paix, et elle reconnaissait son rédempteur et son divin maître dans celui qui parlait à son cœur. En fondant sa croyance sur l'examen et la conviction, Emilia avait bâti sur un rocher.

Le calme avec lequel Aziek écoutait, et l'attention qu'elle donnait aux argumens de Sébastien, encouragea son époux ; mais bientôt il s'aperçut qu'il ne pouvait répondre à ses objections, et sa foi fut ébranlée.

Son âme alarmée frémissait comme à la vue d'un précipice où il tremblait d'être enseveli. Il abandonna son entreprise, et pendant quelques jours ils s'occupèrent d'autres objets.

Mais c'était en vain qu'il s'efforçait d'écarter de son esprit les réflexions qui le troublaient ; c'était en vain qu'il espérait

être heureux, tandis que les opinions d'Aziek différeraient des siennes; il s'inquiétait pour elle, avait lui-même des doutes; et ces instans si doux d'amour et de confiance avaient disparu.

Craintif, irrésolu, et craignant de s'abandonner à trop de présomption, il n'osait se livrer à des recherches qui menaçaient de détruire les idées superstitieuses dont son enfance avait été nourrie. Enfin son esprit courageux brisa ses fers, et il se décida à juger par lui-même.

Dans cette discussion, Aziek eut un premier avantage. Sébastien consentit à prendre l'Ecriture pour guide; en lui accordant qu'il s'en rapporterait aux lumières de la raison; il abandonna la doctrine de Rome, et Aziek triompha.

CHAPITRE XLIII.

Lorsque le vaisseau approcha des côtes du Nouveau-Monde, Sébastien fut frappé de son aspect majestueux; la beauté de ses rivages, la fraîcheur de la verdure qui les couronne, la puretéde son atmosphère, la grandeur de ses fleuves, l'étendue de ses vastes forêts, et la superbe position de San-Salvador, le frappèrent d'admiration. Le jeune souverain sentit une sorte d'exaltation qui remplissait son cœur; cette terre était pour lui un nouvel Eden. Tandis qu'il la contemplait avec délices, Kara Aziek devina la cause du feu qui brillait dans ses regards; et, entrelaçant doucement ses bras autour de lui, elle dit, avec l'accent le plus doux : — Mon Sébastien, ne pourrions-nous pas trouver le repos et le bonheur dans ce pays enchanté? »

—Si j'étais né pour toi seule, mon Aziek, je ne formerais pas un autre desir; mais le repos est-il permis à celui à qui son de-

voir défend de s'y livrer! J'appartiens à mon malheureux peuple; mais nous demeurerons ici quelque temps, » ajouta-t-il avec tendresse, en voyant ses yeux remplis de larmes.

Un sourire charmant fut la réponse d'Aziek. Le vaisseau entra dans la rade de San-Salvador, et jeta l'ancre au milieu d'une forêt de mâts.

Dans le port, tout respirait l'agitation et le plaisir; les voyageurs se hâtaient de toucher la terre et de respirer un air embaumé par le parfum des fleurs. Sébastien conduisit son Aziek sur le quai qui joignait le port; là il entendit le langage portugais; il vit des Portugais, et son cœur s'élançait vers eux. La grandeur de la ville, ses édifices magnifiques, étonnèrent ses regards. Il lui semblait voir le siége de son nouvel empire.

S'étant informé du nom du vice-roi, il apprit que c'était De Castro, et il lui écrivit une lettre conçue en ces termes:

A don Emmanuel de Castro.

« C'est votre Roi et votre ami, don Emmanuel, qui s'abandonne à votre honneur ; il vient chercher sa patrie dans le Brésil ; il confie sa sûreté à votre loyauté, convaincu que ni le souvenir d'anciennes injustices, ni le desir de la vengeance, ne peuvent écarter de ses devoirs une âme généreuse. Venez secrètement, venez aider de vos conseils votre prince fugitif. »

La plus grande anxiété agita Sébastien jusqu'au moment où il reçut la réponse à son billet. Il s'occupait moins cependant de la manière dont il serait accueilli, que de l'espoir d'avoir des nouvelles de Gaspard par De Castro. Revoir cet ami fidèle, l'embrasser, lui prouver la constance de son attachement, étaient le desir le plus vif de son cœur.

Au bout de quelque temps on lui remit la réponse du gouverneur. Le monarque, qui n'avait pas encore oublié les formes de l'étiquette, tressaillit en voyant ce billet. — Quoi! s'écria-t-il, De Castro cesse de me considérer comme son souverain! Devait-il s'écarter de ce respect

qui lui était habituel, en ne venant pas en personne pour répondre à la confiance de son Roi? »

Sébastien sentait qu'il n'y avait pas de milieu entre un abandon entier et ce dévouement sans bornes que fait naître une pitié généreuse. Il détesta sa confiance téméraire; et, se croyant trahi, il ouvrit le billet.

Combien il se repentit de ce jugement précipité, en lisant ce qui suit!

« Sire,

Le premier mouvement de mon cœur me portait à me jeter aux pieds de mon Roi, et à le supplier de disposer de moi et de tout ce qui m'appartient; mais une considération importante m'a arrêté : je suis entouré des créatures de Philippe; et si on savait que moi, qui représente ce monarque, j'eusse visité un étranger inconnu, j'éveillerais le soupçon; et la personne de mon auguste souverain pourrait être en danger.

» Je résiste à mon impatience; je fais violence à mon devoir et à mon affection; je m'expose au mécontentement de Votre Majesté, en la priant d'accompagner le porteur de ce billet; sa fidélité éprouvée en Afrique...... »

A ces mots, Sébastien laissa tomber sa lettre, et, dans l'effusion de son cœur, s'écria : — Où est mon ami? ».

Gaspard n'était pas éloigné; il courut se jeter aux pieds du Roi; Sébastien l'en empêcha en l'embrassant. Combien le moment qui réunit deux amis si chers et depuis si long-temps séparés, avait de charmes! Ils ne pouvaient se parler; ils demeuraient dans les bras l'un de l'autre sans essayer d'exprimer une seule partie de ce qu'ils sentaient.

Sébastien rompit le premier le silence : — Viens, viens, Gaspard, lui dit-il en lui prenant la main et en le conduisant vers un appartement voisin; tu vas trouver ici un nouveau sujet de joie. »

A la vue de Kara Aziek, que leur conversation avait attirée, Gaspard demeura immobile, comme s'il eût voulu s'assurer de la réalité de ce qu'il voyait. Bientôt il revint à lui, et se jeta à ses pieds, en disant : — La Vierge sainte a donc écouté mes prières! Deux cœurs également nobles, également dignes d'être aimés, enfin sont unis! »

L'amour et le bonheur brillaient dans les regards que Kara Aziek adressait à Sébastien, et reportait ensuite sur Gaspard. Ces regards éloquens exprimaient plus que des paroles; Gaspard comprit leur langage. Ses transports redoublèrent; il baisait alternativement les mains des deux personnes qui lui étaient plus chères que la vie; il oubliait que le monde n'obéissait plus au maître qu'il adorait, et qu'il était peut-être destiné à errer de climat en climat, comme un fugitif et un proscrit.

Après avoir beaucoup souffert pour échapper à ses ennemis, Gaspard était enfin arrivé au Brésil, et était entré dans la maison du vice-roi.

Don Emmanuel se serait retiré lorsqu'il avait appris l'usurpation de Philippe, si l'arrivée de Gaspard ne lui eût pas donné l'espérance de voir paraître don Sébastien au Brésil. Il se détermina alors à conserver la vice-royauté, pour pouvoir être utile à son souverain légitime. Cependant le temps s'écoulait, et Sébastien ne paraissait pas. Chaque jour diminuait l'espoir de don Emmanuel et de Gaspard; chacun

d'eux croyait que Sébastien avait perdu la vie, ou qu'il était encore captif chez les Maures; et, au moment de son arrivée, ils abandonnaient toute espérance de voir leur Roi à San-Salvador.

Pendant cette longue incertitude, De Castro n'avait pas cessé de s'informer, auprès de ses correspondans, de ce qui se passait en Portugal, et c'étaient les nouvelles qu'il avait reçues qui avaient entretenu ses espérances.

Le bruit s'était répandu dans Lisbonne que dona Gonsalva avait vu don Sébastien, et lui avait parlé dans le palais de Zabregas; elle l'assurait; mais elle refusait de faire connaître la nature de leur entretien. D'après cela, don Antonio de Crato avait fait faire les perquisitions les plus exactes; mais comme elles avaient été infructueuses, le peuple se persuada que son esprit lui avait apparu, et elle finit par adopter elle-même cette étrange idée.

Une terreur perpétuelle la poursuivait sans cesse; seule au milieu de ses courtisans, dans les bras de son coupable amant, ou auprès du berceau de ses en-

fans, elle voyait toujours ce fantôme terrible, dont les regards menaçans portaient le trouble et la mort dans son sein.

Elle poussait alors des cris terribles, qui effrayaient ceux qui l'entouraient. Ses amis et ses domestiques s'éloignèrent par degré. Antonio demeurait encore auprès d'elle, honteux d'abandonner la malheureuse qui lui devait ses infortunes; mais enfin il fut forcé de la fuir, et ce fut le terme de sa destinée; une aliénation complète s'empara de son esprit, et on la transporta dans un couvent, où des sœurs charitables se dévouaient au service de l'humanité souffrante.

De Castro était trop éclairé pour croire à l'apparition d'un esprit sous des formes sensibles; car Gonsalva assurait avoir touché ses habits et sa main. Il demeura convaincu que son Roi avait paru réellement à Lisbonne; mais il n'osait faire de conjectures sur sa destinée : il était probable qu'il avait été sacrifié à l'ambition de son oncle ou de son cousin.

De Castro fut injuste en soupçonnant son oncle de ce crime. Le vieux cardinal

n'était qu'un fantôme de roi, entièrement gouverné par un ministre dévoué à Philippe, qui le tenait dans une ignorance complète de tous les bruits qui circulaient sur l'existence de son neveu. Aucuns Portugais, de quelque rang qu'ils fussent, ne pouvaient parvenir jusqu'à lui que par l'intermédiaire de ce ministre insolent, qui envoya don Emmanuel au Brésil, et retint Gaspard en prison, sans consulter ce monarque imbécille.

Tel fut le récit de Gaspard; et quand il eut satisfait la curiosité du Roi, il céda aux desirs de son cœur, et lui demanda dans quel état étaient ses sœurs. L'assurance qu'il reçut de Sébastien, que ses présens les avaient mis dans une situation aisée, tranquillisa ce frère généreux; et il conduisit son maître au palais du vice-roi.

Ils marchaient en silence, dans cet état de calme qui suit les mouvemens tumultueux de la joie. Gaspard regardait son souverain avec une expression de plaisir qu'il serait impossible de décrire; son cœur était trop plein; il ne pouvait contenir son bonheur.

CHAPITRE XLIV.

Le fidèle Portugais laissa Sébastien à l'entrée de l'appartement de don Emmanuel; on l'introduisit dans le cabinet particulier du vice-roi, qui, en le voyant, se leva avec vivacité, courut fermer les portes, et se jeta aux pieds de son souverain. Le Roi le releva, et lui dit en l'embrassant :

— Si j'avais pu prévoir, la première fois que je vous vis, ce qui se passe en ce jour, De Castro, combien mon esprit prévenu aurait été loin de l'injuste... » Les regards de don Emmanuel l'arrêtèrent. Trop respectueux pour l'interrompre, il détourna la tête, et porta la main à ses lèvres d'un air suppliant.

—Généreux De Castro ! s'écria le Roi, c'est en vain que vous voulez me faire oublier des événemens que votre présence me retrace si fortement. Je ne puis oublier, je n'oublierai jamais....... » En répétant ces mots, il soupira, et tomba dans

une rêverie profonde. Chaque scène où avait figuré De Castro se représentait à lui avec une telle vivacité, qu'il ne pouvait en supporter le souvenir; enfin il fit un effort sur lui-même, et demanda à don Emmanuel s'il connaissait la perfidie de Gonsalva avant de partir pour l'Afrique?

— Un singulier hasard me la découvrit, reprit De Castro. J'allai, à mon retour des Indes, visiter ma fiancée, et je trouvai que sa beauté et son esprit répondaient à l'idée qu'on m'en avait donnée. J'avoue même que, charmé de l'accueil qu'elle me fit et des grâces de sa personne, je sentis évanouir la résolution que j'avais prise de l'éprouver, et que je m'arrachai avec bien de la peine d'auprès d'elle, pour aller donner mes soins à mon respectable aïeul. Lorsque je la revis, ses manières étaient changées; un air de hauteur donnait un nouveau caractère à sa beauté, et je ne pus l'attribuer qu'à un sentiment de dépit de ce que j'avais préféré mon devoir à la passion qu'elle m'inspirait.

La mort de mon aïeul interrompit le

cours des pénibles réflexions que je faisais sur cette conduite, que je ne pouvais attribuer qu'à un caprice frivole ou à une volonté déraisonnable. J'étais dans les premiers temps de mon deuil, lorsqu'en allant de Santaren au château de son père, près de Crato, je passais à minuit dans un hameau où je vis une maison en feu : mon domestique m'aida à secourir les habitans, et nous parvînmes à les sauver presque tous ; mais une femme que j'avais voulu préserver aux dépens de ma vie, avait été tellement blessée, qu'on désespérait de sa vie. Lorsqu'elle apprit mon nom, elle témoigna la plus grande agitation, et ayant demandé à rester seule avec moi, elle me fit une confession qui me causa autant de surprise que de chagrin.

Jugez de mon étonnement, sire, lorsque cette femme, la confidente de Gonsalva, qui était venue faire une courte visite à ses parens, et y avait trouvé la juste punition de ses fautes, me dit que... » Là, De Castro s'arrêta, paraissant hésiter.

— Continuez sans crainte, dit Sébas-

tien d'un ton assuré, quoique son visage pâlit. Ce nom qui me fut si cher n'excite plus chez moi que le mépris et la pitié. Je suis impatient d'achever de la connaître, ainsi que son séducteur. »

— Cette femme m'apprit que dona Gonsalva ayant été confiée aux soins d'une tante faible et soupçonneuse, se trouva condamnée, pendant l'absence de son père, à une retraite peu conforme à ses goûts. Le hasard lui fit connaître le prieur de Crato. Je ne vous dirai point quels moyens il employa pour la séduire; mais la belle solitaire devint bientôt la victime de sa vanité et de son ambition. Il était cousin du Roi; il lui persuada que Votre Majesté ayant juré de ne point se marier, avait résolu de le déclarer l'héritier de la couronne, en légitimant le mariage de sa mère avec le duc de Béja, et qu'ensuite il lui serait facile d'obtenir du pape des dispenses pour l'épouser. »

Cet espoir et les manières séduisantes du prieur, décidèrent la défaite de Gonsalva; elle céda... »

Don Emmanuel s'arrêta; une vive rou-

geur colora les joues du Roi; il se couvrit les yeux de sa main; tous deux éprouvaient à la fois un sentiment de honte en songeant combien ils avaient été trompés.

— Urraca (cette femme attachée à son service, dont je vous ai parlé) favorisait leurs rendez-vous, qui avaient lieu chez elle; elle m'assura que leur coupable liaison durait depuis un an, lorsque je revins en Portugal. Gonsalva avait perdu alors l'espoir d'obtenir une couronne; car Votre Majesté venait d'annoncer que son intention était de se marier, et des négociations étaient déjà entamées avec la France et l'Espagne. Elle crut qu'il valait mieux partager ma fortune et les honneurs de mon rang, que de poursuivre une vaine illusion; d'après cela elle me reçut avec l'accueil le plus flatteur.

Ce fut après cette époque qu'elle connut son auguste victime. O sire! dois-je rappeler cette suite de trahisons et d'ingratitude? »

—Continuez, De Castro... ne jugez pas de mon cœur par l'émotion que j'éprouve. Il est dans ma nature de rougir et de pâ-

lir... Mais mes passions ne sont plus inflammables comme elles l'étaient autrefois. Continuez, je vous prie. »

— La première entrevue de Gonsalva avec vous charma sa vanité; elle vous vit encore, et raconta à Urraca une aventure dont elle voulait faire un amusement, et ajouta qu'elle avait pensé que vos traits ne lui étaient pas inconnus. Tout-à-coup elle s'écria : Mais c'est au portrait de don Sébastien qu'il ressemble. Sa vanité et son imagination réalisèrent cette idée; le séjour de la cour à Crato y ajouta de la vraisemblance; et lorsqu'elle vous revit, une adroite plaisanterie confirma ses soupçons.

» Don Antonio avait sur sa boîte un portrait de Votre Majesté; Gonsalva l'examina avec attention, et pour ne plus conserver de doutes, elle demanda à sa tante la permission de l'accompagner à la cathédrale, où la cour devait se rendre pour entendre la messe. Cachée sous son voile, elle vit et reconnut son mystérieux adorateur.

» Je n'ai pas besoin de vous dire que ce fut depuis ce moment que mes visites furent reçues avec tant de hauteur. Votre Majesté s'éloigna pendant plusieurs jours; son absence alarma les espérances encore incertaines de Gonsalva : Urraca veillait à une fenêtre de la tour, au bas de laquelle sa maîtresse vous permit de l'entretenir. Un soir elle vous aperçut de loin et se hâta d'en avertir Gonsalva, qui saisit avidement cette occasion de vous faire entendre sa voix séduisante, sans paraître y être préparée. Instruite de votre caractère par l'homme qui vous connaissait le mieux, elle avait appris à exalter votre passion par de charmans caprices, jusqu'à ce qu'elle vous eût amené au point où elle desirait; tandis que don Antonio... »

— Quoi! Antonio, s'écria le Roi, Antonio aussi conspirait contre moi? Infâme hypocrite! ajouta-t-il en ne pouvant contenir sa colère.... tandis que je ne lui cachais rien, qu'à lui seul j'avais confié mon amour! Insensé que j'étais!.. ces souvenirs m'accablent. O De Castro! je ne

regrette pas ces malheureux; mais mon sang s'allume en songeant combien ils se sont joué de mes sentimens. »

Sébastien parcourait la chambre à grands pas; De Castro le regardait avec la plus tendre compassion. Cette sensibilité qui ne peut supporter l'injure, lui rappelait leur première entrevue à Lisbonne, et il gémissait de voir qu'il la conservait encore. Il reprit ainsi sa narration :

— Dona Gonsalva se décida à ne pas découvrir son secret à Antonio, avant que Votre Majesté eût déclaré ouvertement sa passion pour elle; et ce fut par vous que le prieur en fut instruit. Sa surprise laissa d'abord éclater son dépit; mais comme il avait toujours craint de découvrir à Votre Majesté sa conduite irrégulière, il n'osa pas vous avouer qu'il connaissait la fille du comte de Vimiosa; et la première fois qu'ils se retrouvèrent, il l'accabla de reproches; Gonsalva parvint à l'apaiser; elle lui fit sentir toute la nécessité de couvrir les suites de leur liaison par un mariage; et puisqu'il ne pouvait pas légitimer l'enfant qu'elle portait, il était heureux pour

elle d'échapper aux observations du *glacial* De Castro (c'est le nom qu'elle me donnait), et d'assurer à son enfant la plus brillante destinée, en s'unissant à Votre Majesté.

» Antonio se rendit à ses raisons, et ils attendaient impatiemment le retour de Vimiosa pour rompre les engagemens qu'il avait pris avec moi : cet horrible secret me fut dévoilé par Urraca ; cette malheureuse femme me parla au moment de mourir ; aurais-je pu douter de sa véracité? Je l'engageai à redire cette histoire en confession devant un saint prêtre qui aurait pu confirmer mon témoignage. Elle expira avant son arrivée.

» Je ne pouvais pas suivre l'impulsion de mon cœur, en me hâtant de détromper mon souverain ; un tel crime lui aurait paru impossible ; et il aurait cru que la jalousie ou le dépit m'auraient fait inventer une calomnie. Je fus forcé d'ensevelir ce secret dans mon sein, et de me contenter d'observer Gonsalva.

Votre Majesté doit juger à présent les motifs de mon inexplicable conduite : je

cherchais à gagner du temps; je résistais aux desirs de mon souverain jusqu'à ce que l'état de Gonsalva ne pût plus se cacher, et que la naissance de son enfant dévoilât son ignominie. Peut-être ai-je été coupable de n'avoir pas hasardé ma vie en.... »

— Je ne vous aurais pas cru, généreux et trop injurié De Castro, dit le Roi en l'interrompant, et prenant sa main; combien alors j'étais égaré! j'aimais cette femme avec un tel délire! Mais, non, ce n'était pas de l'amour. Je ne dois pas avilir le sentiment que j'éprouve pour Aziek en lui donnant un même nom. »

Don Emmanuel saisit cette occasion de faire prendre un nouveau tour à la conversation. Le nom de Kara Aziek lui était connu par les récits que Gaspard lui avait faits des événemens qui avaient eu lieu pendant leur captivité; et il céda à un doux mouvement de surprise, en demandant à son souverain ce que signifiaient les derniers mots qu'il avait prononcés?

Sébastien, en lui en donnant l'explication, sentit le calme renaître dans son

âme; l'expression du bonheur reparut sur sa physionomie, et se communiqua à celle de don Emmanuel : ce fidèle sujet retrouvait son prince après une séparation de quatre ans; il voyait avec étonnement les changemens que sa personne avait éprouvés.

La grâce avait fait place à la majesté, et on découvrait dans ses traits cette force de caractère qui lui avait fait supporter la souffrance avec courage, dominer ses passions et mûrir ses vertus. De Castro l'admirait, et gémissait intérieurement de la destinée qui avait dévoué au malheur une créature aussi parfaite. Il écouta avec le plus vif intérêt le récit qu'il lui fit de sa courte incursion en Portugal; de l'honorable accueil qu'il avait reçu à la cour de Perse, et de l'attachement si parfait de Kara Aziek. De Castro lui rendit compte ensuite du peu de pouvoir qu'il avait au Brésil.

La politique de Philippe avait diminué par degré l'autorité du vice-roi; mais la loyauté de sa conduite dans une position aussi difficile, avait engagé ce prince

soupçonneux à lui laisser le gouvernement d'un peuple qui respectait ses vertus. Toutes les places étaient remplies par des Espagnols ou des Portugais dévoués au parti de l'Espagne; la colonie était trop faible, et ne pouvait agir seule en faveur de son souverain légitime; elle ne pouvait lui offrir qu'une retraite où il attendrait, sous la protection de don Emmanuel, un changement favorable à ses grands projets, dans la politique de l'Europe.

La mort de Philippe, la défection de ses alliés, ou peut-être le soulèvement du Portugal, devaient lui offrir des circonstances heureuses; mais les tentatives qu'il ferait actuellement pour remonter sur le trône, ne pourraient qu'être infructueuses et aggraver les malheurs de ses sujets.

Sébastien, convaincu de la justesse des argumens du vice-roi, vit qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre, pour le moment, que de se résoudre à vivre dans l'obscurité au Brésil; il se décida à s'y établir, et à se faire passer pour un riche négo-

ciant qu'une spéculation de commerce avait attiré au Nouveau-Monde.

—Je me soumets à ma destinée, dit-il après une discussion sérieuse; mais, De Castro, une vie sans gloire et sans utilité sera pour moi une mort vivante. A peine me croirai-je digne du bonheur d'être aimé dans le petit cercle qui renferme toutes mes affections : à quoi me suis-je réduit moi-même? à n'être rien. »

—Non, mon honoré souverain, reprit don Emmanuel, un esprit généreux peut partout se créer des devoirs et des jouissances. Y a-t-il un coin de terre où l'homme puisse aller sans que le cri de la douleur n'y frappe son oreille? L'ignorance est une calamité; c'est la source du crime : nous sommes entourés ici par des peuples ignorans; le souvenir de nos anciennes cruautés justifie la haine qu'ils ont pour nous. Ces grandes et aimables qualités qui furent si utiles aux compagnons de mon Roi, lui feront éprouver les mêmes jouissances dans une plus heureuse position. »

—Vous avez raison, De Castro, répliqua Sébastien avec un regard de satisfac-

tion; je puis étudier les mœurs des peuples que j'ai gouvernés sans les connaître; je puis chercher à faire oublier les torts de mes ancêtres à ces hommes simples dont les champs ont été arrosés de sang. La magnificence de Schah Abbas m'a donné la richesse; l'adversité m'a enseigné la patience; l'or, la patience, et le desir de faire le bien, doivent produire d'heureux effets. Si je puis répandre un peu de bonheur autour de moi, mes jours ne s'écouleront pas en vain. »

Sébastien s'informa alors du caractère et de la situation des contrées voisines, qui, étant tributaires du Portugal, vivaient sous sa protection, et faisaient avec ses marchands un commerce de fourrures et de plumes. Essayer de les civiliser lui paraissait un objet digne de considération; et le vice-roi lui fit en peu de mots l'histoire de ces sauvages.

Au nombre des peuplades dont il lui parlait, était la tribu des Guaymures; une race d'hommes féroces qui avaient occupé autrefois tout le pays qui s'étend depuis le cap Prio jusqu'à la rivière de Saint-

François. Après avoir soutenu une longue suite de guerres avec les autres tribus et les établissemens européens, ils avaient été relégués au-delà de la partie méridionale de ce grand fleuve, et habitaient sur les bords de la petite rivière de Cachoeira.

Les Guaymures étaient cannibales; ils dévoraient leurs prisonniers, et quelquefois sacrifiaient leurs propres enfans à leur idole, appelée Marakita; ils étaient armés d'énormes massues et de flèches empoisonnées; leurs corps nus teints avec le suc de plantes empoisonnées, et leurs longs cheveux noirs flottans, rendaient leur aspect hideux. Ces sauvages redoutables quittaient leurs forêts, en hurlant comme des bêtes féroces, pour tomber sur les plantations des européens, brûler les sucreries, massacrer les habitans, et faire d'horribles festins de leurs membres palpitans.

Ces hommes cruels, qui portaient partout le ravage et la désolation, étaient eux-mêmes malheureux; les tribus, de mœurs plus douces, étaient intéressées à leur destruction; et soit dans des guerres

ouvertes, soit dans des embûches secrètes, détruisaient leur population, et les privaient de leur subsistance. Les Guaymures n'avaient ni industrie ni prévoyance; et dans ce climat, où la nature libérale prévient les besoins de l'homme, ils étaient sans cesse exposés à la disette et à la souffrance. La saison pluvieuse produisait chez eux les maladies les plus graves; car ils n'avaient d'autres abris que les forêts; et les malades, abandonnés par leurs parens, périssaient en foule dans les hivers, par la faim ou la douleur.

De Castro ajouta cependant quelques touches consolantes à cet affreux tableau, qui donnèrent à Sébastien l'espérance d'arracher ces malheureux à leurs habitudes sanguinaires.

La tribu était alors réduite à un nombre peu considérable, et sa situation réellement cruelle; ils étaient alarmés contre chaque homme, et chaque homme s'armait contre eux; on leur donnait la chasse comme à des bêtes féroces; et peut-être qu'étant pressés par la famine et par la persécution, il pourrait être moins diffi-

cile de les civiliser. Sébastien s'arrêta à cette idée, et y réfléchit profondément.

— La force et la terreur ont été employées en vain, dit-il; essayons la douceur; je pense encore assez bien de la nature humaine, pour croire qu'il n'y a pas de cœurs inaccessibles au sentiment de la reconnaissance. La situation malheureuse de ces hommes exaspérés me touche; je parviendrai à les convaincre: que j'ai pitié de leurs maux! que je desire les secourir sans rien attendre d'eux! et si je puis gagner leur affection, ce ne sera pas une entreprise chimérique. »

Comme la prudence exigeait que Sébastien évitât toutes recherches en vivant loin de la capitale, il accepta un logement dans une maison du vice-roi, qui était à une lieue du pays des Guaymures, et résolut de s'y retirer immédiatement.

Cette retraite pouvait offrir à l'activité de son esprit une occupation et un intérêt. En essayant d'adoucir les mœurs de ces hommes sauvages et de leur enseigner les arts des nations d'Europe, en travaillant à élever leurs pensées au-delà

de la nature animale et à les amener à la connaissance et au culte du vrai Dieu, il pouvait trouver une suite de jouissances continuelles; et il était doux pour lui de penser que ce plan s'accorderait avec les desirs de la bienfaisante Aziek, et que leur satisfaction mutuelle les rendrait heureux l'un et l'autre.

Comme il était essentiel que le Roi et don Emmanuel missent la plus grande circonspection dans leurs relations particulières, ils réglèrent la manière dont ils pourraient se voir. Comme Sébastien devait passer pour un négociant portugais qui desirait employer ses fonds d'une manière utile au bien public, la considération que le vice-roi aurait pour lui ne pouvait pas paraître suspecte. Une partie de sa fortune devait être déposée dans le trésor de San-Salvador, et le reste employé à des spéculations de commerce ou à des actions de bienfaisance.

Sébastien, impatient de communiquer ce projet à Kara Aziek et à Gaspard, se hâta de quitter don Emmanuel, qui, se

trouvant assujetti aux formes de l'étiquette qu'exigeait sa place, regretta vivement de ne pouvoir pas se hâter de présenter ses devoirs à la femme de son souverain.

CHAPITRE XLV.

Une scène tout-à-fait nouvelle s'offrit aux regards du roi de Portugal. Lorsqu'il se fut retiré dans la maison que le vice-roi lui avait destinée près du district des Guaymures, il s'attacha à gagner la confiance de ce peuple soupçonneux et cruel, parce qu'il était craintif et malheureux.

Cette solitude désolée fut remplie, par ses ordres, de cabanes où il attira ses voisins errans; son premier soin fut de pourvoir à leurs besoins, sans paraître desirer d'avoir aucune influence sur leurs sentimens. Il faisait venir leurs enfans, et les renvoyait à leurs forêts, chargés de présens et d'ornemens. Les enfans communiquaient leur curiosité à leurs parens, qui se hasardèrent de s'approcher pour être témoins de leur conduite.

A l'exemple d'Orphée, qui, le premier, a apprivoisé les hommes, Sébastien toucha leurs cœurs par le plus pur des sens;

sa flûte, unie à la douce voix d'Aziek, les faisait sortir de leurs cavernes; ils écoutaient avec ravissement; et, les ayant ainsi attirés près de lui, il leur laissait voir toutes les commodités de son élégante retraite. De l'étonnement ils en vinrent à comprendre et à admirer, et passèrent bientôt de l'admiration au desir de posséder et d'imiter.

Ils désertèrent successivement leurs forêts, et vinrent s'établir dans les cabanes. Enfin ils envoyèrent leurs enfans dans les écoles que Sébastien avait établies, et où on leur enseignait les premiers élémens des arts et des manufactures. Ils apprirent à l'aimer, et à avoir en lui une confiance entière. Bientôt toute la peuplade, comme si elle eût cédé à une force magnétique, abandonna ses cavernes et se pressa autour de la nouvelle colonie, demandant à être instruite dans l'agriculture et les premiers principes des constructions.

L'industrie, ainsi que l'instruction, a la propriété d'adoucir les mœurs. Les Guaymures cessèrent de se plaire à la des-

truction ; à mesure qu'ils acquéraient des moyens de bien-être, ils se dégoûtaient des scènes de dévastation ; et Sébastien eut la satisfaction de voir un peuple soumis par la douceur, et faisant des progrès rapides vers la civilisation.

Le village de Cachoeira devint une ville que le Brésil vit s'élever avec étonnement, et dont ensuite il fit sa gloire.

Il était situé dans une vallée entourée de hautes montagnes couvertes de forêts, et arrosée par la petite rivière de Cachoeira ; des plantations de cannes à sucre, de maïs et de coton, couvraient la terre d'une douce verdure ; et les jolies cabanes des habitans brillaient au milieu de jardins couverts de fleurs et de fruits.

Le village offrait, le soir, l'aspect le plus riant. Ses simples habitans, fatigués des travaux du jour, se reposaient à l'ombre des arbres ombrageant leur demeure, et se plaisaient à voir les jeux de leurs enfans qui poursuivaient de superbes papillons. Au-dessus de leur tête voltigeaient des milliers d'oiseaux, dont les brillantes couleurs ne se retrouvent point dans nos

climats glacés : la nature est toujours souriante, magnifique ou sublime, dans cette belle contrée; et même les reptiles qui se glissent sous l'herbe, se font remarquer par les teintes superbes de l'or et de l'azur.

Quelquefois une pluie soudaine interrompait leurs jeux, et tombait avec un bruit qui alarme ceux qui n'y sont pas accoutumés; mais ces orages effrayans sont d'une courte durée; ils cessent aussi promptement qu'ils commencent; l'ombre qui couvrait l'azur des cieux se dissipe bientôt, les oiseaux recommencent leur ramage, un arc-en-ciel d'une grandeur inconcevable s'étend d'une montagne à l'autre, et enveloppe dans son immensité les vastes forêts qui retentissent encore du bruit des torrens formés par les pluies abondantes et impétueuses.

Ces antiques forêts, où l'homme n'a jamais pénétré, exaltaient les pensées de Sébastien; leur profondeur, leur obscurité, la hauteur incroyable de ces arbres dont les branches paraissent avoir été entrelacées depuis la création, le bruit solennel qu'elles font entendre, et dont l'es-

prit ne peut se rendre compte, car il est le produit des vents qui les agitent, des torrens qu'elles renferment, des insectes, des oiseaux, des serpens, qui habitent sous leur ombre; tout concourait à arrêter et à fixer son attention.

Ces vastes solitudes lui représentaient les profondeurs des temps passés et de l'avenir. Souvent leurs ombres mystérieuses donnaient un tour plus sérieux à ses pensées; lorsqu'il quittait Aziek, en conservant encore le sentiment de sa douce gaîté, il s'étonnait lui-même en comparant les différentes époques de sa vie; il se rappelait les années de sa jeunesse, de sa prospérité, et celles d'infortune qui leur avaient succédé; il se retraçait les jours de gloire qu'il avait passés au milieu des nobles Portugais, et ceux de détresse où il languissait dans les fers en Afrique; il s'étonnait de se trouver loin de ceux qui avaient encensé sa jeunesse, presque solitaire sur les bords de la mer Atlantique, apprenant à vivre à des sauvages, et glissant à travers la vie sans nom, sans état, et presque sans desirs.

Mais il y avait une voix qui parlait à son cœur, et lui était plus chère que toutes celles de la renommée; cette voix était celle d'Aziek; et ses yeux, en contemplant les siens avec une expression de bonheur et d'amour, ne manquaient jamais d'y porter la plus vive émotion; elle regardait Sébastien avec un mélange d'enthousiasme et d'admiration, et au milieu de ses sauvages de Cachoeira, elle voyait en lui plus qu'un roi.

Quel palais pouvait en effet présenter un spectacle aussi intéressant qu'une vallée que sa bienfaisance avait remplie de maisons et peuplée d'heureux habitans? La pompe d'une cour pouvait-elle se comparer avec le touchant spectacle de familles entières qui se pressaient sur ses pas pour le bénir et le remercier de les avoir arrachées à une vie féroce, et les faire jouir de tous les avantages de la civilisation?

Ces sauvages, cependant, en imitant les coutumes dont ils avaient senti les avantages, furent conduits à desirer de connaître la religion de leur bienfaiteur.

C'était là que Sébastien voulait les amener, pour cimenter encore plus solidement les vertus qu'il leur avait inspirées en leur faisant connaître seulement leur intérêt personnel; il leur enseigna la religion qu'il croyait et qu'il aimait; il chercha à parler à leur cœur; ils n'étaient pas encore assez éclairés pour qu'il pût s'adresser à leur esprit. Les moines des environs attaquèrent d'abord cette nouvelle hérésie des Indiens; mais l'autorité du vice-roi fit taire leurs murmures; et les Portugais brésiliens, délivrés de la terreur que leur inspiraient les Guaymures, et enrichis par l'or de leurs compatriotes, se persuadèrent que ces sauvages ne pouvaient pas admettre le christianisme sous une autre forme.

Sébastien, sous la protection du vice-roi, et assuré de son amitié, vivait content. Loin de sa patrie et de son royaume, il goûtait des plaisirs bien supérieurs à ceux qu'il avait connus dans l'ancien monde. La vue de ces hommes qu'il avait enlevés aux maux que produisent l'igno-

rance, l'oisiveté et le crime, était pour lui une source toujours nouvelle de satisfaction. Il y joignait la société d'un ami éprouvé, car Gaspard était venu s'établir à Cachoeira. La possession assurée de la femme qui parlait à son esprit et toujours remplissait son cœur; ses grâces indicibles, sa douceur inaltérable, tempéraient la violence de ses passions; et ainsi que l'astre de la nuit répand une douce lumière sur les objets qu'elle éclaire, Aziek réfléchissait le bonheur sur Sébastien.

Gaspard seul conservait un desir toujours constant de voir son roi recouvrer sa couronne. Son dévouement pour lui allait jusqu'à l'idolâtrie; et en le voyant remplir les devoirs qu'il s'était imposés avec une telle ardeur, et jouir avec délices du succès de ses soins, il sentait s'accroître encore son admiration, et en même temps le desir de le voir rétabli sur le trône de ses ancêtres. Ses yeux souvent se remplissaient de larmes, tandis que ceux de Kara Aziek brillaient de plaisir en regardant les jeux de leurs

Indiens. Il partageait leurs sentimens; et s'il avait pu oublier ce qui l'occupait sans cesse, il aurait été heureux à Cachoeira.

FIN DU TOME SECOND.



